

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

**L'Exécuteur
[067] – Banco à
Denver**

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard De Villiers
PRESENTE
L'EXECUTEUR



Banco à Denver

PAR DON PENDLETON

PLON  HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

**BANCO
À DENVER**

PLON  HUNTER

CHAPITRE PREMIER

L'homme souriait avec complaisance en écoutant ce que lui racontait le jeune flingueur moustachu. Son visage apparaissait en gros plan dans le cercle optique du télescope équipant la carabine Remington Express 7400, séparé en quatre parties égales par les réticules de visée. Puis ses lèvres remuèrent, prodiguant quelques muettes paroles au type qui tenait le riot-gun sous son bras, et il disparut temporairement du champ optique.

Bolan fit jouer le réglage électronique du télescope pour agrandir l'image et retrouva sa cible qui s'était mise en marche à travers le parc magnifiquement arrangé de la propriété, recentrant aussitôt le cadrage sur la tête du dandy souriant. Ce visage était celui d'un séducteur. Du moins était-ce l'impression qu'il donnait au premier coup d'œil. Des favoris légèrement grisonnants descendaient bas sur les tempes, empiétant sur le haut des joues. Les cheveux bruns étaient soigneusement coiffés en arrière et une très fine moustache ornait la lèvre supérieure. Le type portait une écharpe en soie bleue qui s'enfonçait dans le col déboutonné de sa chemise.

Pour une certaine catégorie de femmes, ce visage avait indéniablement du charme. Mais pour Mack Bolan, ce n'était qu'un masque. Une façade agréable derrière laquelle se cachait la pourriture la plus immonde qui soit.

Les yeux de Dandy Jack avaient souvent contemplé la mort ; celle des autres. Il n'était pas un grand caïd, mais il avait su se faire une place au soleil entre les hommes de la rue, les exécutants, et les chefs, n'hésitant pas un instant à corrompre, à souiller, avilir et trucider tous ceux qui pouvaient jouer un rôle quelconque dans son acheminement vers le pouvoir.

Jack Aurelli était un mafioso de la génération intermédiaire. Il n'avait pas connu l'époque des Capone et des Luciano. Il prétendait volontiers que les vieux, ou ce qu'il en restait, étaient des paranos décatis tout juste bons à se pisser dessus et professait un mépris total à l'encontre des jeunes loups nouvellement installés qu'il qualifiait de connards planqués dans les couloirs de l'*Organized Crime*. Ces deux catégories de mafiosi, par ailleurs, ne vouaient pas une sympathie sans bornes à Dandy Jack. Pour eux il n'était qu'un rouage infime de la machine dégueulasse. Ils lui passaient hypocritement la main dans le dos, s'en servaient comme d'un pion lucratif et avaient déjà évalué sa

durée de vie en fonction des services qu'il rendait au Syndicat.

Aurelli avait débuté comme maquereau à l'âge de dix-sept ans dans les bas-quartiers de Los Angeles. Très vite, il s'était dévoilé comme un spécialiste du vice et de l'arnaque. Puis il s'était vu confier des tâches à responsabilités comme d'organiser l'élimination des rivaux gênants ou de compromettre des fonctionnaires, voire des politiciens, par le biais de l'industrie du vice. Jamais il n'avait tenu une arme dans sa main. Tout s'était toujours déroulé par tueurs interposés.

Actuellement, il était un des *soto-capi* de la combine récemment installée à Denver, Colorado.

Et l'Exécuteur avait décidé que Dandy Jack serait le premier sur la liste de la guerre de Denver. Celui qui allait inaugurer ce nouveau bain de sang.

Mack Bolan était installé au sommet d'une petite colline rocheuse, à quatre cents mètres de la belle propriété. Il était simplement vêtu d'un jean et d'une chemise sport, portait des bottes souples en cuir.

L'air du mois d'août était brûlant. Les conditions de tir n'étaient pas excellentes en raison des ascendances thermiques qui montaient du sol bombardé par le soleil. Dans le télescope à l'incroyable grossissement, la tête d'Aurelli se déformait parfois, s'étirait ou se gonflait comme une baudruche. Il y avait aussi les risques d'une montée de la trajectoire de tir, mitigés d'un phénomène de réfraction dû à l'atmosphère surchauffée.

Bolan avait calculé avec pessimisme la marge d'erreur. Il avait des munitions en conséquence pour doubler et même tripler ses impacts si besoin était. Il savait qu'en plus du truand au visage de tombeur il aurait également à tuer cinq hommes qui faisaient partie du système de défense de la maison. Il avait repéré les lieux. Il était prêt. Cependant, il ne pouvait se défaire d'un sentiment de malaise depuis qu'il s'était embusqué sur l'entablement rocheux. Il avait cherché à comprendre d'où provenait son doute, sans toutefois trouver la faille.

Un mouvement panoramique de la carabine lui fit découvrir deux gardes qui discutaient devant la maison bâtie sur deux niveaux, un autre en marche vers une piscine à l'eau bleutée au bord de laquelle se tenait une fille en maillot de bain allongée dans une chaise-longue. Une fille magnifique avec un visage d'une pureté extraordinaire. Des cheveux châtain foncé, une bouche sensuelle délicatement ourlée, des yeux verts. Elle avait un très léger maquillage qui lui donnait un air rétro des années d'après-guerre. Bolan s'était demandé ce qu'elle fichait dans un antre de la Mafia. Apparemment, elle n'avait aucun point commun avec les prostituées que les mafiosi trainent habituellement dans leur sillage. Elle possédait beaucoup trop de classe et le fait qu'il l'avait vue dès le départ se tenir ostensiblement à

l'écart la rangeait dans une tout autre catégorie. Mais ce n'était pas le point important pour l'instant.

Il remplaça les réticules de visée sur la face du bellâtre qui à présent se dirigeait en flânant vers le parking. Aurelli s'immobilisa pour allumer une cigarette, promena un regard lent autour de lui comme s'il s'était subitement senti épié, les yeux rétrécis.

Le moment était venu.

Bolan caressa doucement la détente. La grosse carabine se cabra violemment, un roulement de tonnerre rebondit sur les collines rocheuses avoisinantes, et la balle expansive de calibre 280 fila sur l'objectif à la vitesse de neuf cent soixante mètres à la seconde. L'Exécuteur lutta contre le recul pour revenir en ligne et évaluer les dégâts. Une demi-seconde après le coup de feu, le projectile s'enfonça dans l'os temporal de Jack Aurelli, ressortit par la pommette opposée, emportant avec lui la moitié du visage de dandy, dans un éclaboussement de débris humains, de sang et d'humeurs. Aurelli fit un tour complet sur lui-même comme s'il cherchait encore à retrouver son équilibre. Ses bras battirent l'air spasmodiquement et il s'affaissa de tout son long sur les graviers de l'allée.

Déjà, le canon de la Remington s'était pointé vers une nouvelle cible. À l'instant où le fracas de la détonation parvenait aux oreilles du flingueur moustachu, celui-ci eut pendant une fraction de seconde l'impression d'un grand vide glacial sous son menton. Il n'eut pas le temps de confirmer la sensation, mourut sans retard, la gorge et les vertèbres cervicales arrachées par une seconde ogive hurlante.

Les deux gardes qui se tenaient près de la bâtisse venaient de réagir. Après un instant d'incrédulité, ils s'élancèrent le long de la façade pour tenter de se mettre à l'abri. Le plus jeune détalait comme un lapin quand il reçut en pleine course sa ration de plomb chemisé de cuivre, rata un pas, cabriola sur l'allée pour finalement s'affaler sur la dalle de l'entrée dans un bouillonnement de sang qui s'échappait de sa poitrine. Son collègue bénéficia d'une seconde et demie de répit. Il eut le temps d'extraire un revolver de son étui de ceinture, le brandit en cherchant à comprendre dans quelle direction il devait renvoyer le feu et encaissa en plein front avant de partir à la renverse et de glisser contre le mur de façade.

Ce fut alors que Bolan comprit que la sensation de malaise qu'il avait éprouvée était en fait un signal d'alarme. Il y eut un scintillement dans l'encadrement d'une fenêtre tandis qu'il augmentait le champ du télescope. Il sut instantanément ce qui se passait. Un tireur pointait un fusil à lunette dans sa direction et l'objectif réverbérait le soleil. Puis une seconde fenêtre s'ouvrit, encadrant un autre type également muni d'une arme d'épaule équipée d'une visée optique. L'instant suivant, le petit nuage se développa au niveau du

premier tireur, signalant le départ d'un coup de feu. Bientôt, il y en eut d'autres. Un Velux s'était entrebâillé sur le toit, démasquant encore un défenseur, puis un autre à l'extrémité ouest de la maison.

La propriété était une place forte. Un fortin de la Mafia avec des défenses camouflées mais rapidement opérationnelles. Les gardes dans le parc n'étaient là que pour assurer une défense de proximité, voire dissuader les éventuels curieux. Une seconde ligne invisible existait à l'intérieur de la planque.

L'Exécuteur s'en voulut de n'avoir pas su détecter à temps les moyens tactiques de l'adversaire. Mais l'instant n'était pas aux reproches. En tout cas, cela signifiait que la magouille locale n'avait rien d'un jeu de boy-scouts. Et les gars en face n'étaient certainement pas des plaisantins.

Plusieurs détonations retentirent et il y eut de gros impacts contre les rochers pas loin de sa position. Le tir n'était pas encore très précis, mais ce n'était qu'une question de quelques secondes. Un très bref instant de répit qu'il mit à profit pour liquider le *soldat* qui avait rejoint la piscine et celui qui cavalait en direction du parking dans l'intention évidente de se planquer derrière les voitures.

La fille aux yeux verts avait quitté la chaise-longue. Après une ou deux secondes d'incompréhension, elle s'enfuit elle aussi vers le parking après avoir ramassé hâtivement un peignoir de bain sur l'accoudoir. Elle rejoignit une petite voiture de sport décapotable qui démarra bientôt avec précipitation dans un nuage de poussière et s'éloigna en direction de la route d'État.

Une roche explosa à moins de cinquante centimètres de Bolan et l'impact puissant et sourd d'une balle de gros calibre s'enfonçant dans la terre devant lui lui arracha une grimace. L'adversaire l'avait localisé et concentrait sa puissance de feu. Il se laissa glisser derrière la petite crête derrière laquelle il se tenait embusqué, se déplaça de quelques mètres et tira les quatre balles restant dans le chargeur sur les deux fenêtres de l'étage. Effectuant un nouveau déplacement tout en changeant le chargeur, il aligna son tir sur les autres défenseurs des lieux, grimaçant de satisfaction lorsque deux meurtrières improvisées devinrent subitement muettes.

Agrandissant momentanément son champ de vision télescopique, il put observer la sortie d'un groupe d'hommes qui se précipitaient vers sa position, munis de pistolets-mitrailleurs et de fusils anti-émeute. Ouais, l'ennemi n'avait décidément rien de stupide. Tandis qu'on tentait de le fixer sur place en le mitraillant à distance, une seconde équipe montait à l'assaut pour le surprendre. La tactique était habile et les gars connaissaient bien leur boulot.

Une silhouette disparut d'une fenêtre, refoulée à l'intérieur par une balle de .280 À son tour, le type qui tirait depuis le toit encaissa

un projectile Speer GS en pleine tête. Son fusil glissa sur les tuiles, se coinça dans la gouttière tandis que le Velux se refermait brutalement dans un scintillement de verre brisé.

Les défenses à distance venaient de cesser d'exister. Restait l'équipe à terre dont les hommes s'étaient divisés. L'Exécuteur en distingua quatre qui couraient vers lui à toutes jambes. L'un d'eux lâchait parfois de courtes rafales avec son P-M, sans doute pour couvrir leur progression. Deux ou trois autres s'étaient enfournés dans un gros véhicule tout-terrain qui commençait déjà à aborder la pente rocailleuse menant à la position de Bolan.

Il centra la partie gauche du pare-brise, expédia coup sur coup deux balles tonnantes qui précédèrent une violente embardée du 4X4. Il paracheva son œuvre en tirant sur le capot-moteur, vit aussitôt une longue traînée blanche de vapeur qui fit comme un panache dans le sillage du véhicule. Trois ou quatre secondes après, le 4X4 dérapa à contre-pente, se retourna et glissa sur une vingtaine de mètres. Un seul occupant en sortit juste avant le début de l'incendie, se traînant à quatre pattes dans la descente. Une ogive expansive le rattrapa sans peine, le redressa dans un sursaut d'agonie pour le propulser finalement cul par-dessus tête dans la pente rocailleuse.

Délaissant le tout-terrain dont le réservoir d'essence venait d'exploser, Bolan s'occupa de la troupe d'infanterie qui montait à l'assaut en braillant et en tiraillant à tout va. Des balles crépitérent un peu partout autour de Bolan, certaines désintégrant la roche à quelques centimètres de son visage. Il en était à son troisième chargeur. Il aligna calmement le plus courageux, lui fit rejoindre l'éternité en l'espace d'un soupir, doubla puis tripla et abattit le quatrième fantassin alors que le tir de celui-ci frôlait les cheveux de l'Exécuteur.

Bolan patienta quelques secondes avant de se dégager de son poste d'attaque. Il respira lentement l'air brûlant, attendit que le rythme de son cœur revienne à la normale et entreprit de descendre la pente vers la propriété.

Par prudence, ne sachant pas si le repaire des *mobsters* était complètement nettoyé, il fit un détour pour aborder la maison dont il s'approcha, son immense AutoMag à la main et la Remington passée à son épaule. Bien lui en prit car, alors qu'il était parvenu à moins de cinq mètres de l'entrée principale, un type maigre en costume de ville en jaillit subitement. Il avait l'œil hagard et la trouille lui déformait le visage. Bolan l'identifia immédiatement. Benny Manara avait travaillé comme comptable pour le compte de la Cosa Nostra sur la Côte Est, lorsque l'Exécuteur avait déclenché sa guerre à Atlantic City.

L'homme s'arrêta d'un coup en apercevant l'apparition menaçante, jeta un regard horrifié sur le gueule noire de l'AutoMag et laissa

passer un petit gémissement entre ses lèvres.

— Reste tranquille Benny, grogna Bolan. Tu as un flingue ?

L'autre hocha vigoureusement la tête, répondit avec véhémence :

— Certainement pas ! Je n'ai rien à voir avec ces mecs, Bolan. Ces tueurs... Vous me connaissez, hein !

— Ouais. Je sais comment tu arranges les magouilles des *amici* en truquant les chiffres.

Bolan était à peu près certain que Manara ne connaissait rien de la combine locale. Pas le genre des grosses légumes de se confier à un scribouillard véreux. Il sortit de sa poche une médaille de tireur d'élite qu'il lança aux pieds de Benny.

— Ramasse-la.

Le type le regarda d'abord sans comprendre puis ses yeux s'écarquillèrent de terreur.

— Elle n'est pas pour toi, dit Bolan. Tu la porteras aux gros mecs de Denver. Tu leur raconteras ce qui s'est passé ici et tu leur diras que le jeu pourri est terminé. Un autre jeu va commencer. Tu as compris ?

— Heu, oui...

— N'oublie rien. Dis-leur bien que je vais leur passer dessus.

— Oui. J'leur dirai, fit Benny.

— Maintenant, casse-toi.

— Je peux ?...

— Tu es sourd ? Prends ta caisse et tire-toi.

Bolan regarda le type tremblant de peur ramasser la médaille puis s'éloigner vers le parking d'une démarche incertaine. Il attendit que la voiture commence à s'éloigner pour entrer dans la maison.

Les lieux sentaient encore la poudre brûlée. Des impacts de balles se découpaient sur les murs et, à l'étage, il découvrit les cadavres des tireurs qu'il avait liquidés depuis la colline rocheuse.

Il perçut un claquement lorsqu'il retourna dans le hall d'entrée, nota qu'une porte battait doucement contre son chambranle sous l'effet d'un courant d'air. Les sens en alerte, il ouvrit le battant, trouva devant lui un escalier en pierre qui s'enfonçait dans le sous-sol et commença doucement à descendre.

Une odeur pestilentielle se fit sentir alors qu'il atteignait un couloir vaguement éclairé par une ampoule électrique poussiéreuse.

Une odeur de mort.

CHAPITRE DEUX

Quelqu'un se tenait pas loin de lui. Bolan percevait une respiration saccadée. Brusquement, il se plaqua contre le mur du couloir une fraction de seconde avant que retentisse une détonation. Du béton s'arracha à quelques centimètres de sa tête. Froidement, il aligna le type obèse qui venait de se découper à moitié dans l'encadrement d'une porte, lui logea une grosse balle de 44 magnum dans l'épaule, une seconde dans le genou. Le tas de saindoux poussa un couinement de douleur et s'affaissa lentement sur le sol, lâchant un petit pistolet automatique qui rebondit sur le sol cimenté.

Il lui sembla que le visage adipeux et contracté par la souffrance lui rappelait quelque chose qu'il avait connu dans d'autres circonstances particulièrement horribles. La seconde d'après, un flash lui vint à l'esprit. Ce type ressemblait comme deux gouttes d'eau à une autre ordure qu'il avait descendue lors de son épopée canadienne. Et il savait qu'ils étaient trois frères. Trois êtres ignobles, des sadiques spécialisés dans la torture et les abjections de toutes sortes.

Bolan enjamba la chose répugnante qui gémissait de douleur par terre, pénétra dans une petite pièce éclairée par un tube fluo et faillit reculer tant l'odeur de charogne était forte. Le long des murs couraient des objets de toutes sortes : des instruments chirurgicaux, des scalpels, une lampe à souder, des pots de goudron, de l'alcool médical, un petit magnétophone à côté duquel étaient posées des cassettes...

Au centre de la pièce trônait une table longue sur laquelle on avait installé ce que l'on pouvait prendre au premier regard pour un mannequin de mode en mauvais état. Mais là s'arrêtait la comparaison. Le mannequin désarticulé n'était autre qu'un corps de femme. Ou tout au moins ce qu'il en restait.

Bolan s'approcha lentement de l'affreux spectacle. Il s'arrêta, demeura totalement immobile durant d'interminables secondes puis ses lèvres eurent un léger tremblement.

— Mon Dieu, murmura-t-il.

Quelques mots indistincts sortirent encore de sa bouche, comme une prière infiniment triste, et ses yeux s'embruèrent. La femme atrocement mutilée dont le corps nu s'offrait à son regard comptait parmi ses rares amis. Ou plutôt : *elle avait compté parmi eux.*

Malgré les multiples plaies et les horreurs qu'on lui avait infligées,

Bolan l'avait identifiée presque instantanément.

Toby. Toby Ranger.

Ses seins n'existaient plus. Ils avaient été découpés au scalpel. Son ventre était constellé de brûlures et de plaies cicatrisées à la lampe à souder. On lui avait arraché la moitié des dents de même que les ongles des mains, et sectionné un pied au niveau de la cheville. Le moignon était recouvert de goudron pour empêcher l'hémorragie. Le nez de Toby n'était plus qu'un magma de sang coagulé dans lequel s'était fiché un tube en plastique qui avait dû lui servir de conduit respiratoire. On lui avait aussi arraché des touffes de cheveux et son oreille gauche avait disparu, remplacée là encore par un badigeon au goudron. D'autres atrocités marquaient son corps de place en place.

Comment Toby en était-elle arrivée là ?

La jeune femme avait une nouvelle fois croisé sa route quelque temps plus tôt, lors de son affrontement contre la pègre de Philadelphie[1]. Ils avaient fait la guerre ensemble.

L'amour aussi. Avec fougue mais aussi très tendrement.

Toby Ranger était une femme flic. Un agent fédéral de haut niveau dont son patron, Harold Brognola, disait qu'elle était sans aucun doute le plus sexy des agents opérationnels de tous les USA. Bolan l'avait rencontrée à plusieurs occasions, notamment au début lorsqu'elle possédait une couverture légale de chanteuse-danseuse en compagnie d'autres filles toutes aussi splendides : les Ranger Sisters. L'une d'elles avait d'ailleurs connu un sort identique entre les mains des ordures de la Mafia. Les *amici* l'avaient transformée en *Turkey*, dans le jargon des mafiosi.

Et voilà que l'ignoble histoire se répétait dans des conditions que l'Exécuteur avait été loin de soupçonner en débarquant dans le Colorado.

Il n'y avait plus rien à faire pour Toby. Combien de journées de souffrance avait-elle endurées avant de mourir ? Jusqu'à quand son esprit avait-il pu résister à la folie ? À la limite de la conscience, avait-elle encore espéré un miracle ? Autant de questions qui ne servaient à rien. Le passé ne pouvait ressusciter.

Les yeux de Bolan avaient pris une teinte arctique. Très lentement il se détourna de l'odieux spectacle et s'approcha de Sal, se baissant pour observer de près le tortionnaire. Le nom « Sal » lui était venu spontanément aux lèvres. Il avait déjà tué un « Sal ». Le Sallicceti qui avait torturé l'une des compagnes de Toby. L'un des trois frères sadiques.

Celui-ci lui répondit par un borborygme. Les yeux exorbités, de la mousse aux lèvres, il regardait Bolan sans vraiment le voir. Entre deux gémissements, il articulait :

— Vous êtes fou ! Pourquoi est-ce que... vous avez fait ça ?

Les mâchoires soudées, Bolan lui lâcha d'une voix qui paraissait sortir d'outre-tombe :

— Oui, je suis fou, Sal. Fou de savoir qu'il existe des types comme toi.

— Vous êtes le grand fumier, hein ? Bolan la Pute...

— Affirmatif.

Une sorte de rire étranglé quitta la bouche baveuse de Sal.

— En tout cas, t'es arrivé trop tard pour cette connerie, Bolan. T'es... vachement emmerdé, non ?

— Tu as parfaitement raison.

— Tu vas me liquider...

— Je t'offre un billet pour l'enfer.

À travers la souffrance de ses blessures, Sallicceti trouva la force d'émettre un ricanement de dément.

— J'te pisse au cul, Bolan.

Bolan lui inséra le canon de l'AutoMag entre les dents et pressa aussitôt la détente. Dans l'immense coup de tonnerre, la tête de l'obèse se volatilisa dans un jaillissement de choses infectes qui vinrent se coller contre le mur. Un morceau de sa boîte crânienne rebondit plusieurs fois sur le ciment, tournoya dans un bruit de toupie avant de s'immobiliser près d'un pied encore agité de spasmes du cadavre décapité.

Bolan se releva, ferma les yeux une seconde et quitta la cave sans un regard derrière lui.

Il venait de perdre un être cher. Une femme admirable qui avait consacré sa vie à la défense de la justice alors qu'elle avait tout pour mener une existence des plus remarquables dans un contexte paisible : la beauté, l'intelligence et la foi en la vie.

L'Exécuteur n'était pas décidé à faire de cadeaux. La guerre de Denver allait être particulièrement sanglante.

CHAPITRE TROIS

Le char de guerre camouflé en mobil-home de l'Exécuteur était indisponible, une avarie sur l'ordinateur de tir nécessitant une révision technique. Aussi Bolan avait-il acheté une Ford Econoline après son départ du théâtre opérationnel de Philadelphie. Il se servait du véhicule utilitaire comme d'un mini-arsenal ambulant et l'avait équipé de quelques appareils logistiques, scanner radio, émission longue-portée, ordinateur de recherche en liaison hertzienne avec les banques de données nationales, et radio-téléphone.

Le gros transporteur aérien C-130 piloté par Jack Grimaldi l'avait déposé trois jours plus tôt sur l'aéroport Stapleton International de Denver. À part l'Econoline, le C-130 avait embarqué un hélicoptère de reconnaissance Bell transformable en appareil de combat léger, ainsi que l'Alpine turbo qui possédait également un équipement radio longue portée.

Mack Bolan venait de rejoindre le petit bolide européen, avait déposé sa carabine dans le coffre puis s'était lancé sur l'Interstate 25 en direction de Denver, laissant derrière lui la chaîne des Rocky Mountains et une zone sinistrée jonchée de cadavres.

Il n'était pas venu dans le Colorado par hasard. Six jours auparavant, il avait eu un contact confidentiel avec Phil Necker l'agent fédéral qui avait infiltré la Mafia et qui gravitait dans le *cénacle de la Commissione* à Manhattan en tant que *consigliere* du *capo* Frank Marioni. Hiérarchiquement, ce dernier venait tout de suite après Angelo Stanza, le *capi di tutti capi* surnommé également « le Protector ». C'est dire à quel point la position de Phil Necker était intéressante, tant pour le Bureau fédéral que pour l'Exécuteur qui s'en était fait un ami avec la bénédiction d'Harold Brognola le super-flic de FBI.

Necker, donc, avait passé l'information suivante à Bolan : « Des petits malins aux dents longues sont depuis plusieurs mois en train de manipuler secrètement un trafic d'armes au Colorado. Ils se tapent sur le ventre en calculant les millions de dollars qui restent encore à se mettre dans la poche ».

Selon les renseignements communiqués, les instigateurs de ce nouveau business étaient quatre *capi* dont ceux de Californie, un du Colorado et un autre de l'État du Washington. Quatre gros mafiosi qui

avaient temporairement quitté leurs territoires respectifs pour lancer un business dans un État qui n'était généralement pas considéré comme le paradis de la Mafia. On pouvait donc imaginer quelque chose de particulièrement juteux.

L'information ne provenait pas en ligne droite de Necker. Elle avait été préalablement transmise par les taupes du FBI en place au Colorado qui surveillaient notamment le trafic de l'immigration ainsi que le secteur de la défense nationale implanté à Colorado Springs. Lorsque ces indicateurs avaient découvert le pot aux roses, ils en avaient référé confidentiellement à leurs chefs qui, eux-mêmes, s'étaient empressés d'alerter Hal Brognola. Et celui-ci avait tenu Necker au courant, ajoutant que le tuyau ne pouvait manquer d'intéresser Bolan. Une trajectoire tout à fait remarquable par sa sinuosité mais qui en fait apparaissait aux yeux d'un observateur averti comme parfaitement normale. Le Bureau Fédéral, en effet, ne pouvait agir qu'officiellement et en possession de preuves tangibles, formelles, empêtré qu'il était par la législation, les commissions d'enquêtes du Sénat et les pressions occultes qui rebondissaient à travers certains politiciens à la conscience flexible.

Officieusement, donc, on avait acheminé le message jusqu'à celui qui n'opérait qu'en marge de la loi. Le criminel le plus recherché sur tout le territoire américain. Mack Bolan l'Exécuteur.

Ce qui apparaissait étrange, était que la *Commissione* ne soit pas au courant des affaires de Denver, alors qu'habituellement rien n'échappe aux oreilles et aux yeux avides des *amici* de New York.

On pouvait expliquer le phénomène par le fait que, depuis quelque temps, le Grand Conseil se montrait assez médiéval, voire tyrannique à l'égard de tout ce qui ne le concernait pas directement, surtout depuis la restructuration du Crime organisé. La *Commissione* se définissait elle-même comme un gouvernement auquel devaient allégeance les familles éparpillées sur les territoires nationaux. Elle percevait un impôt qui allait sans cesse croissant et qui était évidemment vu d'un œil légitimement indigné par les non-membres. D'où le manque d'engouement de certains chefs pour une collaboration amicale à sens unique.

Bolan était venu voir ce qui se tramait dans ce secteur, à peu de distance du NORAD, le PC du système de défense des USA. Il avait effectué une reconnaissance préliminaire du terrain avant de démarrer les hostilités, s'était employé à localiser les composantes de l'adversaire, leurs rôles, leurs effectifs et leurs moyens tactiques.

Il les avait identifiés.

Il les avait localisés.

Restait à les éliminer.

Ce qui n'allait pas être une affaire facile eu égard au fait que le

business local représentait une énorme rentabilité et que les forces en présence étaient en conséquence des plus redoutables. Bolan en avait eu un aperçu en forçant le repaire d'Aurelli qui n'était pourtant pas un pion d'une extrême importance dans la combine de Colorado. Ces types étaient forcément attachés à leur pique-nique dégueulasse, prêts à mordre et à engloutir tout ce qui pouvait gêner leurs affaires.

Mais Bolan n'était pas non plus un rigolo. Il était avant tout un soldat. Un stratège formé d'abord dans la jungle du sud-est asiatique puis dans celle des grandes villes américaines depuis qu'il avait engagé le fer contre la Cosa-Nostra. Il savait se montrer infiniment plus féroce que les *amici*. De plus, le Colorado était un État vaste, à la topographie tourmentée propice au blitzkrieg, à la guerre éclair.

C'était en tout cela qu'il comptait compenser l'avantage en nombre de l'ennemi.

Tout en conduisant, il repensa à la fille aux yeux verts aperçue près de la piscine, ne parvint pas à lui attribuer un rôle possible dans le contexte local, et décida de l'oublier temporairement. Il n'avait pas le temps de jouer aux devinettes ni de se transformer en détective.

Dans l'heure qui suivait, Bolan avait à faire le point sur les implications de son attaque éclair contre le fief d'Aurelli et il lui fallait calculer les risques, prévoir les réactions à venir, déterminer un ordre d'intervention tout en n'excluant pas une possible improvisation.

Un autre facteur jouait en la circonstance. La mort particulièrement atroce de Toby lui remuait les entrailles au point qu'une idée fixe s'était emparée de lui : tuer le plus possible de racaille pour la venger, exterminer la vermine, lui faire payer le prix maximum.

Bolan était lucide et froid malgré ce qu'il avait vu. Mais ce n'était pas moins un homme fait de chair et de sang, capable de réagir en tant que tel en fonction d'une situation donnée. C'était cela le réel danger. Se laisser emmener par le cœur et les tripes. Poursuivre le combat démentiel au-delà, de toute raison.

Pour Toby.

Il savait qu'il mourrait un jour ou l'autre d'une balle tirée par un mafioso vicieux ou peut-être par un flic qui ferait tout simplement son boulot.

Qu'importait, après tout ? N'était-il pas déjà mort depuis bien longtemps ?

*

* *

Don Fantani regardait Benny Manara avec un regard de crapaud guettant un moucheron.

— Tu dis qu'il t'a remis cette médaille, hein ? articula-t-il

doucement d'une voix de violoncelle.

Il y avait à la fois du doute et de la méfiance dans son ton.

Manara soupira :

— C'est très exactement ce que je vous ai dit, monsieur Fantani. Ce type était bien Bolan, y a pas d'erreur.

— Et il t'a laissé en vie...

— Il a précisé, ce sont ses propres paroles : tu raconteras aux gros mecs de Denver ce qui s'est passé ici et tu leur diras que le jeu pourri est terminé. Et il a ajouté, aussi : un autre jeu va commencer... Si vous étiez trouvé en face de lui, monsieur Fantani, vous n'auriez plus aucun doute. Ce gus est effrayant. Il a un regard qui vous glace des pieds à la tête, on dirait qu'on est en face d'une sorte d'iceberg. Si vous aviez vu ses yeux et...

— Fous-moi la paix avec tes conneries, coupa le *capo* en levant la main d'un geste agacé. Bon, d'accord, admettons que c'est bien Bolan. Quelle impression t'a-t-il faite ? Et ne me parle plus de glaçons effrayants, hein !

— Je suis vraiment désolé, monsieur Fantani, mais c'est tout ce que je peux vous dire.

— Écoute, Benny... fit le *capo* d'une voix douceuse. T'es intelligent, tu sais réfléchir. Alors essaie de me donner une idée de ce qu'il est venu faire ici ? Jack Aurelli n'a jamais eu beaucoup d'importance et on peut se demander pourquoi la combinaison noire s'en est pris à lui. Tu as bien une petite idée sur la question, non ? Il paraît que tu as déjà vu Bolan de très près.

Manara se passa la main sur son front où perlait une fine sueur. Mal à l'aise, il répliqua :

— Ouais. Il m'a déjà regardé de cette façon, un jour à Atlantic City. J'ai bien cru que j'allais y passer mais il m'a tourné le dos comme si je n'avais aucune importance, exactement comme si je n'étais qu'une chiure de mouche.

Le comptable de la Mafia commençait à éprouver des spasmes douloureux dans le ventre. Si jamais Pops Ernesto Fantani s'imaginait que lui, Benny, avait plus ou moins combiné quelque chose avec Bolan... Il osait à peine penser ce qui lui arriverait.

Fantani alluma un cigare avec un briquet en or, souffla bruyamment sa fumée et dit sans regarder Manara :

— Je t'ai posé une question. Qu'est-ce que tu crois qu'il est venu faire ici ? D'après ce que tu as vu, tu dois en avoir une petite idée, merde. Et m'oblige pas à répéter sans arrêt la même chose, Benny !

— Eh ben, je crois simplement qu'il est venu faire ce qu'il a dit. C'est pas son genre de finasser.

— À l'intuition, comme ça, tu penses qu'il est au courant de quelque chose ?

— S'il est là, oui. C'est à peu près sûr. Il a dû avoir des renseignements.

Fantani ne posait pas tellement ses questions pour obtenir des réponses de Manara, non. Ce petit con était incapable d'avoir la moindre opinion personnelle. Ce qu'il voulait, c'était se permettre de réfléchir. Il se servait du comptable marron comme catalyseur, comme support à ses idées. Et ses idées, en l'instant présent, n'avaient rien de particulièrement joyeux. Il entrevoyait le grand plat de merde au moment où il ne le fallait surtout pas, alors que le business marchait rondement et promettait un fabuleux chiffre d'affaires.

Il dit encore :

— Et toi, Benny, tu es au courant de quelque chose ?

— Heu, oui. Je veux dire, non... Je ne sais rien du tout de ce qui se passe ici, monsieur Fantani. Vous pouvez en être sûr.

— Oui ?

— Je sais seulement que tout se passe normalement dans le secteur, comme dans le passé. J'ignore même que vous êtes ici.

— C'est très bien, petit, enchaîna le *capo* venu de l'État de Californie. C'est parfait. Et tu n'as pas vu Bolan non plus, n'est-ce pas ?

Manara marqua une petite pause, le temps de réfléchir.

— Non, monsieur. Je n'ai pas vu la grande ordure. Ce type est très certainement du côté de Philadelphie en ce moment.

— OK, Benny. Tu peux t'en aller. Et rappelle-toi bien ce que tu viens de me dire. C'est très important pour l'Organisation. Et pour toi aussi, tu comprends ?

Manara avait parfaitement compris la nuance de menace. Il s'essuya encore le front avec le revers de sa main, marmonna une formule de politesse déférente puis quitta la demeure de don Fantani. Celui-ci resta pendant deux minutes immobile, fumant son cigare par petites bouffées, se leva et alla décrocher un téléphone. En quelques secondes, il eut un correspondant en ligne.

— C'est toi, Joss ? chuchota-t-il dans l'appareil.

Il reçut une voix rocailleuse en retour :

— Qui c'est ?

— Pops. Faut que je te parle. On a un os, un sérieux...

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— C'est délicat au téléphone. Je te cause de quelqu'un qui est arrivé ici et qui pourrait nous fabriquer de gros problèmes.

— Attends. Quelqu'un qui viendrait de la Côte Est ?

— Non. Rien à voir. Un certain grand mec qui se déguise en sombre et qui crache de la vapeur de partout. Tu y es ?

— Merde ! éructa l'autre. T'es sûr ?

— Certain. Il a déjà tout mis en l'air du côté de chez Jack. Y a même pas deux heures que ça s'est passé.

— Doux Jésus ! Ce dingue ! Et au plus mauvais moment, avec ça.

— Je te le fais pas dire.

— Je suppose que tu as déjà réfléchi à ce qu'il faut faire ?

— Un peu. Mais je ne sais pas par quel bout attraper le bâton merdeux. Si on fait trop de ramdam, nos amis de la Côte Est vont être automatiquement mis au courant de ce qui se passe ici.

Joss Bossano laissa passer un certain temps avant de répondre :

— C'est sûr. Pas le moment de déclencher une guerre. Mais d'un autre côté, le salaud ne va pas marcher sur la pointe des pieds. On sait comment il opère habituellement. S'il est vraiment ici, il amène l'orage avec lui. Tu es vraiment certain qu'il s'agit bien de la combinaison ?

— Je ne parle jamais pour rien, cracha Fantani d'un ton empreint de rogne. Si je te dis qu'il est là, ça ne me fait sûrement pas rigoler. On se connaît depuis combien de temps, Joss, hein ? Tu crois que depuis toutes ces années je te raconterais une connerie comme ça ?

— Je te mets pas en doute. J'ai seulement du mal à digérer la nouvelle, voilà tout.

— Alors digère-la vite et fais marcher ta cervelle, Joss. Parce que si on ne trouve pas très vite une solution, je te prédis qu'on va au-devant d'une sacrée merdouille. Ce n'est pas tellement ce gus qui m'inquiète. On a suffisamment d'effectifs pour bien le recevoir. On a une position solide et du matériel. Et je n'ai jamais cru à la légende à la con qu'on raconte à son sujet. Après tout, c'était jamais qu'un mec. On a autant de couilles que lui, merde !

— Je suis d'accord, seulement personne n'a jamais réussi à le mettre hors course.

Don Fantani avala de travers la fumée de son cigare, crachota :

— Parce que personne ne s'en est jamais occupé comme il faut. Moi, ce qui me fout les glandes, c'est les autres qui risquent d'apprendre ce qu'on maquille ici. Tu imagines un peu les suites ?

— J'essaye de pas trop imaginer, répliqua Joss Bossano. Ça vaut mieux.

— Ouais. Comme tu disais, j'ai réfléchi. Il faut qu'on agisse en sourdine. Qu'on mette ce con au pas d'une manière définitive et sans que ça se sache là-bas.

— Tu penses aux Tigres ?

— C'est ça, Joss. On va les lancer sur le coup. Tout de suite. Faut piéger tous les endroits où ce mec risque de se pointer et ensuite... Tu comprends ?

— D'accord avec toi. Ils ont l'habitude de ce genre de travail. C'est des pros.

— Et surtout, ils savent bosser en silence.

— OK. Heu, qu'est-ce qu'on fait côté Mike et Tony ?

Joss Bossano parlait des *capi* qui s'étaient expatriés du Colorado et de l'État du Washington pour monter la grosse combine locale en leur compagnie.

— On est bien forcés de les avertir. S'ils l'apprennent par la bande, on risque un clash avec eux. Tony et Mickey sont susceptibles, tu sais.

— Je sais, soupira don José Bossano. Et pas seulement ça. C'est con qu'on ait été obligés de les prendre comme partenaires, mais on n'avait pas le choix. Ils étaient déjà branchés avec les Ratons. Bon, tu leur parles ou je le fais ?

— Vas-y, toi. Moi je m'occupe de lancer Dave après le grand connard. Et reste chez toi, il faut qu'on puisse se contacter à n'importe quel moment.

— Pour sûr. Je vais faire renforcer la garde ici.

— Surtout pas, grogna Fantani. Planque tes bonshommes, y faut pas donner l'éveil. C'est des mecs de Dave qui vont venir chez toi.

— D'accord. Dis-leur de se magner, hein !

— Tu peux y compter, Joss. Ciao.

Pops Fantani raccrocha puis décrocha et composa aussitôt un autre numéro. Il parla quelque temps dans l'appareil, donna des directives précises et se les fit répéter pour être certain que son correspondant avait parfaitement compris ce qu'on attendait de lui.

En quelques phrases, le sort de Mack Bolan venait d'être réglé.

Le Grand Fumier pouvait s'amener avec sa gueule de con et l'odeur du sang plein les naseaux. Ce serait son propre sang qui allait lui rentrer dans la gorge.

CHAPITRE QUATRE

Dave Waters était un ancien G.I., un guerrier qui avait servi dans les forces spéciales de l'infanterie de Marine. Démobilisé avec le grade de sergent, il avait ensuite été mercenaire et s'était distingué dans des missions d'extermination pour le compte de petits gouvernements d'Afrique ou de groupes révolutionnaires. Il avait recruté d'abord une équipe, puis une véritable troupe de choc qu'il avait lui-même baptisée « Tiger Team ». Trente hommes bien entraînés, également ex-G.I. pour la plupart, les autres provenant des bas-fonds des grandes villes : braqueurs en cavale, casseurs de toutes sortes et voyous musclés.

Tous ces hommes n'avaient qu'une seule ambition : l'argent. Ils tuaient sur commande, torturaient, violaient et saccageaient pour des salaires qui dépassaient la plupart du temps ceux de beaucoup de P.-D.G.

Pas un d'entre eux n'avait contesté la position de David Waters en tant que chef de cette troupe de tueurs. Waters leur faisait gagner beaucoup d'argent et leur désignait toujours des objectifs précis, les lançait sur des coups tracés d'avance. Et « Tiger Team » n'avait jamais connu de défaite.

Quelques mois plus tôt, Waters avait proposé ses services à Pops Fantani qui avait presque aussitôt accepté sans discuter le prix demandé, trop heureux de se constituer une troupe de protection dont la présence ne serait pas connue du Grand Conseil de Manhattan. En effet, Waters, pas plus que ses hommes n'appartenait à la Mafia. À priori, il n'y avait donc pas d'indiscrétion à craindre. Les Tigres agissaient sur commande sans discuter ; ils étaient aux ordres, à la botte de don Fantani. Et, en dehors de leurs activités, ils étaient muets comme des tombes.

David Waters avait trente-huit ans. Il avait suivi une trajectoire presque semblable à celle de Mack Bolan, du moins lorsqu'il était dans les Marines. Il avait été tireur d'élite, maître armurier, expert en combat au corps à corps. À l'inverse de Bolan, il avait perdu tout sens moral et tirait sans se poser de question sur tout objectif qu'on lui désignait. Sans la moindre hésitation ni le moindre sentiment d'humanité. C'était un fauve. Une bête cruelle qui avait donné maintes fois les preuves de sa férocité.

De taille moyenne, il était presque aussi large que haut avec des épaules énormes et une poitrine de gorille. Court sur ses pattes, il se déplaçait pourtant avec une extrême rapidité et certains de ses hommes affirmaient qu'il était capable de rattraper un cheval à la course ; ce qui était évidemment faux, mais il n'en demeurerait pas moins que la vélocité du chef des Tigres surprenait toujours ceux qui ne s'y attendaient pas.

La Bête avait opéré le ralliement de ses hommes tout de suite après avoir reçu l'appel de don Fantani. En moins de quarante minutes, ceux-ci avaient occupé les positions qui leur étaient désignées. Discrètement, sans provoquer de remous en ville, aussi subrepticement que les félins dont ils portaient le nom. Ils attendaient un autre félin solitaire tout de noir vêtu qui rôdait dans les parages.

Les consignes n'étaient pas de tenter de le mettre en cage, mais de lui truffer le corps avec quelques grammes de plomb bien placés.

Le piège était prêt à fonctionner.

Cette fois, Mack Bolan l'Exécuteur allait tomber sur un os trop dur pour lui.

Denver serait son tombeau. Et il n'y aurait aucune fleur déposée par-dessus sa dépouille mortelle. Peut-être une inscription obscène tracée en lettres de sang par un voyou hilare.

Oui, c'était certain. Bolan n'avait aucune chance de sortir vivant de Denver.

CHAPITRE CINQ

Il s'était vêtu différemment, avait enfilé une combinaison beige comportant un badge cousu à l'emplacement de la poitrine et qui mentionnait le nom d'une compagnie de messagerie. Il avait changé l'aspect de son visage, s'était collé des favoris et une grosse moustache. Des lunettes Polaroid masquaient son regard et ses cheveux étaient coiffés en avant.

Bolan se contempla dans une glace accrochée à une paroi de la Ford Econoline et se sourit. Le déguisement était suffisant.

Le Beretta silencieux reposait dans un holster d'épaule, sous l'ample combinaison.

Il s'était également muni d'un stylet de combat glissé dans une gaine lacée contre son mollet et avait enfoui quelques garrots dans une poche.

Cinq minutes plus tard, il quitta l'Econoline à bord de l'Alpine turbo, retrouva sur un parking la camionnette qu'il avait achetée trois jours auparavant. Il avait fait repeindre le véhicule utilitaire en bleu et ses flancs s'ornaient de bandes publicitaires mentionnant la même raison sociale que le badge de sa combinaison.

Dès l'arrivée de Bolan à Denver, celui-ci s'était servi du véhicule pour effectuer plusieurs repérages des positions adverses. Il avait sillonné les quartiers intéressants, s'arrêtant souvent, sonnant à des portes pour remettre des paquets dont personne ne voulait, se montrant ostensiblement et adressant de petits signes d'amitié un peu partout. Depuis deux jours, la Mafia était habituée à la présence d'un livreur de messagerie et il avait même échangé quelques plaisanteries avec des gardes de la résidence de Tony Rosa, l'un des quatre capi de la combine de Denver.

Il s'était discrètement renseigné sur ces quatre compères du business en sourdine. Ils avaient tous des noms d'emprunts, des pseudos aux consonances bien américaines. Les grosses têtes faisaient dans le confidentiel. Pas une fois Bolan n'avait entendu mentionner les noms de Trapalino, Fantani, Bossano ou Rosa.

Bolan lança le moteur de la camionnette et la lança sur la route de Boulder.

Tony Rosa éprouvait un malaise grandissant en repensant à ce que Joss lui avait annoncé. C'était difficilement croyable. Comment ce

type avait-il pu être mis au courant des affaires traitées à Denver ? Et par qui, bon Dieu ? Même les *amici* de la *Commissions*, à Manhattan n'avaient pu recueillir la moindre information.

Pourtant, les hommes que Pops lui avait envoyés à toute vitesse n'avaient rien d'une hallucination. C'était la première fois que Tony voyait les « Tigres » de près. Il en avait entendu parler comme une sorte de milice privée de l'association des Quatre, on lui avait assuré qu'ils possédaient une puissance de feu inouïe et étaient des experts dans l'art de tuer, mais ça s'arrêtait là. Tony Rosa était contre la violence. À une époque, il avait bien évidemment tenu un calibre pour se frayer un chemin au soleil à travers le monde de la pègre, il avait cassé des têtes, volé, violé, pillé et racketté. Ça, c'était ses débuts et il ne regrettait rien. Mais depuis qu'il était riche et respecté, depuis cinq ans qu'il était un *capo*, Rosa n'avait plus éprouvé la sensation froide d'une crosse de pistolet dans sa main.

Il ne portait plus de flingue. Il ne cassait plus les têtes des gêneurs, ne rackettait plus et n'avait plus besoin de voler. En tout cas pas lui-même. Il faisait faire le travail par les autres, ordonnait des contrats, s'assurait que ceux-ci parvenaient à conclusion, puis se frottait les mains.

Mais depuis qu'il s'était lancé dans l'affaire hautement prospère du négoce d'armement, il n'avait même pas eu à claquer des doigts pour faire éconduire un emmerdeur. La machine était bien graissée, tout tournait rond. Un seul point ennuyeux : il devait partager avec les trois autres. Mais ce qu'il recevait du produit du trafic était quand même assez colossal ; des millions de dollars qui lui passaient entre les mains chaque mois.

À ce train-là, il serait bientôt en position d'aller s'asseoir à la grande table de la *Commissions* où on ne l'avait encore jamais admis.

Ouais, tout baignait dans l'huile. Mais voilà que Joss lui annonçait de sa voix rocailleuse : Bolan est en ville, Tony. Il a déjà liquidé Dandy Jack, foutu sa baraque à feu et à sang et il s'apprête à venir nous bouffer tout cru.

Putain, quelle merde !

Tony Rosa s'était toujours imaginé qu'il n'aurait jamais à faire avec la combinaison noire. Comment pouvait-il être concerné par ce parano, lui qui menait tranquillement ses affaires comme n'importe quel businessman ?

C'était incroyable, dingue, et vraiment trop con en définitive.

Il s'approcha d'une fenêtre de son salon, à l'étage de la villa, tenta d'apercevoir les six hommes qui s'étaient planqués dans le parc, mais ne réussit qu'à observer ses deux gardes personnels. L'un était assis sur la margelle d'un faux puits, à l'angle de la bâtisse, l'autre se tenait à quelques mètres du portail d'entrée en acier forgé. Ils étaient tous

deux armés de pistolets automatiques logés dans des étuis de ceinture.

Rosa possédait une garde supplémentaire de huit « soldats » en tout. Mais Joss avait insisté pour qu'il n'en laisse que deux apparents, lui conseillant de planquer les autres à l'intérieur de la maison. Ce qu'il avait fait.

Il se demandait où les gus de Dave Waters avaient bien pu se coller pour demeurer ainsi invisibles. Ça avait l'air d'être de vrais durs, des professionnels comme on le lui avait assuré. Ils avaient des gueules de pourris avec des yeux vicieux et méchants. Tony Rosa n'aurait pas aimé les avoir contre lui avec un contrat sur sa tête. Bon Dieu, non !

Et Bolan l'enflure allait enfin découvrir qu'il existait des mecs infiniment plus mauvais et plus malins que lui. Assurément.

Vince Navarra s'emmerdait ferme à monter la garde devant le portail. Ces conneries de barreaux en fer forgé lui rappelaient les prisons qu'il avait fréquentées par deux fois. À Cincinnati puis à San Francisco. Depuis près de deux heures, il les avait devant les yeux à en loucher et n'arrivait pas à en détacher son regard.

Et rien ne se passait dans ce coin résidentiel. À part de rares voitures roulant au ralenti et une camionnette de livraison qui s'était arrêtée deux fois devant des propriétés voisines. C'était le calme plat à vous faire devenir, neurasthénique.

Un peu plus tôt, il y avait eu l'arrivée de ces six mecs aux gueules de macchabées et armés comme pour prendre Fort Knox d'assaut. Vince n'avait échangé que quelques mots avec l'un d'eux. Il avait demandé ce qu'ils venaient faire ici et s'était proprement envoyé se faire voir. Et le patron n'avait pas été tellement plus explicite, lui annonçant seulement le débarquement d'une équipe de renfort comme un simple exercice de sécurité.

Qu'est-ce qui se passait dans cette baraque ?

Il reporta son attention sur la camionnette de livraison qui à présent roulait doucement vers la propriété. Quelques secondes plus tard, elle s'arrêta devant le portail. Un type en combinaison et à l'allure rigolarde en descendit, s'approcha en scrutant le mur autour de la boîte aux lettres.

Vince fit quelques pas vers le portail, questionna d'un ton renfrogné :

— Tu cherches quelque chose, mec ?

Le type tourna la tête dans sa direction. Il semblait seulement l'apercevoir.

— Y a pas de nom sur la boîte aux lettres. Qui est-ce qui habite ici ?

— Pourquoi, ça t'intéresse ?

— Un peu plus loin, on m'a dit que c'est ici que je trouverai M. Tuckson. C'est bien ça ?

— P't'être qu'on t'a dit la vérité. Qui sait ? rigola Navarra en voyant la mine embarrassée du grand type aux verres Polaroid.

— Dites, j'aime bien me marrer, mais je commence à être crevé à force de chercher partout ce monsieur Tuckson. C'est là ou c'est pas là ?

— Qu'est-ce que tu lui veux ?

— J'ai deux colis à lui livrer. M. Tuckson, c'est vous ?

— Non mon pote. Je suis le régisseur. Montre voir ces colis.

Bolan eut un sourire navré.

— Moi, je veux bien, mais faut que vous m'ouvriez la grille. Un des paquets est vachement lourd et je peux pas manœuvrer, l'allée est trop étroite. Ou alors, venez voir.

— Attends un instant, mec, fit Vince.

Il alla prendre un talky-walky posé sur un banc et débita quelques mots dans l'appareil, écouta ce qu'on lui répondait, puis hocha la tête.

— T'es sûr, que c'est bien pour M. Tuckson ? C'est quelqu'un qu'a plein de boulot, tu sais. Faut pas le déranger pour rien.

— Je vous assure qu'il n'y a pas d'erreur. Bon Dieu, venez jeter un coup d'œil, vous verrez vous-même. Ça vient de Salem dans le Washington.

Le mafioso hocha une nouvelle fois la tête et déverrouilla le portail, tirant les lourds battants vers lui.

— Vous êtes sympa, je commençais à croire que ce Tuckson était un fantôme. Dites, c'est du pinard qu'il se fait envoyer, votre patron ? Ça fait un bruit de bouteilles, là-dedans.

— Fais ton boulot et pose pas tant de questions.

— OK. Je vais devoir mettre la guindé à cul devant l'entrée de la maison et il faudrait aussi que quelqu'un me donne un coup de main. J'y arriverai jamais tout seul.

Vince soupira, leva les yeux au ciel et reprit son appareil radio.

— Tommy ? lança-t-il. Amène-toi, y a ici un blanc-bec qu'est pas assez costaud pour porter seul un paquet. Moi, je peux pas bouger d'ici.

Bolan était remonté dans la camionnette et la conduisait en direction de la grande villa. Il manœuvra sur une esplanade de graviers, présenta l'arrière du véhicule tout contre la porte sur le perron et sauta au sol à l'instant où Tommy arrivait nonchalamment.

Le regard abrité derrière ses lunettes réfléchissantes, il engloba discrètement l'ensemble du parc en pivotant sur lui-même, fit une moue d'appréciation et commenta :

— C'est pas mal ici. Ça doit représenter un paquet d'oseille, hein ?

— Tu sors ces bidules ou merde ? grogna Tommy en lui lâchant

un regard teigneux. Et ferme ta grande gueule.

— Bon, OK. Moi, ce que je disais, c'était pour parler un peu.

Il saisit le plus petit colis, demanda :

— Je le porte à l'intérieur ?

— Pose-le dans le hall.

Le second colis, une grosse caisse en bois, semblait peser au moins cent kilos. À deux, ils le déplacèrent jusque dans un recoin de l'entrée, puis Bolan sortit un papier imprimé de sa poche.

— Qui est-ce qui va me signer le reçu ? demanda-t-il.

Tommy s'esclaffa.

— Tu veux peut-être qu'on t'écrive un billet doux, aussi ? T'as qu'à le signer toi-même.

— Écoutez, faut que quelqu'un me signe ça. Je peux pas rentrer à la taule sans...

— Tu me fatigues, connard. T'as fait ce que t'avais à faire, maintenant tire-toi.

— Mais...

— T'es sourdingue ? ricana le mafioso. Si t'es pas heureux comme ça, va te faire enculer. Casse-toi vite avant que je te foute mon poing sur la gueule.

Bolan lâcha un soupir excédé, alla d'une démarche nerveuse s'installer dans la camionnette dont il referma violemment la porte et démarra en faisant gicler les graviers sous ses roues. Quelques secondes plus tard, il franchit le portail, s'éloigna d'une vingtaine de mètres et lança un bras d'honneur par la portière.

Tommy était revenu près de Vince Navarra. Ce dernier questionna :

— Il a pas l'air heureux, ce con. Qu'est-ce que tu lui as raconté ?

— Je lui ai dit qu'il pouvait se mettre son reçu dans le cul.

Vince se marra, referma les grilles et annonça :

— Tu devrais aller prévenir le patron, peut-être qu'il est pressé d'avoir ces caisses.

Quand il se retourna, il aperçut le boss qui s'était immobilisé sur le perron.

Le gros Tony Rosa leva une main aux doigts couverts de bagues et leur lança :

— Qu'est-ce que c'était, ce type ?

— Un livreur. Y a deux colis pour vous, patron, renvoya Vince.

Rosa rentra dans le hall et s'immobilisa devant les deux caisses à l'instant où Tommy le rejoignait.

— Nom de Dieu, d'où ça arrive, ces bidules ?

— Il a dit de Salem, dans l'État du Washington. Vous les attendiez pas ?

— J'ai rien commandé, répliqua le *capo* d'une voix soudain

enrouée.

Puis ses yeux se firent méfiants et il fixa le soldat :

— À quoi il ressemblait, ce gus ?

— Ben... à un livreur. Sympa et con à la fois. On l'a déjà vu hier dans le coin en train de sortir des paquets et Tim dit qu'il a un peu parlé avec lui.

— Foutez-moi ça dehors ! cracha brusquement Rosa en regardant les deux caisses comme si c'étaient des serpents à sonnettes. Virez-moi ces conneries et que quelqu'un regarde ce qu'il y a dedans.

— Vous pensez qu'il pourrait y avoir...

— Je sais pas ce que c'est, mais je veux qu'on regarde, putain de merde ! T'as pas encore compris qu'on est en alerte ?

CHAPITRE SIX

Bolan s'était arrêté une centaine de mètres plus loin après avoir tourné à l'angle d'une propriété. Il se débarrassa brièvement de son vêtement de livreur. Dessous, il portait une combinaison noire de combat. En plus du Beretta qui était logé dans un holster d'épaule, il passa autour de sa taille un ceinturon retenant l'étui de l'immense AutoMag 44 magnum, y fixa des chargeurs de rechange ainsi que des grenades à fragmentation. Il compléta son équipement guerrier en passant autour de son cou la bretelle du pistolet-mitrailleur mini-Uzi et quitta la camionnette pour se lancer dans une marche rapide vers la demeure de don Rosa.

Son intrusion dans les lieux avait permis d'en photographier mentalement la topographie et aussi de se faire une idée des forces ennemies. Il y avait une garde réduite constituée par deux hommes, de simples soldats. Mais il en avait repéré trois autres aussi qui, eux, n'appartenaient certainement pas aux équipes classiques utilisées par la Mafia. C'étaient des spécialistes, des types à coup sûr entraînés aux techniques de combat. Il avait failli ne pas les apercevoir, tant ils étaient bien planqués.

Bolan, lui aussi, connaissait la musique. Ses connaissances guerrières lui servaient en toutes circonstances. Il savait parfaitement comment on peut utiliser le terrain pour passer inaperçu, se servir des endroits les plus anodins. C'était ce qu'il avait cherché tout de suite en arrivant dans le parc. Il en avait vu trois, mais il y en avait sans doute plus. Ces soldats savaient rester aussi immobiles que des statues de pierre, s'arrêter de respirer tout en guettant leur proie.

Bolan était attendu.

On lui avait tendu une chausse-trappe.

Somme toute, après ce qui s'était passé chez Dandy Jack un peu plus tôt, c'était parfaitement logique.

L'Exécuteur avait l'intention de faire dégringoler les experts de la Mafia dans leur propre piège.

Tony Rosa, par une crainte viscérale de tout ce qui était inhabituel, s'était prudemment éloigné des caisses. Il s'était retranché dans l'aile opposée de sa villa et fumait nerveusement une cigarette, la main posée sur un petit transceiver radio qui le maintenait en liaison

avec les deux gardes extérieurs. Les autres n'avaient pas bougé de la grande pièce où il leur avait ordonné de se tenir, peu avant l'arrivée des six hommes de Tiger Team. Ceux-là non plus n'avaient pas remué le petit doigt. Rosa se demandait même s'ils existaient ou s'ils étaient le produit de l'imagination.

Il se pencha vers une fenêtre pour regarder ce qui se passait dans le parc. Les cons ! Il leur avait dit de transporter les colis loin de la maison et au lieu de cela, ils s'étaient contentés de les déposer à moins de deux mètres de la façade. Il monta la radio vers sa bouche et cracha :

— Qu'est-ce que vous foutez, merde ?

La voix de Navarra lui répondit :

— C'est pas facile à ouvrir, patron. C'est cerclé avec de la ferraille.

— Allez chercher une pince coupante ! Démerdez-vous.

— Tommy y va, qu'est-ce que c'est que ce bidule ?

— Quoi ?

— On dirait une espèce d'appareil, comme une mini-radio. Oh merde ! Ce serait pas...

La suite de la phrase se noya brusquement dans un fracas tonitruant en même temps que les murs de la pièce où attendait le *capo* se mirent à trembler comme s'ils allaient s'écrouler sur lui.

À travers les vitres de la baie, Rosa vit passer dans le ciel un objet indéfinissable accompagné aussitôt d'un nuage de fumée sombre qui obscurcit l'espace et plongea la pièce dans la pénombre.

Les yeux exorbités, la mâchoire inférieure pendante, le gros mafioso resta tétanisé durant plusieurs secondes, tentant de réaliser l'affreuse chose qui venait de se produire. Puis il lâcha un cri rauque, sorte de feulement issu de ses entrailles et jaillit hors de la maison comme un fou, s'arrêtant tout de suite, incapable de voir plus loin que le bout de ses chaussures dans la fumée épaisse dont il respira une bouffée suffocante. Il s'étrangla, toussa et gesticula tout en sacrant comme un possédé.

Doux Jésus ! C'était impensable ! L'Ordure – car ce ne pouvait être que lui – leur avait balancé une saloperie explosive et il devait ricaner pas loin d'ici, s'apprêtant sûrement à venir égorger don Rosa !

Il fit quelques pas incertains, brassant l'air enfumé à la manière d'un nageur débutant, trébucha sur un objet mou qui n'avait aucune raison de se trouver là sur la terrasse toujours parfaitement entretenue. Il se baissa machinalement, promena la main sur le sol et ramena à lui quelque chose qu'il n'identifia qu'après plusieurs secondes. C'était la moitié inférieure d'une jambe. Le membre avait été sectionné à la hauteur du genou. Des ligaments ensanglantés en pendaient et le pied était encore logé dans une chaussure.

Don Rosa poussa un hurlement d'horreur et lança l'objet

répugnant loin de lui, réintégrant à toute vitesse le salon qu'il venait de quitter et appelant avec frénésie ses hommes.

C'est alors que des rafales d'armes automatiques commencèrent à crépiter dans le parc. Il y eut des appels, des pas précipités martelant le gravier et parfois l'abolement d'un flingue de très gros calibre.

C'est impensable, se répéta mentalement le *capo* de l'État du Washington. L'enflure ne pouvait pas faire tout ça à lui seul. Est-ce qu'il amenait une troupe avec lui ? Et qu'est-ce que fabriquaient les mecs de Dave Waters ? Ils étaient pourtant là pour le protéger, lui don Rosa, l'homme qui allait bientôt siéger parmi les super-chefs de Manhattan.

Il se mit à brailler.

— Qu'est-ce que vous attendez, putain de merde ! Crevez cette enflure, les mecs ! Je donne cent mille dollars à celui qui me rapporte sa tête. Crevez-le, bordel ! Crevez-le !

Personne ne l'entendit dans le fracas crépitant qui retentissait à l'extérieur.

Un morceau d'enfer venait de s'appesantir sur la propriété transformée en fortin de la Mafia.

Mack Bolan avait rejoint en quelques secondes la clôture d'enceinte de la villa, un mur d'un peu plus d'un mètre de haut comportant au sud une brèche due à un arbre énorme dont les racines avaient ébranlé les pierres. Ce fut par là qu'il entreprit d'investir les lieux.

Il avait jugé les adversaires embusqués, compris qu'il ne s'agissait pas de simples flingueurs du Milieu, mais de véritables combattants entraînés, des gars qui connaissaient les techniques de la guérilla. Aussi ne s'était-il pas trompé en estimant qu'il trouverait son premier adversaire au-delà de la brèche, dans l'attente d'une éventuelle pénétration par cet endroit. Il franchit d'un bond le mur écroulé, se laissa rouler au sol et se releva sur un genou, le Beretta muni de son silencieux à la main.

C'était pile ce qu'il avait pressenti. Le type se tenait accroupi à moins de trois mètres de lui entre deux massifs de fusains, un riot-gun braqué en direction de la brèche. Le temps que le tueur réalise – moins d'une demi-seconde – Bolan était déjà passé sous sa ligne de feu. Il vit le canon du fusil anti-émeute décrire rapidement un arc de cercle. Le Beretta émit un soupir perfide, crachant une balle blindée de 9 mm qui s'enfonça avec un bruit mat dans le front du type. Celui-ci partit à la renverse, les bras en croix, puis s'allongea de tout son long dans l'herbe.

Bolan se redressa à demi pour examiner le devant de la villa distante d'une soixantaine de mètres. Tommy sortait de la maison,

marchant rapidement vers ce qui ressemblait à un abri de jardin. Une voix en provenance du hall d'entrée parvenait jusqu'à l'Exécuteur, entrecoupée de phrases rapides qui provenaient manifestement d'un appareil radio portatif.

Bolan décrocha de son ceinturon une petite boîte comportant un bouton électrique, un petit verrou et une antenne télescopique qu'il déplia. Il déverrouilla le système de sécurité, appuya immédiatement sur le bouton rouge.

Simultanément, le centre de la façade explosa dans une onde de choc qui fit plier à quarante-cinq degrés les arbres du parc, arrachant plusieurs massifs fleuris et décapitant une statue représentant une divinité grecque. Tout un pan de mur se désintégra sous l'énorme poussée de la charge de TNT placée dans la plus grande des caisses que Bolan avait livrées quelques minutes auparavant.

Des pierres et des gravats s'envolèrent dans l'atmosphère, un corps démembré suivit le même chemin et une importante partie du toit monta à la verticale dans le ciel. Le tout dans un fantastique nuage de fumée opaque et âcre qui engloba très vite l'ensemble de la propriété masquant le soleil brûlant de l'après-midi.

Pendant l'instant qui suivit l'explosion, il y eut un grand silence, un curieux flottement. Bolan s'était placé les mains sur les oreilles pour éviter l'onde sonore contre ses tympanes. Les autres ne s'y étaient pas attendus. Ils devaient être plus ou moins en état de choc, les oreilles douloureuses et la cervelle ébranlée. C'était l'effet qu'avait voulu déclencher Bolan, beaucoup plus que la simple destruction d'une partie de la villa.

Il rangea le système électronique de mise à feu par radio, fit passer contre son flanc le P.-M. mini-Uzi et commença à avancer dans le brouillard chimique.

Plus tôt, il avait repéré les emplacements de plusieurs défenseurs en planque. Il les trouva debout, se tenant de dos par rapport à lui, en train d'observer les décombres fumantes. Leur attitude était celle de l'incompréhension, du doute devant une situation qu'ils n'avaient pas imaginée. Des silhouettes mornes, les armes tenues à bout de bras, dans la contemplation morbide d'un spectacle invraisemblable marquant illogiquement la fin des brèves hostilités.

Pourtant, la fête ne faisait que commencer.

Quelqu'un cria d'une voix hystérique depuis la maison :

— Où il est, ce fumier, merde ! Faut avoir sa peau, vous entendez ! Le pauvre Vince est parti en morceau dans la nature. Cherchez-le !... Où t'es, Bolan ? T'entends, enculé ?

— Ouais, fit Bolan. Je t'entends.

Il n'avait pas haussé le ton mais il fut entendu par les deux experts en meurtres qui se tenaient à peu de distance de lui. Ceux-ci

pivotèrent ensemble, firent face à temps pour encaisser une giclée du mini-Uzi qui les cisaila et leur fit parcourir plusieurs mètres en arrière dans un staccato démentiel.

Sans délai, Bolan se lança dans la poussière en suspension, effectuant un crochet pour passer derrière les deux autres tireurs dont il avait repéré la position plus tôt. Il les entendit avant de les apercevoir. L'un d'eux parlait à voix contenue :

— Fais gaffe, Charley, ce mec est plus vicieux qu'un serpent à sonnettes.

— T'inquiète pas, répliqua le nommé Charley. La détente de ce flingue est tellement sensible que le coup partira rien qu'en soufflant dessus.

Bolan fit encore quelques pas silencieux, s'immobilisa à côté d'une haie. Il ne les voyait toujours pas. Il fit passer la bretelle de l'Uzi à son épaule et saisit l'immense AutoMag, gronda :

— Qu'est-ce que t'attends pour souffler dessus, connard ?

Les deux tueurs étaient parfaitement planqués et demeuraient immobiles. Il devina un imperceptible bruissement, sentit instinctivement que le canon d'une arme se braquait lentement vers lui et fit feu par deux fois avec le .44 magnum. Un cri de rage et de douleur lui parvint en écho, en même temps qu'il se déplaçait sur le côté. Une rafale de P.-M déchiqueta la haie qu'il venait de quitter. Les balles continuèrent leur trajectoire, se perdant dans la nature en miaulant. Une demi-seconde plus tard, l'AutoMag cracha son tonnerre sur les flammes qui avaient marqué l'emplacement du P.-M., faisant instantanément cesser la rafale. Un bruit de chute dans des branchages lui signala qu'il avait fait mouche.

Les réflexes prêts à jouer au centième de seconde, les sens déployés au paroxysme, Bolan s'élança en silence vers l'extrémité de la villa, s'arrêtant dans la fumée lorsqu'il perçut un bruit confus d'interpellations et de pas précipités sur le gravier. Des types sortaient de la maison et une voix excitée brailla :

— Grevez-le, bordel ! Crevez-le !

Une petite troupe commença à envahir le parc. L'Exécuteur n'attendit pas qu'elle se soit divisée. Il lâcha une rafale en forme de huit sur les formes mouvantes qui se débattaient dans l'atmosphère empoussiérée, ne relâcha la pression de son index sur la détente que lorsque les quatre corps furent allongés au sol. Il fit tomber le chargeur vide, le remplaça par un autre de trente cartouches et perçut deux détonations en même temps qu'il ressentait une petite brûlure à l'avant-bras gauche. Pivotant, il vit une masse grise qui lui fonçait dessus. Une autre détonation claqua, annonçant une décharge de grosses chevrotines qui lui frôlèrent la tête. Le mini-Uzi répliqua par deux courtes giclées hurlantes et l'assaillant parcourut encore quelques

pas avant de bouler cul par-dessus tête et de s'allonger par terre.

CHAPITRE SEPT

Tony Rosa pleurait presque de rage. Il avait extrait d'un tiroir un automatique Luger qu'il n'avait pas utilisé depuis plus de huit ans. Se tenant en retrait de la fenêtre, il tentait de voir ce qui se passait à l'extérieur, mais cette saloperie de fumée avait envahi tout le parc. Il ne pouvait qu'entendre la fusillade, ivre de rage et de trouille, avec l'espoir qu'un des commandos de Waters ferait sa fête au grand fumier qui se prélassait chez lui en faisant un boucan d'enfer. Puis, bientôt, il n'y eut plus aucun coup de feu. Comme à la fin d'un mauvais film d'épouvante, une petite bourrasque de vent poussa la fumée, laissant apercevoir le terre-plein de gravier, une partie de la pelouse et des haies.

Et il le vit. L'Ordure se tenait tranquillement à moins de vingt mètres de lui, tourné dans sa direction. Cette pute était en combinaison noire avec un harnachement dingue. Mais où se croyait-il, ce con ? Encore au Viêt-nam ? Ou bien se prenait-il pour Batman ?

Rosa tenait la meilleure occasion de sa vie. Celle qui passait au-dessus de la crainte de s'attirer le ressentiment de la *Commissione*. Il tenait Bolan au bout de son flingue. Il pouvait l'abattre aussi facilement que s'il avait tiré sur une cible dans un stand. Est-ce que cet abruti le narguait ? Pourquoi restait-il ainsi planté au milieu de l'allée.

Rosa brisa une vitre avec la crosse du Luger, en pointa le canon sur la silhouette noire et appuya tout de suite sur la détente. Le seul bruit qu'il entendit fut le cliquetis du percuteur frappant à vide. Il avait pourtant armé la culasse ! Il la manœuvra une seconde fois, voulut ajuster la silhouette noire mais s'aperçut qu'elle avait disparu de son champ visuel. Ce parano s'était déplacé à une vitesse dingue pour réapparaître à moins de cinq mètres de la fenêtre. Rosa tira, entendit une nouvelle fois le petit bruit odieux du percuteur. Nom de Dieu, les munitions devaient être humides ou périmées depuis tout ce temps.

La cervelle en folie, bavant et grognant, il projeta avec violence le Luger dans la direction du grand salaud et voulut battre en retraite pour s'emparer du petit 32 Smith & Wesson qui attendait sagement son heure dans une commode de la pièce. Il n'en eut pas le temps. Une rafale tirée par la combinaison noire fit dégringoler ce qui restait des vitres, frôlant le gros mafioso qui bondit en arrière en couinant,

l'encadrant et arrachant des gravats au mur derrière lui.

Rosa lui aussi, comme la plupart de ses frères de sang, avait souvent contemplé la mort des autres. Mais il n'avait jamais senti la sienne aussi proche. Si affreusement présente.

Il sentit ses entrailles se tordre et ses genoux plier sous lui, eut un abominable goût de bile dans la bouche.

Mais pourquoi est-ce que ça lui arrivait à lui, bon Dieu ? Il n'y avait pas de justice. Sa vie allait prendre fin, stupidement, alors qu'il y avait des tonnes de monnaie à prendre facilement !

Le crépitement du P.-M. diabolique cessa. Il fut remplacé deux secondes plus tard par une détonation fracassante et le téléphone posé sur une table explosa à côté de Rosa. Puis un vase en cristal se volatilisa en mille miettes dont il reçut une partie sur la tête. Trois autres formidables détonations retentirent, brisant encore des objets dans la pièce.

Les yeux clos, à genoux sur la moquette, don Rosa n'avait plus rien du *capo* prétendant siéger au Grand Conseil de Manhattan. Il attendait la mort en balbutiant des mots incompréhensibles. Mais la mort ne voulait pas encore de lui. Pas cette fois. Il ouvrit les yeux, se traîna à quatre pattes près de la fenêtre et risqua un coup d'œil prudent.

Bolan la Pute n'était plus là. Il avait disparu comme il était arrivé. Comme un fantôme maléfique.

La fumée et la poussière s'éloignaient mollement de la propriété, laissant voir un spectacle de désolation.

Il y avait quatre cadavres devant la façade, un autre un peu plus loin et encore un autre au pied d'une haie. Tous en sang, déchiquetés et méconnaissables, éparpillés au milieu des décombres de la maison. Combien d'autres avaient été tués par le fumier ? Tous peut-être ? C'était même certain, étant donné le silence qui régnait à présent sur les lieux.

Même les soi-disant super-mecs de Waters avaient été liquidés comme des avortons. Leur résistance n'avait duré que quelques instants. Comment cela était-il concevable ?

Un seul homme pouvait-il à lui seul faire tant de dégâts ? Il n'avait vu que l'horrible combinaison noire. Et pourtant, on aurait cru qu'un commando avait déferlé sur la propriété.

Rosa se tâta de partout pour voir s'il n'était pas blessé mais apparemment il n'avait rien, à part quelques égratignures sur le visage, dues aux morceaux de verre qu'il avait reçus.

Bolan, à coup sûr, n'avait pas voulu le tuer. Il l'avait ridiculisé en rigolant. Il avait tué tous ses hommes, lui avait expédié quelques pruneaux puis avait taillé la route en se marrant sans doute de la bonne blague.

L'enfoiré !

Sûr, il avait gagné une manche mais il allait payer cher. Très cher. Le prix de sa vie pourrie.

Il fallait mettre sur pied un plan d'urgence, lancer tous les effectifs possibles contre lui et tant pis pour les échos qui parviendraient jusqu'aux grosses têtes de Manhattan.

C'était ça ou accepter de crever comme des rats, car Bolan n'allait pas s'en tenir là. Certain.

Ouais, il fallait mettre le paquet et lui faire bouffer ses tripes.

L'opération avait duré trente-sept secondes depuis l'entrée en scène de l'Exécuteur jusqu'à ce qu'il ait quitté la zone de combat. Il rejoignit sa camionnette en coupant à travers les diverses propriétés de la zone résidentielle, passant à quelques mètres seulement de personnes qui étaient sorties de leurs maisons, alertées par la fusillade.

Debout devant une piscine à l'eau bleutée, une fille en monokini l'interpella :

— Salut ! Est-ce qu'il y a une fête costumée dans le coin ?

Il lui adressa machinalement un petit signe de sympathie et continua son chemin.

Une fête ? Tu parles ! La danse macabre, oui. Et rien n'était terminé.

Bolan monta dans le véhicule dont il lança le moteur, passa un blouson léger par-dessus sa combinaison, puis s'éloigna tranquillement de ce second théâtre opérationnel de la journée. Quelques kilomètres plus loin, après avoir croisé deux voitures de police qui roulaient à vive allure, il s'arrêta pour se changer, s'examina rapidement. Une chevrotine lui avait traversé l'avant-bras gauche en séton, une blessure légère qu'il désinfecta et sur laquelle il posa une compresse adhésive.

Restait maintenant à porter d'autres coups dévastateurs et bruyants à la sainte clique de Denver pour révéler le pot aux roses aux yeux de tous et surtout à ceux de la *Commissione*.

Bolan n'avait pas envisagé de les détruire séparément. Cela aurait pris trop de temps et aurait été stupidement dangereux. Il les voulait tous en même temps. Il voulait aussi provoquer un affrontement national, faire en sorte que l'hydre de la Cosa Nostra s'autodétruise, se bouffe elle-même.

Il y avait encore du travail difficile à réaliser, mais étant donné le contexte particulier de ce qui se passait à Denver, la chose était réalisable. À condition d'agir vite, sans laisser aux cannibales le temps de réfléchir.

Joss Bossano sentait son ulcère d'estomac lui occasionner de violentes douleurs à mesure qu'il écoutait Tony Rosa au téléphone.

Il interrompit sèchement une longue tirade :

— J'ai compris ce que tu me dis, Tony. Mais c'est pas la peine de paniquer comme ça, merde !

— Si tu avais été à ma place, j'aurais voulu voir ce que tu aurais fait, rétorqua Rosa d'une voix miaulante.

— T'es encore en vie, non ? Ça sert à rien de se lamenter, ce qu'il faut c'est prendre une position rapide pour neutraliser ce mec en sourdine et...

— Tu déconnes ou quoi ? Il a déjà fait un raffut du diable que tout Denver a dû entendre. Alors quand tu me parles de le neutraliser en sourdine ! Et j'ai une armée de flics chez moi en ce moment, puis des ambulances qui ramassent les macchabs à la pelle. Y a un connard de poulaga qui n'a pas arrêté de me questionner comme si c'était moi qui avais fait tout ça. C'est quand même moi la victime, bordel de merde. Et je suis chez moi !

— D'accord, d'accord, admit Bossano. Bon, écoute. T'énervé pas, on va prendre des dispositions en conséquence. Pops va faire le nécessaire auprès de qui tu sais. On va plus lui laisser une minute de répit à ce gus. On va lui lâcher tous les effectifs aux fesses et on verra bien s'il a encore envie de continuer ses conneries. Mais surtout, fais rien qui puisse donner l'éveil là-bas, hein ?

— Tu parles ! Comme si ils n'allaient pas comprendre ce qui se passe ici !

— Nous avons tous une couverture en béton armé, Tony. Personne peut savoir qu'on est là, sauf si quelqu'un perd les pédales et leur lâche le morceau. Moi, je te dis qu'il faut tenir bon. On va lui régler son compte, au fumier. Et sans qu'il y ait trop de casse. Quant aux échos qui pourraient arriver là-bas, on va faire courir le bruit que c'est une histoire de sectes. Des givrés mystiques qui s'en sont pris à des bourgeois. OK ?

Rosa grogna :

— OK. Mais je vais quand même exiger une protection des flics.

— T'es dingue ? C'est la meilleure façon d'attirer l'attention sur toi. Attends qu'ils soient partis et déménage, Tony. File au séminaire et n'en bouge plus. Je t'envoie une escorte discrète. Je veux que tu saches que tu peux compter à fond sur Pops et sur moi. Il faut tous qu'on se serre les coudes, bon Dieu ! D'accord, Tony ?

— Ben, heu... Ouais. OK Joss. T'as peut-être raison.

— J'ai sûrement raison. Fais bonne figure aux flics, mets-les gentiment à la porte et rapplique là-bas aussitôt après. Bon, je vais m'occuper des dispositions avec Pops. Ciao...

Joss Bossano raccrocha, émit un soupir écœuré, puis composa le numéro de Pops Ernesto Fantani.

CHAPITRE HUIT

Au cours des deux jours précédents, l'Exécuteur avait placé des « bugs » sur plusieurs lignes téléphoniques de la Mafia. Les minuscules appareils électroniques étaient composés de capteurs inductifs et de retransmetteurs dont la portée avoisinait cinq kilomètres en modulation de fréquence.

La Ford Econoline était équipée d'un appareil radio à scanner pouvant recevoir les communications captées.

Dans la cabine, Bolan venait de suivre le dialogue qui était intervenu entre Bossano et Rosa. Une ombre de sourire sur les lèvres, il laissa s'écouler quelques secondes puis entendit le petit « bip » annonçant un second appel en provenance de la demeure de Bossano.

Le haut-parleur camouflé sous le tableau de bord grésilla :

— Pops ? Je viens d'avoir Tony en ligne.

— Ah !

— On risque des problèmes avec lui.

— Ouais. J'ai appris ce qui s'est passé chez lui. De quelle, heu... de quelle façon il a pris ça ?

La voix de Fantani était tendue et méfiante.

— Assez mal. Il est en train de se chier dessus.

Dès le début de la communication, Bolan avait mis un enregistreur en fonction.

Bossano poursuivit :

— Il voulait demander la protection des bleus. Tu vois ça ?

— Ouais. Ouais. Il a été traumatisé, le pauvre, répliqua Fantani, d'un ton sarcastique. Quel est ton avis ? Heu, dis, fais attention à ce bidule, on sait jamais. Des fois qu'on serait pas seuls...

— Oui. J'ai eu l'impression qu'il bavait en me parlant et il devait puer de la gueule. Il est en mauvaise santé.

Bolan ne perdait pas un des mots qu'il entendait. Dans le langage hermétique de la Cosa Nostra, cela signifiait que Tony Rosa était devenu un élément à risques pour l'association des Quatre et qu'il représentait un danger quasi certain.

Fantani questionna :

— Peut-être qu'on devrait s'occuper de le faire soigner ?

— J'sais pas encore. Il se peut qu'il se reprenne.

— Mais on est pas sûr, hein ? Moi je l'aime bien, je voudrais pas

qu'il lui arrive quelque chose de grave. Et quand on a de l'affection pour un de ses proches, on doit tout faire pour qu'il soit soigné. T'es pas d'accord ?

— Pour sûr que oui. Je tenais à avoir ton sentiment. Tu peux t'occuper de prévenir le toubib ?

— Je vais faire le nécessaire. Toi, passe un coup de fil à Mickey et tâte le terrain de son côté. Ils se connaissent bien tous les deux et ce serait ennuyeux que la maladie de Tony le contamine.

Il y eut un assez long silence sur la ligne, chacun des deux mafiosi devant réfléchir à la situation. Ce fut Fantani qui reprit le dialogue :

— Je m'occupe aussi de celui qui est la cause de tout ça. De ton côté, tu devrais pas rester là où tu es.

— C'est bien ce que je pensais. Seulement, on ne devrait pas faire la connerie de tous se rassembler, c'est à coup sûr ce que l'autre pourri attend. J'ai entendu dire que c'est souvent ce qu'il essaie de faire.

— Tout juste. Écoute, on va lancer une petite diversion pour l'occuper, lui laisser croire qu'on est vachement secoués et qu'on va tous se planquer quelque part là où il pourrait nous retrouver.

— Et le mec se foutra dans le...

— Fais gaffe à ce que tu dis, bon Dieu !... Ouais, c'est ce qu'on va faire. Au sujet de Tony, il est où en ce moment ?

— Chez lui. J'ai promis qu'on lui enverrait une petite escorte pour l'accompagner au séminaire. Si tu peux voir le problème, ça m'arrangerait.

— D'ac. Reste au chaud, conclut Fantani. Et bouge pas. Le temps d'organiser le carrousel et je te rappelle. Bye.

La communication fut interrompue. Bolan appuya sur la touche *stand-by* de l'enregistreur et resta quelques instants à réfléchir. Ce qu'il avait entendu correspondait, entre autres, aux prémices d'un « contrat » sur la tête de Tony Rosa. Celui-ci était devenu dangereux pour l'avenir de la combine. Les trois autres n'hésiteraient pas un instant à l'éliminer s'il était confirmé qu'il puisse faire tourner le business en déconfiture.

Bolan décida qu'il devait battre le fer pendant qu'il était chaud, profiter de l'état pathologique du « pauvre » Tony. Il coupla l'enregistreur au radio-téléphone de bord et composa le numéro de Tony Rosa. Le gros mafioso se tenait d'évidence à côté du téléphone car il décrocha aussitôt en grognant d'une voix impatiente :

— Ouais ?

— C'est M. Tuckson ? s'enquit Bolan d'un ton confidentiel.

— Heu, qui le demande ?

— J'ai quelque chose de très important à lui communiquer. Vous pouvez le prévenir tout de suite ?

— Vas-y je t'écoute.

— Alors, c'est vous ?

— Ouais. J't'écoute. Qu'est-ce que tu me veux ?

— Je m'appelle Tacky. Je suis venu avec qui vous savez de la côte ouest mais je serais plutôt de votre côté. J'ai vécu dans le Washington où j'étais en affaire avec un de vos, heu... de vos collaborateurs.

— Oui ? Bon, dis-moi ce que tu as à me dire, Tacky. Et dépêche-toi, j'ai pas de temps à perdre.

— Ben voilà... J'ai surpris une conversation au téléphone. Faut vous dire que je m'occupe de la sécurité, là-bas. Ça m'a semblé tellement dégueulasse que j'ai pensé qu'il fallait vous mettre au courant. J'ai pu enregistrer une partie de ce qui a été dit.

— Attends. Tu dis que tu as enregistré...

— Oui, M. Tuckson. Et c'est pas joli-joli, ce qu'ils se sont raconté à votre sujet.

— Tu peux me balancer ça ?

— Attendez un instant.

Bolan fit défiler la bande magnétique à grande vitesse en marche arrière, l'arrêta sur un repère du compteur puis enclencha la touche « écoute ».

Il perçut la respiration du *capo* qui s'accélérait au fur et à mesure que s'engageait le dialogue entre Bossano et Fantani. Il stoppa l'appareil après le dé clic de fin de communication, enchaîna :

— Voilà. C'est pas très long, mais je pense que vous avez compris, M. Ros... M. Tuckson. Moi, j'ai pas voulu tremper dans une pareille saloperie, je m'suis dit qu'il fallait que je vous prévienne parce que j'ai plus de sympathie pour vous que pour ces salauds.

Rosa se donna quelques secondes de réflexion et reprit :

— C'est bien de ta part de m'avoir prévenu, Ticky.

— Je m'appelle Tacky, M. Tuckson. Tacky de Salem, dans le Washington. Et je dois vous dire que ça me ferait plutôt plaisir si un jour je pouvais travailler pour vous.

— Ça pourrait peut-être se faire, dit Tony Rosa. Où tu es en ce moment ?

— Dans une cabine.

— Dis-moi, si t'entendais autre chose, faudrait me le faire savoir, hein ?

— Pour sûr.

— Mais tu pourras pas me joindre. Donne-moi un numéro où moi je peux t'appeler.

— C'est pas facile. Là-bas, c'est dangereux et je vois pas où...

— Bon. Je vais te filer un numéro où tu pourras laisser un message.

— D'accord. Je note M. Tuckson.

Le gros *capo* émit une série de chiffres que Bolan enregistra

soigneusement.

Rosa reprit :

— N'appelle surtout jamais de là-bas. C'est confidentiel.

— Je comprends parfaitement, M. Ros... je veux dire M. Tuckson.

Vous pouvez compter sur moi. Si jamais j'apprends autre chose...

— J'te remercie. Ciao.

Le *capo* raccrocha. Bolan fit de même, mit mentalement de l'ordre dans les nouveaux éléments qui s'enchaînaient les uns aux autres, puis il s'activa encore sur le radiotéléphone. Il devait faire monter la pression.

CHAPITRE NEUF

La *Denver Financial Compagny* était un établissement financier implanté à l'extrémité nord de la ville. Elle s'occupait de toutes sortes de prêts privés ainsi que de financements aux sociétés en difficultés. Sa particularité était qu'elle ne demandait pratiquement pas de garanties à ses clients. Point n'en était besoin, d'ailleurs, étant donné les méthodes que mettaient en œuvre les dirigeants de la D.F.C. pour obtenir le recouvrement des créances.

Ceux qui s'étaient trouvés trop contents de tomber sur la manne céleste et qui tardaient à rembourser se voyaient d'abord taxés d'agios représentant des sommes énormes. Les diverses relances faisaient parfois doubler et tripler le montant du prêt en quelques semaines. Puis, s'ils n'étaient pas en mesure de rembourser très vite, des représentants d'une autre officine de financement se présentaient à eux en leur proposant un prêt relai pour rembourser le principal. Neuf fois sur dix, les victimes de l'escroquerie acceptaient sans s'apercevoir qu'elles s'engouffraient tout entier dans une escalade sans fin. Ensuite, venaient les menaces de procédures juridiques, puis les voies de fait, de nouvelles relances avec proposition « d'arrangement » à l'amiable, et enfin l'acceptation des clients de rembourser les prêts en rendant des services très diversifiés allant du traficotage administratif à la prostitution.

La *Denver Financial Company* appartenant en sous-main à quatre hommes résidant à Denver sous des pseudonymes soigneusement étudiés, mais dont les noms véritables étaient : Michaël Trapalino, Pops Ernesto Fantani, Tony Rosa, José Bossano.

Outre le fait que l'établissement permettait au club des Quatre de trouver une main d'œuvre occulte à bon marché, il servait aussi à blanchir l'argent noir de la mafia en provenance de Californie, du Colorado et de l'État du Washington.

C'était une affaire qui tournait rond, rapportait gros et procurait à ses propriétaires la monnaie nécessaire à la vraie grande combine.

Trois employés faisant partie du « business » occupaient les locaux sis dans la maison à un étage achetée sept mois auparavant par un homme de paille. Deux d'entre eux jouaient aux cartes tandis que le troisième s'occupait d'un client dans le bureau vitré de la réception.

La sonnerie du téléphone vint subitement déranger la partie de poker et le joueur qui se tenait le plus près de l'appareil allongea le

bras pour décrocher avec une grimace d'agacement. Il annonça la raison sociale de l'établissement, fronça les sourcils en écoutant ce qu'on lui glissait dans l'oreille, puis murmura quelques phrases courtes et raccrocha.

Se retournant vers l'autre joueur, il lâcha :

— Où est Tim ?

— Avec un connard, en bas, répliqua l'autre.

— Lève ton cul et dis-lui d'envoyer le mec se faire foutre.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Il paraît qu'il y a une guindé bizarre en bas à côté de la baraque.

— Comment ça bizarre ?

— Le type a appelé de la part de Scooter qui bosse pour Mickey.

— Et alors ?

— Et alors, t'as pas entendu parler qu'il y a eu des merdes par ici aujourd'hui ? Putain ! Lâche tes brelles et descends !

En quelques secondes, le client de la D.F. C fut éconduit de manière assez déplaisante et les trois hommes s'approchèrent d'une camionnette portant sur ses flancs l'enseigne d'une compagnie de messagerie.

Celui qui était descendu prévenir Tim avait sorti un revolver de sa poche. Tim dit en hochant la tête :

— Qu'est-ce qu'elle a d'anormal, cette caisse ? Y a personne à l'intérieur.

— Ouvre la porte, Tim. Faut visiter.

Tim rigola.

— T'attends une lettre de ta petite amie ? Merde, c'est rien qu'une bagnole de livraison !

— Ça pourrait être autre chose, fit le troisième en exhibant lui aussi un revolver qu'il braqua sur le véhicule. Ouvre, j'te dis !

Tim déverrouilla le portillon arrière, tira le battant à lui et inspecta l'intérieur.

— Y a que dalle, annonça-t-il en montant sur le plancher de la camionnette. À part une caisse en carton qui ne vient sûrement pas de ta petite amie, Jeff. C'est adressé à un certain M. Donald Bayan.

— Tu dis... Hein, quoi ? Fous le camp, Tim ! Balance-toi de là, putain de merde ! C'est...

Le reste de la phrase fut balayé par une fantastique explosion qui dispersa la camionnette en une multitude de morceaux de tôles déchiquetées et de pièces métalliques arrachées par le déchaînement brutal de cinq kilos de TNT. La tête, le torse et les jambes de Tim partirent séparément dans l'atmosphère tandis qu'un morceau d'acier s'enfonçait dans le ventre de Jeff, le découpant en deux dans un jaillissement de viscères et de sang. Steve, le second joueur de poker,

voulut tenter sa chance en s'enfuyant vers la maison mais il joua finalement la mauvaise carte. Le souffle de la déflagration le projeta violemment contre la façade au pied de laquelle il s'effondra, la tête curieusement inclinée et du sang lui sortant des oreilles.

Les vitres des fenêtres et de la vitrine se brisèrent, des tuiles dégringolèrent du toit. La voiture de Jeff qui était garée à proximité fut soufflée par l'onde de choc et retomba sur le côté en perdant son huile.

Subitement, la *Denver Financial Company* qui avait été une tranquille officine d'escroquerie et d'exactions de toutes sortes ressemblait à un théâtre de Grand guignol. Dans les façades de maisons proches, des fenêtres s'ouvraient, des têtes prudentes se penchaient pour observer le spectacle. Un homme chauve brailla une phrase trop rapide et trop heurtée pour être comprise.

Quelqu'un cria un avertissement en mentionnant les terroristes arabes. Puis des gens commencèrent à sortir de chez eux. Un chien s'arrêta net devant quelque chose de difficilement identifiable qui gisait au milieu de la chaussée, grognant et retroussant les babines. L'objet ressemblait vaguement à un ballon à moitié dégonflé souillé de sang et d'humeurs. La tête de Tim le rigolard.

Un bout de papier, fragment d'une étiquette d'expédition, flotta dans l'air et vint retomber à côté d'un homme bedonnant qui se baissa pour le ramasser. On pouvait y lire le nom du destinataire : Donald Bayan. Alias « Mickey », Michaël Trapalino.

Dix minutes après cet attentat, alors que des voitures de police encombraient et bloquaient la chaussée à hauteur de la D.F.C., ce fut une entreprise de pompes funèbres qui subit les affres d'une attaque tout aussi violente.

Deux clients étaient en discussion grave avec un employé longiligne à la mine sinistre lorsqu'un grand homme se présenta dans la boutique de réception. Des lunettes à verres teintés masquaient ses yeux, de gros favoris lui mangeaient les joues et une moustache ornait sa lèvre supérieure. Malgré la chaleur de cette fin d'après-midi, il portait un imperméable déboutonné sous lequel on entrevoyait un habit sombre.

Les clients, une veuve pas trop éplorée accompagnée d'un parent, discutaient pied à pied le prix d'une inhumation. Ils jetèrent à peine un coup d'œil au nouveau venu qui feuilleta pendant plusieurs minutes un catalogue présentant des photographies de cercueils. Celui-ci attendit qu'ils aient quitté la boutique pour s'avancer vers le croque-mort.

— Que puis-je pour vous, monsieur ? s'enquit ce dernier d'un ton doux et doux. S'agit-il d'un proche parent, d'un ami ?

— De toi, renvoya le visiteur d'une voix glaciale. Quel cercueil

veux-tu ?

L'autre se cabra, faillit s'étrangler. Ses yeux s'agrandirent et il bredouilla :

— Attendez, c'est certainement une erreur... Tout est cool ici, les comptes sont réglos. Si vous voulez une preuve, téléphonez à Winnie.

— Le Winnie qui bosse pour Bossano ?

— Bien sûr, caqueta le croque-mort. Il pourra vous renseigner. Je... Vous venez de la Côte Est ?

— Qui est ici à part toi ? questionna le visiteur.

— Eh bien, on est cinq. Les autres sont en train d'emballer la farine dans les cercueils.

Bolan jeta un coup d'œil sur une porte au fond de la boutique.

— Par-là ?

— Oui. C'est le dépôt.

— Combien de came aujourd'hui ?

Il avait eu le renseignement par Brognola à travers Phil Necker. L'entreprise recevait la drogue en provenance du Mexique. Elle était ensuite acheminée vers diverses destinations à bord de corbillards. Une autre source de revenus pour alimenter le principal trafic.

— Je sais pas trop, lui répondit le mafioso chargé de la clientèle. Moi, c'est pas ma partie. Vous devriez demander ça à Winnie.

Sans qu'il ait vraiment eu conscience du geste, il aperçut soudain dans la main du visiteur un flingue énorme, comme il n'en avait jamais vu. Le canon était pointé sur son ventre.

— Tu vas aller porter ça à Winnie, fit Bolan en lui mettant dans la main une médaille de tireur d'élite. Dis-lui que c'est pour Bossano.

L'autre contempla la petite pièce métallique pendant deux ou trois secondes. Ses yeux s'écarrillèrent encore et il ouvrit la bouche sur une muette exclamation.

— Vous... vous êtes...

— Ouais mec. Dépêche-toi d'aller passer le message. Tu n'auras rien à expliquer, il comprendra.

— Je...

— Vas-y.

— Heu... D'accord, M. Bolan. Je vais lui porter... Je crois en effet qu'il va comprendre.

— Fous le camp.

Le long et maigre mafioso partit à reculons, heurta la porte de la boutique qu'il quitta nerveusement et disparut comme une flèche.

Bolan alla pousser la porte du dépôt. Il traversa un sas, déboucha dans une grande salle aux murs en béton et s'arrêta, englobant d'un regard instantané l'activité des lieux.

Quatre types s'affairaient à une besogne préoccupante. L'un remplissait de petits sachets en plastique avec une poudre blanche

qu'il puisait dans une boîte en fer. À chaque opération, il pesait soigneusement la drogue, la plaçant à l'aide d'une mesure sur le plateau d'une balance de précision. Un autre fermait les sachets avec une bande adhésive. Un troisième les étiquetait tandis que le dernier en garnissait le fond de trois cercueils reposant sur des tréteaux.

Ce fut ce dernier qui réalisa une présence incongrue. Il releva la tête, poussa une sourde exclamation en enfonçant la main sous sa veste et encaissa une balle expansive de 44 magnum dans le nez. Sa face parut se dilater sous la poussée des six cent-cinquante kilos de l'ogive démentielle, s'ouvrit comme un fruit trop mûr, arrosant les sachets de came d'un jet de matières visqueuses. L'étiqueteur prit la seconde balle dans l'oreille, laissa échapper une plainte aiguë avant de s'affaler dans un cercueil qui grinça puis tomba dans un bruit de bois fêlé. Les deux autres écopèrent dans la bouche et la gorge, se retournèrent face à face dans un ensemble touchant, s'agrippant spasmodiquement l'un à l'autre avant de glisser lentement sur le sol cimenté.

L'écho des quatre détonations résonnait encore dans la salle quand l'Exécuteur laissa tomber une médaille Marksman dans le plateau de la balance, à côté d'un petit tas de came.

Puis il sortit, marcha calmement dans la rue et rejoignit l'Alpine turbo en stationnement à un croisement.

CHAPITRE DIX

Au train où se poursuivaient les événements dans la ville de Denver et ses environs, il était facilement envisageable qu'un orage pouvait éclater à n'importe quel moment au-dessus des sphères de la grande pègre locale.

Depuis la fusillade dont la propriété de Dandy Jack avait été le siège, la radio n'avait cessé de diffuser des flashes d'information, certains agrémentés de commentaires assez pessimistes quant à l'aboutissement de ce qui apparaissait comme une guerre de gangs.

Un radio-journaliste à la solde de Joss Bossano avait publiquement émis l'hypothèse – force éléments de conviction à l'appui – qu'il s'agissait d'agressions imputables à une secte de fanatiques, mais l'information bidon ne tint pas longtemps la route. D'autres journalistes et commentateurs, honnêtes ceux-là, démontrèrent le pseudo mécanisme en parlant après enquête de la personnalité des citoyens victimes de ces attaques. Et le nom de Mack Bolan tomba finalement sur les ondes, à la manière d'un pavé dans une mare, éclaboussant ceux qui se croyaient confortablement installés sous l'apparence respectable d'Américains nantis.

La radio nationale reprit l'information, la diffusant sur tout le territoire des États-Unis, certains commentateurs allant même jusqu'à parler d'éléments dissidents de la Mafia qui se seraient installés au Colorado à l'insu des chefs de Manhattan.

En très peu de temps, les nouvelles de Denver firent le tour du pays. Des responsables du Justice Department commencèrent à s'intéresser très sérieusement à ce nouveau problème ; d'autres personnages beaucoup plus discrets échangèrent des coups de téléphone, se réunissant parfois pour discuter de l'affaire de Denver et se posant une foule de questions dont beaucoup de réponses étaient vraisemblables.

Invariablement, dans le saint des saints de la Cosa Nostra à Manhattan, les mêmes phrases étaient prononcées autour de la table du Grand Conseil :

Bolan était à Denver.

Il avait commencé à mettre la région à feu et à sang.

Et, découlant de cet état de fait, on pouvait être certain qu'il ne se battait pas contre des moulins à vent.

Alors, qui étaient les personnages visés ?

La *Commissione* savait pertinemment qu'aucun de ses représentants n'était installé là-bas. La région n'offrait pratiquement rien d'intéressant sur le plan de la rentabilité occulte ; cela ne valait pas le coup d'y établir une tête de pont. En la matière, la Mafia ne fait jamais rien de gratuit, elle n'investit jamais ni argent ni hommes si elle n'est pas absolument certaine de réaliser de gros bénéfices.

Bien sûr, il y avait eu le vieux Michaël Trapalino à une certaine époque. Mais il était parti au Canada il y avait bien longtemps de cela, ne trouvant sur les lieux qu'une maigre pitance. D'ailleurs, personne n'en avait plus entendu parler depuis bientôt trois ans.

Qui donc avait monté un gros coup dans cette zone du Colorado ?

La question demeurait en suspens sur de nombreuses lèvres. On suggérait des noms sans aucune certitude. Des cerveaux bouillonnèrent, se lançant dans toutes sortes d'hypothèses. Certains pontes de la *Commissione* comptèrent avec suspicion les places vides à la table de conférence, d'autres se lancèrent des regards torves et plein de méfiance.

Contre qui le Grand Fumier lançait-il ses attaques pourries ?

Vraiment, un orage se prélassait dans l'atmosphère, lourd de menaces.

Enfin, sur le coup de sept heures du soir, un événement se produisit. Une réponse arriva à Manhattan.

La réponse.

Un garde du corps vint porter un poste téléphonique à Frank Marioni, lui susurrant quelques paroles à l'oreille. Le vieux *capo* s'empara de l'appareil, grogna un « allô » impatient.

— Salut Frank, fit une voix qui ne lui était pas inconnue.

— Qui parle ? trancha-t-il. Est-ce qu'on se connaît ?

— Nous nous sommes déjà rencontrés au Nouveau Mexique.

— Ouais ?

Subitement, un frisson glacé parcourut le dos du vieux *capo*. Le Nouveau Mexique... Il y avait eu de graves événements, là-bas, qui avaient failli lui coûter la vie. Sans la présence d'esprit et les réflexes de Philippe Necker, son *consigliere*, il serait mort à l'heure qu'il était[2].

Il se racla la gorge, demanda abruptement :

— Vous pourriez me donner un détail ?

— Je t'ai raté cette fois-là, Frank. Ce n'est que partie remise.

Le frisson qui agitait le dos de Marioni se mua en une sensation de tenaille serrée contre sa colonne vertébrale.

Il demeura muet durant plusieurs secondes, articula enfin d'une voix contenue.

— C'est vraiment toi ?

- Ouais.
- Et d'où est-ce que tu appelles ?
- Devine.
- Tu serais pas au Colorado ?
- Gagné.
- À Denver ?
- Bingo. T'es perspicace.

Frank Marioni éloigna un instant le téléphone pour respirer profondément. Il jeta un regard furtif autour de lui et vit les visages des sept participants à la conférence tournés dans sa direction. Tout le monde se taisait, conscient qu'il se passait quelque chose de grave.

Il abaissa les paupières pour dissimuler le trouble qui l'agitait intérieurement, enchaîna d'un ton qu'il voulait plaisant mais qui avait l'apparence d'un affreux grincement :

- Je peux savoir ce qui me vaut ton appel ?
- Je veux te parler de certaines personnes. Écoute bien Frank : Trapalino, Rosa, Bossano et Fantani. Ça te dit quelque chose ?
- Ça devrait ?
- J'en suis sûr. Tu pourras les trouver dans la liste téléphonique sous les noms de Bayan, Walsh, Tuckson et McGover.
- Et qu'est-ce que tu veux que j'en fasse, petit ? tenta de ricaner Marioni.

Un petit rire claqua contre son oreille.

— Moi, j'en fais déjà quelque chose. Je pensais que ça t'intéresserait d'être au courant. Ils ont monté une très belle affaire ici. Ça baigne dans l'huile pour eux.

— Tu sais, ce que tu me racontes n'est pas tellement intéressant. Il se pourrait que je sois déjà renseigné.

— Alors tout est pour le mieux, rétorqua la voix. Salut.

— Attends. C'est idiot de se quitter comme ça. Pourquoi est-ce que tu viens me parler de ces gus ?

— Suppose que je trouve malhonnête qu'ils soient en train de te doubler.

— Tu déconnes.

— Ouais.

— Mais je comprends toujours pas pourquoi tu viens me parler. On n'a pas mangé le pain et bu le vin ensemble.

— Ça me donnerait envie de dégueuler, Frank. Rien qu'à te regarder faire.

— Ne m'insulte pas, petit. On peut être ennemi et se respecter, non ?

— Je respecte la pourriture que tu es.

Marioni prit le parti de rire, plus pour faire bonne figure aux *capì* réunis autour de la grande table que pour répondre à son

interlocuteur. Il caqueta un peu comme si la plaisanterie était excellente, tapota de la main le bras de son voisin, un *capo* de Virginie, puis enchaîna :

— T'es un gros malin. Bon, on va pas se lancer des compliments à la tête. Tu peux répondre à ma question ?

Un ricanement bref précéda une réponse tout aussi courte et incisive :

— Pour que tu crèves dans ta connerie, Frank. Ciao.

— J't'emmerde, fumier ! éructa soudain Marioni qui ne pouvait plus se contenir. Va te faire enculer. Tu peux... Tu...

Il faillit s'étrangler, toussa violemment et sa maigre carcasse s'agita de soubresauts. Quand il retrouva son calme, il reporta le combiné à son oreille, n'entendit qu'un bourdonnement annonçant qu'on avait raccroché.

Sa main à la peau parcheminée reposa lentement le téléphone. Son visage ridé était devenu couleur de cendre. Il respira par petits coups, regarda tour à tour ses partenaires qui guettaient des mots sur sa bouche. Comme il conservait le silence, l'un d'eux questionna :

— Qui était-ce, Frank ?

Marioni baissa les yeux, les releva, lâcha enfin d'un ton plein de haine :

— C'était Mack Bolan.

Il n'avait ajouté aucun qualificatif injurieux. Le nom de Mack Bolan était suffisant. Pour la Mafia, il représentait la plus grande injure qu'on puisse imaginer.

CHAPITRE ONZE

Tony Rosa avait pris très vite ses dispositions. Dès le départ de ce lieutenant de police qui lui avait souverainement pompé l'air, et sans attendre l'escorte annoncée par Joss Bossano, il avait vidé son coffre-fort, empoché ses livres de comptes secrets et s'était transformé en courant d'air.

Une escorte... Tu parles ! Joss et Pops lui envoyaient tout simplement des flingueurs. Les salauds avaient déjà arrangé son enterrement. Ils crevaient de trouille que lui, Tony, fasse des vagues susceptibles d'aboutir à Manhattan. D'un autre côté, ça les arrangeait évidemment de compter un associé en moins. Putains d'enfoirés !

Heureusement, il y avait ce type qui l'avait prévenu, ce Tacky de Salem. Le nom lui disait vaguement quelque chose, sans doute était-ce un porte-flingue qu'un de ses lieutenants avait fait travailler dans le Washington par le passé. En tout cas, il était intervenu à temps. Le renseignement avait confirmé ses doutes.

Tony Rosa commençait à penser que c'était là un signe du destin. Finalement, il pourrait peut-être manger le plat royal à lui seul, s'arranger pour que ce soient les autres qui trinquent.

Il lui fallait simplement se mettre au vert pour quelque temps en attendant que les événements pourris cessent. Oui, il pouvait sans doute faire en sorte que ça se passe comme ça. À condition de jouer en finesse. Mais ce serait difficile de tout garder. La *Commissione* n'allait pas rester les bras croisés. Ces gros légumes étaient des voraces. Il allait falloir composer avec eux, devancer leurs réactions, infléchir dans le bon sens ce qu'ils ne manqueraient pas de faire intervenir.

Ça voulait dire retourner la gamelle, laisser les autres manger la merde, pour qu'il puisse se servir du côté propre.

En allant vite, avec un maximum de classe, c'était réalisable, même s'il devait faire des concessions aux cerveaux de la *Commissione*.

Il avait rejoint une planque secrète, un petit appartement qu'il avait loué sous une autre identité dans le nord de Denver. Dès qu'il y était arrivé, il avait failli appeler Michaël Trapalino puis s'était ravisé. Par prudence. Il connaissait Mickey depuis longue date, mais il ignorait quelles seraient ses réactions devant une situation aussi tendue. Et puis, bon Dieu, pourquoi partager connement ? Les notions de famille, l'Omerta, le serment du sang, c'était juste bon pour les

soldats de la rue. Une façon d'obtenir d'eux obéissance et respect. Tony Rosa était très au-dessus de ça.

Mais il se pouvait que Mickey ait tenté de le joindre. En cas de danger, ils avaient mis au point un moyen de liaison qui éliminait tous risques d'être localisé. Une autre planque louée par Tony Rosa servait à ce moyen. Le petit studio loué au centre-ville n'était jamais habité. La seule vie qui y était installée – une vie purement électronique – était constituée par un répondeur-enregistreur téléphonique sophistiqué comportant un système d'interrogation à distance.

Rosa composa le numéro et le code de l'appareil, obtint une série de « bips » indiquant le nombre de messages enregistrés. Il y en avait deux. L'un de Michaël Trapalino, tout d'abord, qui avait effectivement appelé. Sa voix était nerveuse et geignarde :

— *Tony... Joss a essayé de te joindre. Bon Dieu, qu'est-ce que tu es en train de foutre ? Il n'est pas tellement heureux, les gars qu'il t'a fait envoyer ont trouvé la maison vide et un cordon de flics autour. Tout le monde sait que tu t'es pas fait embarquer... Personne ne te veut du mal, c'est seulement pour te protéger de ce parano. Déconne pas, Tony, appelle Joss ou appelle-moi rapidement. C'est une question de sécurité.*

Rosa grimâça. Il grogna à haute voix :

— Sécurité mon cul ! Bande d'endoffés !...

Puis le second message passa :

— *M. Tuckson, c'est Tacky. Tacky de Salem. Vous m'avez demandé de vous prévenir si j'apprenais quelque chose de nouveau. Eh ben, ça y est... Un sacré drôle de truc qui va drôlement vous épater. On peut dire que c'est en plein dans le mille et que ça pourrait peut-être vous permettre de renverser la vapeur...*

Quelques secondes passèrent en silence. Le gus parlait d'un ton tranquille avec l'accent du nord-ouest. Rosa pensa qu'il avait une merde de chewing-gum dans la gueule.

— *Seulement... C'est pas tellement racontable. Faudrait que vous voyez ce truc. J peux pas vous l'amener, vous en reviendrez pas. Ah les fumiers !... Mais faut aussi que je fasse attention. J'ai été obligé de prendre des risques... Bon, je serai à huit heures au State Capitol, au croisement de Colfax et de la 14^e rue. Si je vous vois pas, je reviendrai à neuf heures mais j' préférerais à huit. Vous comprenez... c'est pour la prudence... J'suis sûr que ça vous fera un coup, m'sieur Tuckson. J'dois retourner là-bas maintenant.*

C'était tout. Le regard du capo s'alluma. Décidément, la chance tournait en sa faveur. C'était manifestement un nouveau signe du destin.

Qu'est-ce que ce petit con de Salem allait bien lui montrer ? Le livre de comptabilité secrète de Bossano ou de Fantani ? Peut-être qu'ils s'étaient mis à deux pour l'entuber. Pourquoi pas ? Mais ce

n'était sûrement pas ça. Pas assez important.

Il pouvait y avoir un cadavre entre eux. Une belle saloperie bien planquée et déterrée par le petit mec de Salem. Qui sait ?

Après tout, Tony verrait bien. Il irait à ce rendez-vous en s'entourant de la plus grande prudence, des fois qu'il traîne derrière lui des affreux de Dave Waters.

Quant à Mickey, pas d'erreur. Sa voix était celle d'un traître. Il s'était laissé embobiner et avait essayé de l'attirer dans le piège. Pauvre con, va !

Tony Rosa avait souvent pensé que Mickey était un type sans couilles, un paillason. Maintenant, il en avait la preuve.

Enfin, il allait les laisser tous les trois se démerder avec ceux de Manhattan et avec la grande pute en noir.

En parlant de Manhattan... Il fallait qu'il lance un appât de ce côté.

*
* *

Le garde du corps de Phil Necker venait de recevoir un coup de fil au onzième étage de l'immeuble servant de Q.G. à la Mafia. Il avait demandé à son patron :

— Tu connais un certain Dakota ?

— C'est encore un mec qui fait une blague, avait rétorqué l'agent fédéral camouflé en mafioso. Envoie-le se faire foutre.

Depuis deux ans qu'il connaissait Sony Big Ben, son porte-flingue, il lui permettait de le tutoyer dans l'intimité.

Il laissa s'écouler trois minutes en feignant d'étudier le dossier d'inculpation d'un exécutant aux ordres de la *Commissione*, s'étira puis sortit et annonça en passant devant Big Ben :

— Je vais acheter un paquet de pipes. Ça me dégourdira les jambes.

— Tu veux que je t'accompagne ?

— Reste plutôt près du téléphone. Et si un autre connard t'appelle pour demander Kansas ou Nevada, réponds-lui que le mec est aux chiottes.

Big Ben se fendit d'un immense sourire qui dévoila une mâchoire d'homme de Cromagnon tandis que Necker se dirigeait vers l'ascenseur.

Quelques instants plus tard, il était dehors, dans la huitième avenue. Il marcha jusqu'à une cabine publique, mit des pièces dans le téléphone et composa un numéro que trois hommes étaient seuls à connaître : Hal Brognola, lui-même et un certain individu souvent vêtu de noir qui était le bénéficiaire de l'indicatif.

— Striker ? fit-il quand la communication fut établie.

La voix de Bolan lui parut encore plus froide que d'habitude et pleine d'amertume aussi :

— Comment ça se passe, là-bas ?

— Ça bouge beaucoup. Énormément, même. Je dois même dire que ça a déjà bougé. Les gros ont envoyé de la troupe au Colorado.

— Des soldats ?

— Oui. Et aussi des spécialistes de la démolition. J'ai entendu dire que Frank t'avait eu en direct.

— Exact, dit Bolan. Je l'ai un peu titillé.

— Tu veux dire que tu as failli lui déclencher une crise d'apoplexie. Il était fou de rage. Il s'est lancé partout comme un dingue en gueulant qu'il ne paye pas les gars pour se branler les meules. En moins d'un quart d'heure, il les a fait tous regrouper et les a collés dans l'avion privé de la taule.

— Tous, ça veut dire combien ?

— Environ soixante-dix. D'après ce que j'ai compris, il y en aura une vingtaine après toi. Les autres sont pour le club des Quatre.

— Seulement vingt ? ricana Bolan.

— Ouais. Mais c'est pas ce qu'on peut appeler des enfants de cœur. Ils sont nourris avec de la poudre à canon.

— Tant mieux.

— Fais attention, Striker. Cette fois, tu vas être pris entre deux fronts. J'ai aussi entendu parler d'une équipe de mecs très mauvais, là où tu es.

— Les Tigres...

— Oui.

— J'ai déjà eu affaire à eux.

— Au fait, ton action fait bouger pas mal de monde. Tu sais qui vient d'appeler Marionni ?

— Tony Rosa ?

— Merde. Ne me coupe pas mes effets, Striker. Oui, lui en personne. Il n'y a pas dix minutes. Marionni est venu me demander ce que j'en pense. J'ai rencontré souvent Rosa il y a deux, trois ans. Il affirme qu'il n'est pas dans la combine mais qu'il connaît des choses très intéressantes à ce sujet. À l'entendre, on s'est servi de lui. Les autres auraient essayé de le corrompre. Amusant, non ?

— Ouais, fit Bolan, le ton lugubre.

— Ça n'a pas l'air d'aller. Est-ce qu'il y aurait quelque chose de cassé ?

— Ouais.

— Je peux savoir ?

— Toby.

— Quoi Toby ?

La ligne resta muette un bon moment. Necker demanda d'une voix tendue :

— Est-ce que... tu ne voudrais pas dire que...

— Oui.

— Bon Dieu !... Qu'est-ce qui s'est passé ?

— On ne peut que supposer. Ce qui est sûr, c'est qu'elle prenait trop de risques depuis un bon moment.

Necker eut un soupir amer.

— Je sais. Hal et moi, on était d'accord là-dessus. On le lui a dit, mais ça n'a eu aucun effet. Elle avait rejoint depuis quelques jours l'équipe chargée d'enquêter à Denver. Heu... Tu l'as vue ? Comment était-elle ?

— Un turkey, dit Bolan laconiquement.

Ce fut à Necker de demeurer silencieux de longues secondes. Puis il cracha :

— Les ordures ! Il y a des moments où j'ai envie de tout plaquer ici. Ça commence à devenir intenable, quand je les regarde, j'attrape des démangeaisons partout. Dis, Mack...

— Ouais ?

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Leur faire payer l'addition.

— C'est bien ce que je pensais. Je sais que tu étais très lié avec Toby. Mais ne perds pas les pédales, nom de Dieu.

— Ça fait des siècles que j'essaie de ne pas les perdre.

— Tu ne crois pas que tu devrais laisser tomber cette fois ? Hal va expédier tout un commando de G'men.

— Et tu sais ce qui se passera... Pas un de ces gros pourris ne sera inculpé. Quelques heures après leur arrestation, ils seront relâchés. Seuls les minables resteront au frais.

— Peut-être pas. Tu oublies que la combine a été montée incognito. Ils ne doivent pas avoir tant d'appuis que ça.

— Mais ils ont de sacrées couvertures. Les cannibales n'hésiteront pas à sacrifier leurs troupes pour se tirer d'affaire.

— Mack, je te le demande. Casse-toi de là. Tu joues toujours avec tes nerfs et tes tripes. Mais cette fois, il y a un autre élément en jeu.

— Tu parles de quoi ?

De quelque chose que j'entends à distance battre dans ta poitrine un peu trop fort.

— Je t'emmerde.

— Ça ne fait rien. Bon, je perds mon temps à essayer de te convaincre. Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— Allume des bougies.

— C'est une bonne idée. Je vais en mettre partout dans l'immeuble du Conseil jusqu'à ce que tout crame. Rien d'autre ?

— Non. Tout va bien.

— Tu parles !

— Ouais. Bye.

— Fais quand même gaffe à ce nouvel élément, Striker. Tu...

Phil Necker s'aperçut que Bolan avait raccroché. Il fit de même, marmonna quelques mots, jura sourdement et s'achemina vers le building de la *Commissione*.

Il avait un goût amer dans la bouche et la sensation d'un grand vide en lui.

CHAPITRE DOUZE

Tony Rosa était arrivé en avance au rendez-vous du State Capitol. Par prudence. Il s'était adjoint deux gardes du corps, recrutés à la hâte parmi les quelques types à peu près sûrs qui lui restaient en ville. On ne sait jamais ! Les deux porte-flingues étaient en planque à peu de distance de la voiture du *capo*, dissimulés l'un dans l'entrée d'un immeuble de la 14^e Rue, l'autre dans le parc bordant le grand monument. Ils pouvaient apercevoir la Cadillac noire garée à l'angle de Colfax et étaient prêts à intervenir au moindre signe de danger.

Rosa se persuadait que tout se passerait bien. Il n'y avait d'ailleurs aucune raison d'être inquiet. Toutes les pistes étaient coupées.

Il promena son regard sur la coupole du State Capitol recouverte de feuilles d'or de vingt-huit carats qui provenaient des mines du Colorado, tenta d'en estimer le prix dans un calcul mental. Il pensa que c'était très con de foutre tant d'or sur une merde de monument et se dit que ce serait sûrement mieux placé dans son coffre-fort. Puis il reporta son attention sur l'avenue. Il était huit heures, les passants étaient relativement rares, mais des touristes erraient encore, appareils photos en action, mitraillant l'édifice et ses environs.

À huit heures dix, il poussa un soupir en regardant sa montre, songea que le type de Salem avait sans doute eu un contretemps ou que ça avait mal tourné pour lui. Peut-être s'était-il fait épingleur en commettant une imprudence. Rosa décida d'attendre dix minutes supplémentaires avant de quitter les lieux. Ensuite, il reviendrait à neuf heures comme l'autre le lui avait indiqué.

C'était quand même anormal, ce dépassement de temps. Ce qui était également bizarre, c'était que depuis quelques minutes il ne voyait plus ses deux gardes du corps. En principe, il aurait dû les apercevoir toutes les deux minutes, ainsi qu'il leur avait demandé.

Il commençait à penser qu'il ne devrait pas continuer à attendre quand la portière côté passager s'ouvrit à l'avant. Le grand type en costume gris qui s'installa tranquillement à côté de lui ne l'avait pas quitté des yeux dès son apparition.

— Tacky ? fit Rosa qui éprouva soudain un drôle de picotement à la nuque sous l'impact du regard évoquant l'océan arctique.

L'autre se contenta de continuer à le regarder silencieusement. Le *capo* assura sa voix, demanda :

— Qu'est-ce que tu as à me montrer, Tacky ?

— Ça, rétorqua Bolan en exhibant son Beretta noir dont le canon était prolongé par un gros silencieux en forme de bulbe.

— T'es dingue ! Qu'est-ce que c'est que cette connerie ?

— Tu es aveugle ?

La face grasse de Rosa devint couleur de cendre. Il articula d'un ton hargneux :

— T'es pas Tacky, hein ?

— Si. Je suis aussi quelqu'un d'autre.

Puis il lâcha, les dents serrées :

— Espèce d'enfoiré. Qu'est-ce que tu veux faire avec ce machin ?

— Te mettre une balle dans la peau, Tony.

— Ça marchera pas.

Rosa avait les mains posées sur son volant, le bout des doigts touchant la commande d'éclairage. Il avait convenu un signal avec les deux tueurs. Un simple appel de phares devait les faire accourir en express.

Il enchaîna :

— Il y a plein de mecs en planque dans le coin qui nous observent en ce moment. Tu seras descendu avant d'avoir appuyé sur la détente de ton calibre.

Il voulait se persuader que c'était vrai, mais la sueur qui perlait subitement à son front démentait ses paroles.

— Négatif, dit Bolan. Il n'y en avait que deux. Ils sont morts.

— Et c'est sans doute toi qui les as refroidis ? tenta de persifler Rosa dont les joues tremblotaient.

— Exact.

— On peut savoir qui t'es ?

— Bolan.

Le *capo* mit plusieurs secondes à digérer la nouvelle. Ses yeux se rétrécirent, ses mains gluantes de sueur se crispèrent sur le volant et il actionna doucement la commande des phares.

— Tu perds ton temps, dit l'Exécuteur. Ils ne viendront pas.

— Merde. Si t'es vraiment Bolan...

— Nous nous sommes déjà trouvés face à face il n'y a pas si longtemps.

— Je vois pas pourquoi tu en as après moi. Je marche pas avec les autres.

— Tu fais dans ta culotte, Tony.

— Vas te faire...

— Pas question, coupa Bolan. La balle est dans ton camp. Si tu ne piges pas très vite, tu en attrapes une définitive.

Rosa fit quelques petites inspirations rapides et nerveuses, comme s'il souffrait, demanda d'une voix tremblante :

— Tu veux quoi, au juste ? Si tu voulais me buter, tu l'aurais déjà fait, non ?

— D'où viennent les armes ? Où les achemine-t-on ? Qui sert d'intermédiaire ?

Deux touristes passèrent à quelques mètres de la Cadillac. *Le capo* fit rouler ses yeux dans leur direction. Ses lèvres serrées s'entrouvrirent.

— Déconne et tu la prends tout de suite, avertit Bolan.

Il attendit que le couple se soit éloigné, reprit :

— T'as cinq secondes. D'où vient l'armement ?

— Putain, c'est pas moi qui m'occupe de ça. Tu devrais poser la question aux autres.

Il vit avec terreur le canon du Beretta se relever en direction de sa tête, bégaya :

— Je peux peut-être te donner quelques indications... C'est du matériel qui transite dans le coin. Y a qu'à se servir...

— La NORAD ? À Colorado Springs ?

— Ben... ouais.

Bolan se souvint en effet que le P.C. du système de défense américain possédait un département de guerre allant de l'armement individuel au matériel stratégique, fusées sol-air, Range Balistic Missiles et systèmes de guidage électronique. La base était implantée dans les Rocky Mountains.

— Fais un effort, Tony, grogna Bolan en relevant le chien du Beretta dans un double cliquetis sinistre. Comment s'opère le détournement ?

— Ils ont des pions là-bas, dans la base.

— Tu veux dire que *vous* avez des pions. Continue. À quels niveaux les contacts ?

À présent, Tony Rosa était convaincu que sa vie ne tenait qu'aux paroles qu'il allait prononcer. La face ruisselante de sueur, il répliqua :

— Des mecs de la direction.

— Qui et combien ?

— Quatre ou cinq, je crois. Y a un colon et deux sous-fifres galonnés.

— Leurs noms. J'ai le doigt qui se fatigue et je peux faire un faux mouvement.

Le *capo* plissa le front dans ce qui ressemblait à un effort de mémoire et énonça cinq noms que Bolan grava dans sa tête.

— Et à qui le matériel est-il destiné ?

— Aux Arabes. La Lybie, l'Iran et la Syrie.

— Tu peux m'expliquer pourquoi ?

— Ils sont en guerre.

— Mauvaise réponse. Tu gâches tes chances. T'as plus que deux

secondes.

— Putain ! J'pensais que tu avais compris. C'est les Ruskoffs qui ont passé le marché.

Bolan ne fut qu'à moitié étonné de l'information. C'était logique, en fait. La Mafia faisait toujours feu de tous bois depuis qu'elle existait. Bien sûr, elle représentait une puissance occulte super-capitaliste, mais un arrangement avec les Soviets était du domaine des possibilités, dans la mesure où il y avait du gros pognon à faire. Surtout quand les maîtres d'œuvre opéraient sans la bénédiction du Conseil de Manhattan. Ceux-là, par contre, avaient d'autres idées en tête. Le fait que le club des Quatre avait lancé le marché en douce constituait pour les gros bonnets de la Côte Est une trahison de la plus grande importance. Et, dans le même ordre d'idée, Frank Marioni ainsi que le Protector ne désiraient sûrement pas courir le risque d'une déstabilisation du pays. Ils en profitaient trop pour tuer la poule aux œufs d'or.

Bolan repensa aux événements qui étaient intervenus l'année précédente concernant la livraison clandestine d'armes à l'Iran. Le Président avait failli sauter et ne s'en était tiré que de justesse. Dans les coulisses de la Maison-Blanche, on savait pertinemment que le Président n'était pas en cause, qu'il n'avait pas donné son accord pour une livraison à l'Iran. Mais il n'en était pas moins vrai que la responsabilité lui incombait.

Il demanda confirmation au gros mafioso. Celui-ci hésita un peu avant de répondre, se jeta finalement à l'eau :

— Ouais... C'était le premier coup. Un marché important. Ces sales cons de journalistes ont failli faire foirer le reste des opérations.

— Par quel moyen le matériel est-il acheminé vers ces pays ?

— Des avions militaires. Y a une étape en Belgique qui fait toujours partie de l'OTAN. Ensuite, j'en sais rien. C'est Pops qui s'occupe de ça.

À mesure qu'elles tombaient, les informations dansaient dans la tête de Bolan. Il frémissait rien qu'à la pensée du nombre d'armes individuelles et lourdes qui avaient été détournées des USA pour être livrées aux pays arabes en guerre. Et dans ce mic-mac pourri, les Soviets jouaient un rôle machiavélique : si le scandale éclatait, si la vérité était dévoilée au public, ils s'en tiraient les mains propres, laissant le gouvernement US face aux accusations internationales. Ils étaient gagnants sur les deux tableaux.

Il changea soudain de sujet :

— Qui est responsable pour Toby Ranger ?

— Quoi ?

La lueur qui passa dans les prunelles du *capo* était celle de l'incompréhension totale. Bolan réitéra :

— La fille que Sal a prise en charge.

— Ah !... Ouais, cette flic. J'crois que c'est Joss qui a pris la décision.

— Tu n'as pas l'air très sûr.

— Bien sûr que si ! Il paraît qu'elle avait découvert quelque chose de très emmerdant.

— Tu sais ce qui lui est arrivé ?

Deux secondes passèrent en silence pendant que le regard du mafioso s'abaissait vers ses genoux.

— J'en sais rien. Merde, j'en ai rien à foutre de cette connasse. Je suis pas dans le coup, j'suis pas dans le coup, j'te le jure.

Bolan sut instinctivement qu'il mentait. Il faillit appuyer sur la détente du Beretta mais se retint. Le moment n'était pas encore venu. Pas tout à fait.

Les paupières toujours closes, Rosa risqua :

— Qu'est-ce que tu vas faire maintenant, Bolan, me foutre une bastos dans la tronche ? Je t'ai dit tout ce que je sais.

— Je vais te laisser partir, Tony. L'Exécuteur manœuvra la poignée de la portière qu'il entrouvrit.

— Mets en route et casse-toi.

— Tu vas me tirer dans le dos ?

— T'es vraiment con. Quand j'aurai décidé de t'abattre, ce sera de face.

Il se laissa glisser au sol, rangea le Beretta dans son holster d'épaule tandis que Rosa actionnait frénétiquement le démarreur. La Cadillac fit un bond en avant dans un déhanchement de tous ses amortisseurs, le moteur faillit caler, puis elle repartit avec un crissement strident de ses pneus sur l'asphalte.

Il observa le lourd véhiculé qui s'éloignait, attendit qu'il soit hors de vue et s'achemina vers l'Alpine turbo.

L'équation du problème prenait du volume. Les éléments se mettaient en place les uns après les autres avec une certaine logique. Il sentait que le baroud final approchait à toute vitesse.

Il n'aurait probablement pas à trop forcer pour que les hostilités éclatent. Depuis qu'il était à Denver, surtout depuis le début de la matinée, son action avait entraîné une cascade d'événements qui possédaient une force de cohésion entre eux. En quelque sorte, il avait allumé la mèche reliant plusieurs bombes entre elles.

Maintenant, il allait faire une petite visite aux représentants locaux d'un certain roi aux pouvoirs diaboliques.

CHAPITRE TREIZE

Bolan connaissait la légende du roi Midas. Selon la mythologie grecque, Dyonisos lui aurait donné le pouvoir de changer en or tout ce qu'il touchait. À la suite d'une trahison de Midas, on disait qu'Apollon lui avait fait pousser des oreilles d'âne.

La maison que Bolan observait depuis un moment dans le centre-ville n'avait rien de mythologique. Elle ressemblait à n'importe quel autre immeuble abritant une société commerciale : entrée en acier et en verre, grandes fenêtres aux vitres polarisées, façade neuve. Près de la porte d'entrée, une plaque en cuivre précisait : *Data Processing Engeneering. Midas Corporation Department.*

Avant d'atterrir à Denver, Bolan avait consulté électroniquement une banque nationale de données. Il y avait découvert ce département de la Midas Corporation : un relai de la Mafia fonctionnant sous le couvert d'une société d'informatique. À la base, la Midas Corp. était une invention de la *Commissione* qui en contrôlait tous les rouages. Comment se faisait-il que par cet intermédiaire les gros bonnets de Manhattan n'aient pas été tenus au courant des activités du club des Quatre ? C'était apparemment un mystère. Mais pour Bolan qui connaissait parfaitement les méthodes employées par les *amici*, la réponse était différente : on avait acheté les responsables de la boîte et ceux qui rechignaient avaient tout simplement été éliminés. Aussi simple que cela.

Après un temps d'examen, notant les entrées et les sorties du petit immeuble, il y pénétra, débouchant dans une réception où une fille blonde tenta vainement de l'intercepter. Il parcourut un second hall, puis un couloir au bout duquel il trouva une plaque « Direction » apposée sur une porte. Il poussa carrément le battant, s'avançant dans un grand bureau meublé en ultra-moderne.

Une longue table supportait deux ordinateurs avec leurs écrans vidéo. Un homme grand et sec se tenait devant l'un de ces écrans qu'il observait attentivement. Deux autres discutaient, l'un assis derrière un bureau en verre et aluminium, le second étant calé d'une fesse sur l'accoudoir d'un fauteuil en cuir. Ce fut celui-ci qui réagit le premier en voyant le Beretta 93-R dans la main de l'intrus. Mu par un automatisme, il tenta de s'emparer d'une arme dissimulée sous sa veste. Le Beretta cracha silencieusement une pastille brûlante qui lui

traversa le poignet et lui entra dans la poitrine. Une deuxième balle parabellum le cueillit à la tempe, lui arracha un morceau de calotte crânienne avant de poursuivre sa route et de s'enfoncer dans le mur.

D'instinct, Bolan avait ensuite dirigé son arme vers l'homme qui regardait le moniteur vidéo. Celui-ci eut une sorte d'illumination subite. Il ouvrit des yeux énormes et ânonna :

— Attendez ! Je... Vous êtes Bolan ?

— Je suis Mack Bolan, en effet, rétorqua Bolan d'un ton glacé.

— Je... je ne fais pas partie de ces gens-là. Je suis le capitaine...

Celui qui se tenait derrière le bureau et qui s'était levé d'un bond à l'arrivée de l'importun coupa hargneusement :

— Taisez-vous, nom de Dieu ! Ce type est certainement un flic.

L'Exécuteur fit décrire un petit cercle au Beretta qui toussa gentiment, libérant une ogive supplémentaire de 9 mm. Le visage du mafioso se transforma immédiatement en une bouillie rouge et il partit à la renverse, retombant dans son fauteuil puis rebondissant en avant pour s'affaler sur un sous-main qui se souilla de sang.

Bolan reporta son attention sur l'homme grand et maigre aux cheveux coupés court, à l'allure militaire. Il le questionna :

— Vous pouvez me prouver votre identité ?

L'autre eut un geste nerveux de la main vers l'ouverture de sa veste.

— Doucement.

— Je ne suis pas armé. Je veux simplement prendre mes papiers.

Bolan le laissa faire tout en le surveillant attentivement. Il eut bientôt en main une carte plastifiée ornée de l'aigle américain et comportant plusieurs lignes écrites. Il lut : Capitaine John McCoogham, détaché du Pentagone au Département d'armement du NORAD.

Il rendit le document et dit :

— Donnez-moi une bonne raison de ne pas vous mettre une balle dans le nez.

MacCoogham se raidit.

— Je ne suis pas de leur bord, croyez-moi. Ça me dégoûte assez de faire ce que je fais.

— Dépêchez-vous de me donner une explication.

— Ils me tiennent.

— Comment ?

— Par ma femme. Elle fréquentait sans le savoir le club tenu par ces types. Il y a environ trois mois, je me suis aperçu qu'elle se droguait. J'ai tout tenté pour obtenir d'elle des explications. En vain. Un peu plus tard, j'ai reçu par la poste une cassette vidéo contenant un film où on la voit dans toutes les positions avec différents hommes. Une partouze, quoi...

— Et alors ?

— Ensuite ça a été un coup de fil, puis on m'a proposé un rendez-vous. Comme un idiot, j'y suis allé. Un homme m'a remis une grosse enveloppe. Je pensais qu'il s'agissait encore d'un film porno. Je suis retourné à ma voiture et j'ai ouvert l'enveloppe. Elle contenait vingt mille dollars.

MacCoogham avala difficilement sa salive et reprit sa confession :

— Deux heures plus tard quand je suis rentré chez moi, j'ai trouvé dans ma boîte aux lettres deux photos dont une me représentait en train de prendre l'enveloppe des mains de ce type. L'autre cliché avait été fait quand j'ai sorti les billets dans ma voiture. Le lendemain, j'ai vu dans le journal la photo de cet homme. Il avait été criblé de balles. Est-ce que vous comprenez ?

— Classique, apprécia Bolan. Et votre femme ?

— Elle a été tuée la semaine suivante dans un accident de la route. Le véhicule qui l'a heurtée n'a jamais été retrouvé.

— Et vous n'avez pas eu l'idée d'aller voir les flics ?

— Est-ce qu'on m'aurait cru ? La première idée des flics aurait été de m'enfermer avant de me faire inculper pour assassinat et éventuellement proxénétisme. J'étais piégé. Et même si j'avais eu une petite chance de m'en sortir, ma carrière était...

— Votre carrière ! ricana Bolan. Ça compte plus que de dénoncer la saloperie dans laquelle ils vous ont entraîné ?

Le militaire baissa la tête.

— Non, bien sûr. J'ai sans doute été lâche. Mais quand on se trouve dans cette situation...

— Foutez le camp d'ici, McCoogham. Filez tout droit à l'antenne du Bureau fédéral et racontez exactement ce qui s'est passé. N'omettez aucune détail, montrez-leur également la vidéo-cassette. Êtes-vous capable de faire ça ?

— Est-ce que j'ai le choix ?

— Non. Dérobez-vous et je vous retrouverai pour m'occuper de vous. Allez-y maintenant.

— Dites, Bolan, je...

— Foutez le camp capitaine.

McCoogham eut un petit hoquet. Il se mordilla les lèvres, parut hésiter une seconde puis quitta le bureau d'une démarche d'automate.

Bolan attendit un instant avant de sortir d'une poche une grenade incendiaire qu'il dégoupilla et lança au fond du bureau contre une cloison en lambris. Quand l'engin éclata, répandant alentour une multitude de particules de phosphore enflammé, l'Exécuteur marchait rapidement dans le couloir, ouvrant des portes à la volée. Dans une pièce, il découvrit un homme et une femme à moitié nus qui se livraient à des ébats acrobatiques sur une table, à côté d'un ordinateur

en fonctionnement. Il leur lança :

— Barrez-vous, la baraque est en feu !

Le type rétorqua stupidement :

— Y a un incendie ? Qui a fait ça ?

— Moi, dit succinctement l'Exécuteur.

Puis il continua son chemin en ouvrant d'autres portes, tombant sur des employés et leur lançant le même avertissement. En un instant, il y eut un martèlement de pas vers la sortie. Des hommes et quelques femmes affolés se bouscullaient en piaillant. Avant d'arriver dans le hall d'entrée, un homme trapu au cou de taureau sortit en trombe d'une pièce en grognant.

— Qu'est-ce que c'est que ce merdier ? rugit-il.

D'un geste automatique, il sortit un Colt 45 qu'il brandit. Bolan ne lui laissa aucune chance de s'en servir. Il lui logea une pastille de 9 mm dans le front et il jeta un coup d'œil dans le bureau que le flingueur venait de quitter. Une scène étrange s'y déroulait.

Bolan vit une jeune femme aux prises avec un grand méchant qui l'avait attrapée par les poignets, manifestement pour la contraindre à rester dans la pièce. Elle se débattait, essayant de lui décocher des coups de pieds qu'il évitait en rigolant. Une seconde fois, le Beretta chuchota son message de mort, faisant cesser net le rire du mafioso qui émit un bruit aigu avant de se dégonfler comme une vessie percée.

La femme hurla, fit un petit saut en arrière qui faillit la faire tomber en travers d'une chaise. Bolan la reconnut tout de suite. C'était la fille aux yeux verts aperçue dans la matinée à côté de la piscine de Dandy Jack. Il la regarda un instant avec froideur, vit qu'elle se calmait, les yeux cependant rivés sur le cadavre de l'autre type.

— Venez, lui dit-il. La maison est en train de cramer.

Enfin, elle se tourna vers lui, l'observant bizarrement, puis elle hocha la tête, prit sur une table un sac à main et le suivit sans un mot.

Les derniers occupants des lieux étaient en train de franchir la porte principale. Bolan prit la main de la fille et l'entraîna au dehors.

Elle avait sans doute des choses très intéressantes à lui raconter.

CHAPITRE QUATORZE

Elle n'avait pas dit un mot durant le trajet à bord de l'Alpine jusqu'au studio meublé que Bolan avait loué à la périphérie nord de la ville. Elle s'était gentiment assise sur le siège passager du petit bolide européen, le regard dans le vague, son sac à main serré sur ses genoux et les mains croisées par-dessus. On aurait pu croire à une poupée des années trente. À travers sa beauté hiératique émanait d'elle une sorte de fatalisme, de détachement qui aurait pu faire croire qu'elle était droguée, ce qui n'était pourtant pas le cas.

Bolan la conduisit dans le mini-appartement au douzième étage de l'immeuble, la fit asseoir dans un fauteuil et brancha la radio pour créer une atmosphère relaxante. Dans le frigo, il découvrit une bouteille de champagne Moët & Chandon vraisemblablement oubliée par les ex-occupants des lieux. Il la déboucha, amena deux verres et versa du liquide pétillant puis lui en tendit un. Elle le prit délicatement, but une gorgée et soudain ses yeux s'illuminèrent. Enfin, elle émit quelques sons :

— Je n'osais plus croire que vous viendriez, monsieur Bolan.

Il haussa un sourcil.

— Est-ce qu'on se connaît ?

— Moi je vous connais. Toute la ville ne parle que de vous depuis ce midi. La radio, la télévision, les journaux. Et surtout les gens chez qui vous m'avez trouvée. Avant cela, je ne pensais pas que vous leur faisiez aussi peur.

— Vous faites des progrès rapides.

— En quoi ?

— Vous venez de parler pendant plus de quinze secondes. Je vous croyais muette.

Elle lui sourit et son sourire creusa d'adorables fossettes dans ses joues.

— Au fait, je devrais peut-être me présenter. Je m'appelle Lorna Sanders. C'est un nom américanisé. Auparavant, mon nom était Ana Romanova Gourgavka.

— Vous n'avez aucun accent, fit remarquer Bolan.

— J'avais huit ans quand j'ai débarqué à New York avec mon oncle. Maintenant, j'en ai vingt-sept, j'ai eu le temps de me familiariser avec votre langue, monsieur Bolan.

— Réfugiée politique ?

— Oui. Mon oncle faisait partie d'une tournée théâtrale. Il avait obtenu l'autorisation de m'emmener avec lui et en a profité pour rompre les chaînes marxistes.

Elle se tut un moment, le regarda droit dans les yeux et demanda :

— Vous ne me demandez pas ce que je faisais avec ces truands ?

— Je ne pense pas que ce soit nécessaire, vous êtes sur la bonne voie.

— Je vais essayer d'être brève. On dit que vous ne restez jamais bien longtemps en place. C'est sans doute une question de sécurité pour vous ?

Il lui sourit à son tour.

— De survie tout simplement.

— Je comprends, acquiesça-t-elle en hochant doucement la tête. Bien, allons droit au fait. Mon oncle est décédé il y a de cela huit mois. Je me suis trouvée complètement désemparée, d'autant plus que la société dans laquelle je travaillais venait de faire faillite. J'ai répondu à une annonce lancée par la Midas Corporation où on m'a engagée tout de suite comme hôtesse d'accueil. La suite... elle est simple et affreuse à la fois. J'ai été la maîtresse du patron. J'ignorais alors qu'il était un gangster. Puis des têtes nouvelles sont apparues. Il est devenu franchement ignoble avec moi, me demandant de coucher avec de soi-disant relations d'affaires et me proposant des parties fines. Je n'ai pas la mentalité d'une putain, vous savez, mais j'ai fini par flancher. J'étais tellement écoeurée de lui qu'il m'est arrivé d'accepter les avances de certains hommes qu'on me présentait. C'était une sorte de fuite en avant.

Elle s'interrompt, ouvrit son sac à main et en sortit une fine cigarette blonde qu'elle alluma avec un briquet nacré.

— Ces hommes étaient pour la plupart des politiciens, des militaires haut-gradés ou des personnalités de la ville. J'ai compris trop tard qu'on me manipulait complètement. On se servait de moi pour les compromettre et les faire chanter ensuite. Et puis... il y a eu cette affaire de, comment dire ?...

— De trafic d'armement ?

— Ce serait plutôt un détournement. Les stocks étaient acheminés d'abord en Europe par des avions militaires. La corruption est bien implantée dans l'armée. On peut dire que je me suis vraiment comportée comme une petite imbécile et que j'ai fait du bon travail pour ces gens ! Quand je me suis aperçue des dégâts, j'ai tout fait pour arrêter les frais. J'ai remis ma démission, ce qui était puéril, j'ai tenté de m'enfuir mais ils m'ont rattrapée. Et on m'a finalement menacée de représailles contre ma famille qui est restée à Moscou. Un homme est apparu. Un certain Richard Velay qui se fait passer pour un Suisse

mais qui est en réalité un agent du KGB.

Bolan intervînt :

— Parlez-moi des contacts de la Mafia avec les communistes.

— Je n'en connais qu'un, l'homme que je viens de vous mentionner. Il s'appelle en fait Dimitri Andréiévitich. C'est lui qui organise le transit et l'acheminement du matériel détourné.

— Quelles sont les étapes à partir de la Belgique ?

— La Yougoslavie, précisa-t-elle en tirant une petite bouffée de sa cigarette. À partir de là, c'est direct jusqu'aux pays arabes. Mais est-ce bien la peine que je vous dise tout cela ? Vous avez l'air très bien renseigné.

— Pas suffisamment.

Elle trempa ses lèvres dans le Moët & Chandon tandis que Bolan se dirigeait vers le téléphone posé sur un guéridon. Il composa le numéro de Harold Brognola, dut attendre un assez long moment avant que l'agent fédéral vienne en ligne.

— C'est moi, annonça-t-il. Tu devrais prendre contact tout de suite avec l'antenne ici. Normalement, ils ont réceptionné quelqu'un qui a des informations très spéciales sur la combine.

— Quelqu'un de l'autre bord ?

— Non. Un pigeon. Un type à trois barrettes. Il a plongé dans le bain jusqu'au cou. Je pense qu'il est plus con et plus lâche que salaud. Essaie de ne pas trop le matraquer.

— OK. Ça ne peut pas attendre, je suppose ? Ici, c'est la grande effervescence. On prépare le départ de plusieurs équipes.

— Non.

— Il y a une raison spéciale ? demanda le super-flic de Washington.

— Si je ratais une marche, il serait bon que de ton côté tu puisses enchaîner aussitôt.

Brognola grogna :

— Je n'aime pas t'entendre parler comme ça, Striker. Heu, tu n'es pas seul ?

— Non.

— Bon. D'accord, je fais le nécessaire immédiatement. Et fais gaffe à tes os, bon Dieu.

— Comme d'habitude.

— C'est bien ça qui m'effraie. Dis, j'ai eu un appel de Dakota tout à l'heure. Il m'a parlé de ce qui est arrivé à Toby.

— On en reparlera plus tard, répliqua sèchement Bolan. Ciao.

Il coupa la communication, se retourna vers Loma Sanders.

— Continuez, demanda-t-il.

— Je vous ai dit l'essentiel.

— Pas tout à fait.

— À vous voir, on dirait que vous venez d'apprendre une catastrophe ou que quelqu'un a remué en vous un sacré mauvais souvenir.

Le regard de Bolan s'assombrit.

— Parlez-moi des discussions que vous avez entendues aujourd'hui. Y a-t-il eu des informations qui se rapportent aux événements ?

Elle fronça légèrement les sourcils en réfléchissant, finit par dire :

— Pas spécialement. L'élément qui est revenu le plus souvent dans les discussions, c'est vous. Ils en avaient plein la bouche. Attendez, ils ont parlé plusieurs fois d'une astuce pour faire tomber la combinaison noire dans la chausse-trappe. Ce sont leurs paroles. J'ai entendu mentionner aussi un certain séminaire qui devait servir de bougie pour le papillon. D'après ce que j'ai cru comprendre, ils ont l'intention de vous laisser croire certaines choses pour vous piéger par ailleurs.

Bolan réfléchissait tout en l'écoutant. Par extrapolation, il envisageait aussi la manière d'utiliser, le nouveau pion sur l'échiquier qu'était Lorna Sanders. Il lui demanda :

— À quel moment avez-vous compris que vous aviez affaire à la Mafia ?

— Seulement aujourd'hui. À partir de l'instant où j'ai appris votre présence à Denver. Auparavant, je croyais qu'il s'agissait de magueux politiques, de trafiquants.

— Que savez-vous de la Mafia ?

— Que c'est une association de malfaiteurs à l'échelle internationale. J'ai souvent entendu dire que lorsqu'on est entre leurs pattes, on ne peut plus jamais leur échapper. Ils vous retrouvent partout et toujours.

Bolan la fixa d'un regard nouveau, soudain. Il y avait une légère pointe de tendresse dans la dureté de son regard. Comme de la commisération.

— La Mafia n'est pas née du monde moderne, expliqua-t-il gentiment. C'est un cancer qui a ses racines au milieu du dix-neuvième siècle en Sicile. À l'époque, ses motivations étaient relativement louables : le rejet des envahisseurs venus de certaines provinces d'Italie et qui opprimaient la population de l'île. Elle était alors composée d'anciens soldats et de policiers résolus à suppléer l'inefficacité des forces de l'ordre... Tout a très vite dégénéré. La puissance qu'elle offrait a attiré des truands et des profiteurs de toutes sortes et elle devint en quelques années une sordide machine à exploiter les structures sociales de la Sicile et à sucer le sang de ses habitants. Déjà, dès la fin du dix-neuvième siècle, les mafiosi avaient massivement franchi le détroit de Messine et gangréné l'Italie où leurs moyens d'action se sont développés à toute allure : détournements de

fonds publics, séquestrations, enlèvements, corruption...

Bolan s'interrompit un instant pour allumer une cigarette en jetant un regard latéral à la jeune fille. Elle l'écoutait attentivement.

— En 1924, reprit-il, Mussolini tenta vainement d'éliminer la Mafia. Pour cent truands emprisonnés ou exécutés, cent autres apparaissaient dans le Milieu. Parallèlement, les *amici* commencèrent à envahir les États-Unis. Mélangés aux immigrants italiens, ils déferlèrent sur New York, Chicago, et s'implantèrent dans les États les plus riches. La Cosa Nostra, la Mafia américaine, est devenue en quelques années une sorte de syndicat international du crime organisé avec ses structures quasi-militaires, ses hommes de main, ses soldats et ses *capi*. Et en ce moment, alors qu'on la croyait décapitée et privée de ses moyens, elle n'a jamais été aussi dangereuse pour le pays. Son budget annuel équivaut à celui de l'Allemagne, de la France et de l'Angleterre réunies. Les amici ont les mains et les yeux partout. Ils contrôlent, organisent, déterminent des contrats de meurtre, pillent, escroquent et s'en mettent plein les poches.

Elle l'interrompit soudain :

— Pourquoi est-ce que vous me racontez tout cela ?

— Pour que vous compreniez exactement où vous en êtes, ce que vous représentez pour eux dans leur jeu dégueulasse.

— Ça me semble encore pire que ce que j'avais imaginé. Vous n'êtes pas très rassurant.

— Quelle est votre intention ?

— Je ne comprends pas bien votre question.

— Avez-vous vraiment envie de quitter le rafiot pourri ?

— Je pensais vous l'avoir fait comprendre, protesta-t-elle.

— Je ne peux pas vous tirer du pétrin aussi simplement que ça, miss. Je ne suis pas Robin des bois.

— C'est pourtant en ces termes que vous qualifiez certains journalistes.

— Ils ont tort. Je ne suis qu'un homme avec des moyens limités. Ma seule force est de croire en ce que je fais. Je ne suis pas toujours sûr d'être dans la bonne voie ou d'avoir totalement raison, mais je crois que lorsqu'on est confronté à la vermine, il faut la détruire.

Dans votre cas, pour vous en sortir il va falloir que vous fassiez preuve de courage, que vous preniez le taureau par les cornes et que vous fonciez avec toute la force dont vous êtes capable.

— Dites-moi ce que je dois faire.

— Vous êtes décidée à aller jusqu'au bout ?

— Sauf si je dois tuer quelqu'un. Oui.

Bolan jeta un regard furtif à sa montre. Il ne voulait pas rater un certain rendez-vous.

— Je vais vous quitter dans un instant. Vous téléphonerez aux

types que les *amici* ont mis dans leurs poches par votre intermédiaire. Vous leur expliquerez que vous êtes prête à vous expliquer auprès du Bureau fédéral sur tout ce qui s'est passé et vous leur conseillerez d'en faire autant. Ça ne sera pas facile, soyez-en persuadée. Il y aura des grincements de dents, des menaces et des gémissements. Mais ça vaut le coup.

— Une sorte de purgatoire ? Un rachat des fautes, n'est-ce pas ?

— Non. Une remise à l'équerre de ce qui est tordu.

— D'accord, monsieur Bolan, dit-elle en se levant et en s'approchant du téléphone. Je vais faire ce que vous me demandez.

Il intervint :

— Donnez le premier coup de fil d'ici. Envoyez les autres d'une cabine différente à chaque fois et ne parlez jamais pendant plus de trois ou quatre minutes. Ce sera aussi pour vous une affaire de survie.

— Vous tenez vraiment à m'effrayer ?

— Je tiens à vous faire comprendre que le danger existe partout pour vous tant que les cannibales sauront que vous êtes en vie.

— Je ne manquerai pas de m'en souvenir.

— Je l'espère.

Il lui donna une clé.

— Refermez la porte en sortant. Je ne reviendrai plus dans ce studio. Nous nous retrouverons à minuit et demie à Larimer Square. Vous savez où c'est ?

— Dans la vieille ville.

— Soyez-y à l'heure exacte.

— OK. Et vous, qu'allez-vous faire ?

Il eut un triste sourire en même temps que son regard se durcissait.

— Je vais tenter d'en abattre le plus possible.

Lorna Sanders baissa les yeux. Sa main se dirigea vers le téléphone, mais elle suspendit son geste et s'approcha de Bolan presque à le toucher.

— Dites, Mack... Êtes-vous vraiment obligé d'aller vous jeter contre ces bandits ? Ne pourrait-on pas laisser faire la police ? Avec les nouveaux éléments qui vont leur être apportés, ils pourront lancer un grand coup de filet.

— Sur un plan strictement personnel, ce ne serait pas suffisant pour vous sortir du marécage, répliqua-t-il. Si vous voulez que ça fonctionne, il faut aussi que j'agisse de mon côté. Ils ont besoin qu'on leur tape dessus de partout.

— Vous avez sans doute raison, admit-elle. Il y a aussi une question à laquelle je ne trouve pas de réponse. Pourquoi est-ce que vous faites ça pour moi ? Je veux dire, pourquoi ne me laissez-vous pas tout simplement me débrouiller avec mes gros problèmes ?

Il haussa imperceptiblement les épaules. Il aurait aimé lui dire qu'elle était charmante, adorable, qu'il avait instinctivement éprouvé quelque chose de très voisin d'un sentiment pour elle. Il aurait également voulu lui expliquer qu'il y avait des centaines, des milliers de personnes aussi charmantes qu'elle en butte à l'ignominie de la Mafia et que cette seule évidence suffisait à lui donner la force de continuer son combat.

Mais il n'en avait pas le temps.

La racaille préparait ses troupes dans la nuit naissante. Certains attendaient l'Exécuteur. D'autres pas.

D'une certaine manière il serait au rendez-vous.

CHAPITRE QUINZE

Le DC-8 se posa à dix heures quinze comme prévu au plan de vol sur l'aéroport Stapleton International de Denver. Soixante-dix passagers – tous des costauds aux visages granitiques – quittèrent silencieusement l'avion et se rendirent dans le hall de débarquement. Des véhicules avaient été loués préalablement par téléphone.

Un certain Al Templeton (Alfonso Ignazzi) qui était visiblement le chef de la délégation venue de New York s'avança jusqu'au bureau de location. Il fut intercepté par un personnage replet, aux doigts garnis de bagues, qui attaqua bille en tête avec un sourire un peu figé :

— Salut. Je m'appelle Tuckson. Je crois qu'on vous a parlé de moi à Manhattan.

L'autre le regarda sans aucune émotion, répliqua :

— Ça se pourrait. C'est vous qui êtes le contact ?

Le sourire de Tuckson-Rosa se figea sur ses lèvres. Ce petit con le prenait de haut. On ne lui avait sûrement pas dit à qui il avait affaire. Merde ! Tony Rosa était quand même un *capo*. Évidemment, la situation était difficile, équivoque, mais enfin... Ce mec n'était même pas né quand Tony avait déjà fait ses preuves comme directeur de région dans l'État du Washington où il avait ensuite développé à une certaine époque des affaires particulièrement juteuses pour tout le monde.

Peut-être aussi, et même sûrement, les grosses têtes de la *Commissione* avaient-elles donné pour consigne de considérer Tony comme un simple pion dans le jeu afin de le diminuer psychologiquement. La vieille technique.

Mais Tony tenait les bonnes cartes en mains. Il allait les jouer sans tenir compte de l'orgueil de ce merdeux. En rusant avec lui au contraire. Il pouvait permettre au Grand Conseil de reprendre en mains tout le club des Quatre, sous réserve qu'on lui accorde le droit de reprise des opérations. Il deviendrait alors une sorte d'ambassadeur, ou plutôt de gouverneur de l'État du Colorado. Une position bien plus intéressante que celle du *capo* de Washington, une zone désormais pauvre en « affaires ».

— Je peux savoir avec qui je vais traiter ? fit Rosa.

— Al.

Le monosyllabe était sorti de la bouche du type comme s'il avait

eu un renvoi.

— Al comment ? interrogea don Rosa.

— Al tout court, renvoya le mec d'une trentaine d'années sur un ton suffisant.

Le *capo* de Washington transplanté dans le Colorado ravala difficilement sa bile et fit un nouveau sourire forcé.

— Al de Manhattan, hein ? OK Al, allons-y. Je vais vous dire où vous allez pouvoir trouver les autres. Je sais où est leur planque, ils se sont regroupés.

— Vous venez avec nous, vous nous montrerez, monsieur Tuckson.

— Comment ça ? C'est pas ce qui était prévu, s'étonna Tony dont les mains potelées se crispèrent subitement.

L'autre le considéra avec un regard méprisant.

— C'est ce qu'on m'a dit de faire et c'est comme ça que ça doit se passer.

— C'est, heu... c'est eux qui ont eu cette idée ?

— Ouais.

Rosa se tut un instant, ravalant sa rage et la trouille qu'il éprouvait à la pensée de participer directement à une opération de purge. Bientôt, ça canarderait tous azimuts, c'était sûr, et lui, un *capo*, allait être mêlé à cette dangereuse connerie !

Il déglutit, répliqua enfin :

— OK, OK ! J'espère que vous savez ce que vous faites. Et pour la combinaison noire, qu'est-ce qui est prévu ?

— On s'en occupera après. Ou peut-être en même temps, ça se pourrait bien qu'on le trouve dans le même filet.

Sans ajouter un mot, Al adressa un signe discret aux chefs des équipes et les hommes qui s'étaient disséminés par petits groupes dans l'aéroport prirent bientôt la direction du parking. Tony Rosa se mit à trotter à côté de lui, la mine mauvaise et remuant de sombres pensées.

À dix heures trente-cinq, un convoi de onze grosses voitures s'ébranla lentement vers le sud-ouest. Il prit l'Interstate 70 puis la 25 en direction de Denver.

Derrière la colonne des mafiosi venus de New York, une petite voiture de sport européenne se démasqua d'une zone sombre du parking pour se lancer dans le sillage des limousines. Elle les suivit d'abord à bonne distance puis rattrapa l'écart, doubla rapidement le convoi en lançant quelques petits coups d'avertisseurs à plusieurs tons, et disparut très vite.

À l'intérieur d'une limousine où se tenait Alfonso Ignazzi, un homme sifflota doucement entre ses dents et fit un commentaire :

— Putain ! Encore un connard qui se croit à Indianapolis. Il doit

être pété pour champignonner comme ça.

— À combien croyez-vous qu'il roulait ? demanda un autre.

Ce fut le chauffeur qui répondit :

— Au moins à cent-soixante. Ces petites caisses sont vachement nerveuses. Dis, Al, on pourrait pas appuyer un peu, on se traîne.

— Tu continues de rouler comme ça, répliqua Al. On n'a pas besoin de se faire emmerder par les flics.

Le chauffeur acquiesça mollement, hocha la tête et le silence retomba dans la limousine.

*

* *

Mack Bolan avait lancé l'Alpine turbo à plein pot pour dépasser la longue file de la Mafia. Il ne leur avait accordé aucune attention, c'était inutile. Il les avait suffisamment examinés au moment de leur débarquement à l'aéroport. C'étaient tous des tueurs professionnels, des méchants aux regards froids et à la détente facile. D'après la forme de leurs vestes, tous portaient des revolvers. Certains avaient des valises qui devaient évidemment contenir autre chose que du linge de rechange : des P.-M. et des pétoires de gros calibre. Embarqués à bord d'un appareil appartenant à la *Commissione*, et bénéficiant très certainement de diverses complicités du personnel de contrôle, ils n'avaient pas eu de difficultés à voyager avec un arsenal individuel.

Sans aucun doute, il y aurait des festivités dans la région. La ville allait être le théâtre d'une grande fête avec feux d'artifice à la clé.

Mais Bolan était bien décidé à ne pas laisser la Mafia conduire la fête à sa manière. Son plan prévoyait l'infléchissement du jeu dans un certain sens.

Cette fois, il ne bénéficiait pas de son char de guerre camouflé en mobil-home avec toute la puissance de feu disponible. Il fallait travailler avec des moyens réduits, plus conventionnels, donc faire preuve d'agilité, de mobilité et de ruse. Il savait depuis longtemps que plus grande est la troupe en scène, moins il est facile d'en coordonner l'ensemble. Un simple rouage qui grippe et c'est l'éclatement possible d'un mécanisme préalablement bien huilé.

En outre, l'Exécuteur connaissait parfaitement la psychologie des *amici*. Il les pratiquait depuis longue date. Les cannibales étaient constamment sur le qui-vive, se méfiant même de leurs ombres, prêts à mordre, à fuir quand leurs vies étaient menacées ou à fondre sur un adversaire possible dès qu'ils croyaient que celui-ci était de force inférieure.

Ils étaient ignobles, cruels, mauvais à l'extrême, mais aussi supercraintifs quand leur peau était en jeu. C'était sur cette constatation que Bolan allait miser cette fois. Il pouvait réussir, à condition de ne

pas commettre d'impair et d'y aller avec un maximum de culot. Le reste, c'était une affaire de technique, de nerfs et de tripes.

Le global de son plan était déjà tout tracé. Dans son esprit se dessinaient à présent les points de détail, les éventuels changements, les possibilités d'impondérable et les redressements à faire intervenir le cas échéant.

Il y avait aussi en surimpression dans ses pensées l'image d'un visage féminin qui lui avait été cher. Un être pour lequel il avait éprouvé des sentiments et de l'admiration. Une femme de grande valeur morale malgré les méthodes peu orthodoxes qu'elle avait fait intervenir dans sa profession de flic fédéral.

Toby Ranger était morte. Elle n'était plus dans le courant de la vie, mais elle demeurait toujours présente dans la mémoire de Bolan. Et elle y resterait jusqu'à ce que lui-même cesse d'exister. Ainsi que d'autres, d'ailleurs, comme les membres de la « Death Squad » qu'il avait réunis autour de lui au tout début, de sa campagne contre la Mafia et qui étaient morts héroïquement sous le feu ennemi. Comme beaucoup d'autres qu'il avait connus, appréciés, aimés, et que les charognards avaient tués ou torturés aussi bien dans leurs chairs que dans leurs âmes.

C'était pour cela que Mack Bolan continuait la lutte. C'était aussi pour que d'autres innocents, des êtres sans défense, cessent d'être l'enjeu de la férocité des *amici*.

Au volant de son petit bolide, il prit suffisamment de distance pour pouvoir disposer de quelques minutes de répit, puis il s'arrêta sur le parking d'un supermarché de banlieue et s'enferma dans une cabine téléphonique.

Pendant le laps de temps précédant l'arrivée des tueurs de la *Commissione*, Bolan avait procédé à des recherches. Il avait appris où se situait le fameux séminaire que Lorna Sanders lui avait mentionné. Un établissement ecclésiastique abandonné depuis bien longtemps et qui avait été racheté par un certain Ray Dugham, sans doute un homme de paille de la Mafia. Il avait lancé quelques coups de sonde au téléphone, consulté une banque de données informatiques et appelé son ami Phil Necker dans l'immeuble véreux de Manhattan. Il avait également joint Harold Brognola pour l'avertir que d'éventuels personnages manipulés par la Cosa Nostra pouvaient prendre contact avec l'antenne locale du FBI, sous la pression de la jeune femme aux yeux verts.

Maintenant, il avait en sa possession de nouveaux éléments logistiques. Il connaissait diverses planques des ordures qui se terraient à Denver sous les identités de citoyens respectables.

Il composa rapidement plusieurs numéros. Ce fut au troisième qu'il tomba sur le bon. Une voix trainante, à l'accent du sud, lui tomba

dans l'oreille :

— Stardust motel. Ouais j'écoute.

— Passe-moi Joss, fit Bolan.

— Qui demandez-vous ? s'étonna la voix.

— Joue pas au con et passe-le moi, c'est urgent.

— Heu, qui le demande ?

— Qu'est-ce que ça peut te foutre, connard, t'es de la police ?
Magne-toi le cul ou Joss va te le casser quand il apprendra que t'as traînaillé pour l'avertir.

— Bon, quittez pas.

Bolan eut le temps d'allumer une cigarette et de tirer plusieurs bouffées avant qu'une autre voix vienne en ligne, à la fois hargneuse et sucrée, celle-là :

— Qui est à l'appareil ?

— Bolan, répondit Bolan.

— Comment ?

— Tu as bien entendu, Joss.

— Merde, j'ai pas de temps à perdre avec des...

— Alors va te faire voir.

— Attendez... Vous êtes, heu, tu serais bien Bolan, alors ?

— Ouais.

Durant plusieurs secondes, seule la respiration saccadée de José Bossano se fit entendre dans l'appareil. Ensuite, il y eut un déclic et Bolan sut qu'une autre personne avait décroché sur un second poste.

Il se marra doucement, dit :

— Qui est-ce qui écoute aux portes ? C'est toi Pops ? À moins que ce soit Mickey ?

Bossano cracha :

— Bon, tu m'as trouvé. T'es content ? T'as tiré le gros lot.

— Pas le gros lot, Joss. T'es qu'un minable merdique.

— Va te faire enc...

— On me l'a déjà dit ce soir.

— Comment t'as fait ? demanda Bossano d'une voix mal assurée.

— C'est le petit oiseau qui m'a dit où tu étais.

— Ah ouais ? On peut savoir pourquoi t'appelles ?

— Pour te prévenir que des petits copains de Manhattan ont débarqué tout à l'heure à Stapleton International. Ils sont en route pour te faire la peau à toi et aux autres. Soixante-dix gus avec une puissance de feu équivalente à celle de la Sixième flotte.

— Quoi ? éructa le *capo*.

— T'es sourd ou con ?

— J'te crois pas. T'es en train d'essayer de monter un turbín. On sait que t'es plutôt fort à ça, mais je marche pas, connard.

Bolan émit un bref ricanement sinistre.

— Je m’attendais à ce que tu dises ça. Je vais devoir te donner une preuve.

— Je t’écoute.

— Tiens-toi plutôt à l’écoute de ce qui se passe entre l’aéroport et la ville.

Il y eut un nouveau silence pendant lequel l’Exécuteur entendit vaguement un conciliabule, deux voix étouffées qui ronronnaient en arrière-plan. Puis Joss Bossano enchaîna :

— À supposer que tu dises vrai, quel intérêt tu as à me balancer le tuyau ?

Bolan eut un sourire glacé en se rappelant un coup de fil presque identique qu’il avait donné au vieux Frank Marioni plus tôt dans la soirée, à Manhattan.

Il renvoya :

— Ça m’amuse de voir comment tu vas te démerder avec les boy-scouts de Frankie. Et tu sais qui l’a alerté ?

— Tu vas peut-être me le dire.

— Oui. C’est ton pote Tony. Il a largué tout le morceau pour s’en sortir et tirer les marrons du feu.

Bolan entendit un juron dans l’écouteur puis quelques mots émis avec véhémence en italien.

— Il y a quelque chose qui ne va pas, Joss ?

— Attends un peu. Comment est-ce que tu es au courant de tout ça ?

— C’est toujours le petit oiseau. Ouvre bien tes antennes. Et dis-toi aussi que la chausse-trappe du séminaire, c’est râpé, fit Bolan en raccrochant.

Il reprit le volant de l’Alpine, manœuvra sur le parking pour reprendre en sens inverse la route par laquelle il était venu et accéléra. Trois kilomètres plus loin, il s’arrêta avant un pont de fer suspendu au-dessus de la rivière South Platte. C’était déjà le contrefort des Rocky Mountains, un site relativement accidenté propice à une embuscade.

À cet endroit, la circulation nocturne était presque nulle. Bolan n’avait doublé qu’un seul véhicule après ceux de la Mafia.

Bientôt il vit onze petits points lumineux, qui se déplaçaient sur la route devenue sinueuse en approche de la montagne.

CHAPITRE SEIZE

La voiture emportant Alfonso Ignazzi, le chef de la délégation de tueurs de New York, occupait la quatrième position dans le convoi. Il était en liaison avec les autres véhicules grâce à des talky-walkies.

Dans la limousine de tête, un homme se plaignit de la longueur et de la sinuosité du trajet.

— Y en a plus pour longtemps, fit son voisin qui s'amusait à faire rouler entre ses doigts le barillet d'un revolver 357 magnum. J'connais c'te région. On arrive auront de la South Platte et après, plus qu'un quart d'heure.

Plus pour longtemps. Il ne savait pas à quel point il disait vrai. Le convoi commença à rouler sur le pont de fer. La voiture de tête n'était qu'à une soixantaine de mètres de la fin de l'installation suspendue quand le chauffeur poussa une exclamation.

— Qu'est-ce que c'est que...

Un passager à l'arrière lui donna aussitôt la réplique :

— Merde ! On dirait...

Ce fut tout. Une langue de feu avait brutalement pris naissance au bout du pont, se transformant à une allure fulgurante en une sorte de trait lumineux qui se dirigeait vers la colonne en marche. Le chauffeur eut une dernière impression, celle que le pare-brise explosait en une myriade d'étincelles multicolores pour l'engloutir dans l'enfer.

En même temps qu'une explosion fracassante retentissait, un globe de feu auréola le véhicule, éclairant le paysage rocailleux alentour. La grosse Cadillac fut soulevée du pont, tourbillonna et alla heurter un pilier métallique avant de rebondir et s'arrêter au milieu de la voie. Le véhicule qui la suivait ne put éviter l'obstacle malgré un freinage énergique et entra en collision avec le brûlot dont s'échappaient de longues flammes dévastatrices.

Un autre trait de feu jaillit depuis le bout du pont, atteignant de plein fouet la troisième voiture dont le conducteur faisait des efforts désespérés pour passer dans l'étroit couloir resté libre, tout en freinant à mort. Cette fois, il y eut une double explosion. Celle de la roquette percutant la calandre, traversant l'espace-moteur pour atteindre l'arrière, et celle du réservoir d'essence.

Le chauffeur d'Alfonso Ignazzi évita d'extrême justesse la catastrophe, réussissant à immobiliser son véhicule sans abîmer autre

chose qu'une aile et une extrémité de pare-chocs contre le garde-fou du pont.

Al hurla :

— Recule ! Fais marche arrière, bon Dieu !

Le chauffeur, Archie Franceschini, fit grincer la marche arrière et embraya précipitamment pour éloigner la grosse caisse du triple incendie qui ravageait trois autres véhicules, calcinait des chairs et provoquait les hurlements de ceux qui n'étaient pas encore morts mais qui ne tarderaient pas à l'être, coincés entre des tôles tordues et brûlantes, essayant de se recroqueviller pour échapper aux flammes.

Miraculeusement indemne, un homme avait réussi à sortir d'un véhicule en feu et courait en hurlant :

— C'est une fusée ! On va tous cramer, tirez-vous nom de Dieu !

Alfonso avait sauté sur le pont, sortant son revolver dans un geste instinctif. Tony Rosa qui venait de descendre de la voiture suivante, ainsi que trois autres hommes s'approcha de lui et questionna d'un ton geignard :

— Qu'est-ce que c'est ? Mais qu'est-ce que c'est, putain de bordel ?

Le chef de la délégation tenait son calibre devant lui comme si cela avait pu servir à quelque chose.

— La merde, répliqua-t-il, la voix effondrée. Une pourriture de merde.

Il contemplait rageusement le spectacle en essayant de calculer combien de temps il faudrait pour que l'incendie s'éteigne et qu'on puisse dégager la chaussée.

Plus tard, les policiers venus sur place en même temps que les pompiers firent une découverte qui confirma leurs soupçons. Les projectiles qui avaient atteint deux véhicules du convoi – des roquettes – avaient été tirés par des LAW (Light Anti-tanks Weapon) dont on avait abandonné les tubes en plastique à proximité du pont.

Les forces de l'ordre pensèrent immédiatement à un certain homme en combinaison noire recherché par tous les flics des USA. Des recherches s'organisèrent, les patrouilles s'intensifièrent, mais à la moitié de la nuit, les résultats demeuraient toujours négatifs.

En attendant, Alfonso Ignazzi et Tony Rosa ainsi que quarante-deux hommes rescapés du désastre restaient bloqués sur un pont en fer éclairé comme en plein jour par des flammes dantesques.

Al pensa un instant à faire demi-tour pour rejoindre la ville par une autre route. Mais le détour était démentiel et de surcroît ils se feraient prendre en chasse par les flics dès qu'ils approcheraient de Denver. Il fallait attendre leur arrivée sagement assis, le cul sur les fauteuils des grosses limousines immobiles, et répondre gentiment à leurs questions stupides.

De plus, l'effet de surprise était foutu. Dans quelques instants,

toute la cité serait au courant de ce qui était arrivé sur le pont de la South Platte. De même que Michaël Trapalino, Pops Fantani et Joss Bossano.

Oui, c'était vraiment la merde. Une pourriture de merde.

Après avoir constaté les effets de son attaque, Bolan était reparti vers la ville qu'il atteignit un quart d'heure plus tard, espérant que les trois *capi* de la grosse combine seraient rapidement informés des nouveaux événements.

En attendant, il entreprit un travail de démolition systématique de certaines branches importantes du mécanisme local.

À onze heures dix, il disposa une charge de TNT contre la porte d'une étude de notaire qui s'était vendu corps et âme à Joss Bossano. La charge explosa huit minutes plus tard, éventrant la façade et une partie des locaux, alors que Bolan entrait par effraction dans un bar fermé à cette heure et qui servait d'officine à des bookmakers à la solde de Michaël Trapalino. Il lança dans les lieux une grenade incendiaire, en sortit calmement pour se rendre en un autre point de la ville, dans un immeuble d'affaires où il monta jusqu'au douzième étage et investit les bureaux de G. Thirdman Enterprises, une société bidon qui était censée faire de l'importation de cosmétiques. G. Thirdman était en fait le second pseudonyme de Pops Ernesto Fantani.

Il procéda à une brève fouille des documents classés dans les lieux, pilla le coffre-fort en le faisant sauter à l'aide d'une petite charge de plastic. Avant de s'en aller, il provoqua là aussi un incendie qui fut alimenté par des papiers d'archives que l'Exécuteur avait jetés en tas au milieu du bureau.

Il était onze heures quarante lorsqu'un groupe de cinq hommes dissimulés autour de la maison de Michaël Trapalino virent passer sur la petite route qui bordait la propriété une voiture de sport grise roulant à faible vitesse. Tous les cinq appartenaient à la « Tiger Team », l'équipe des Tigres dont le chef était l'ancien commando Dave Waters.

Deux d'entre eux qui s'étaient rejoints près du portail d'entrée, tenant chacun une mitraillette Thompson, firent quelques commentaires à voix basse :

— Ce serait marrant que ce soit la grande pute dans cette guindé, non ?

— Tu parles ! Il est pas assez con pour venir foutre son nez par ici après ce qui s'est passé.

— Ouais, t'as raison. J'ai l'impression qu'on sert à rien du tout. Waters ferait mieux de nous faire rentrer.

— On fera ce qu'il a décidé, Joe. C'est lui le chef.

Une allumette craqua, embrasant une cigarette qu'un type tint ensuite cachée dans le creux de sa main, tirant de temps en temps un

bouffée prudente. Quelques instants passèrent au bout desquels ils perçurent un petit sifflement en provenance d'un point où était posté l'un de leurs compagnons.

— C'est toi Arnie ? chuchota Joe. Qu'est-ce qu'il y a ?

Pour toute réponse, il vit une courte flamme fugace naître à une quinzaine de mètres de lui dans l'obscurité, eut la sensation de recevoir un coup de masse en pleine tête et mourut debout en une seconde, la tempe transpercée par une balle silencieuse de 9 mm.

Alertée par la curieuse attitude de son comparse qui s'effondrait contre lui, l'autre sentinelle pivota vivement, la mitraillette décrivant un arc de cercle à la recherche d'une cible. Il n'eut pas le temps de s'en servir. Il devina vaguement une forme sombre, encore plus sombre que la nuit, et une ogive brûlante s'enfonça dans sa poitrine, immédiatement suivie par une autre qui lui fit sauter la boîte crânienne.

Bolan se démasqua de l'obscurité pour vérifier son travail, jetant un regard froid sur les deux corps allongés dans l'herbe, puis il sortit de la propriété par l'arrière.

Préalablement, il avait liquidé les trois autres mercenaires de la Mafia. Il s'était introduit aussi silencieusement qu'une panthère dans le jardin, les avait tués à l'aide d'un poignard de commando.

À présent, la Mort noire repartait pour une autre tâche.

Il était exclu que les trois gros légumes de Denver soient encore en attente au Stardust Motel. Question d'instinct de survie. Il restait d'autres planques dont Bolan connaissait l'existence, disséminées un peu partout dans la cité et ses environs.

Il convenait de porter encore quelques coups aux *amici*, histoire d'accroître leur panique, avant de se présenter au rendez-vous important.

Il ne savait pas encore où celui-ci aurait lieu, mais il trouverait bien. Une simple affaire de technicien.

L'image d'un corps affreusement mutilé le hantait. Il avait aussi le souvenir d'un corps magnifique qu'il avait aimé passionnément, d'un visage fin et racé aux yeux intelligents. Et c'était le même corps. Une jeune femme transformée en turkey pour avoir fait tout simplement son devoir.

Il avait connu les mêmes sentiments d'angoisse, d'amertume et d'extrême colère à l'époque où la Mafia de Boston avait kidnappé son jeune frère Johnny ainsi que Valentina Querente, la femme qui lui avait donné son amour en sachant très bien qui il était et tout en ne lui cachant pas son horreur pour ce qu'il faisait. La véritable horreur était apparue pour elle lorsqu'elle était tombée entre les pattes des mafiosi du Massachusetts. Grâce au combat mené par Bolan, les deux êtres chers étaient sortis presque indemnes de l'enfer.

À Denver, c'était différent. L'Exécuteur avait commencé à faire payer aux cannibales la mort de Toby Ranger. Mais c'était loin d'être suffisant. Jusqu'ici, il ne s'était attaqué réellement qu'aux comparses, aux sous-fifres.

Les gros allaient bientôt comprendre que leur heure était venue.

CHAPITRE DIX-SEPT

Il était minuit vingt lorsque de grosses gouttes d'eau commencèrent à tomber et quelques instants plus tard, un orage d'une extrême violence déferla sur Denver et toute la région. La température chuta de près de dix degrés d'un seul coup, la pluie battante et les bourrasques noyèrent les rues, réduisant la visibilité à quelques mètres.

Pour Bolan, c'était un atout qui lui tombait du ciel. Il parvint à Larimer Square, dans la vieille ville, pile à l'heure pour rencontrer Lorna Sanders. Il la repéra tout de suite. La jeune femme se tenait à l'abri d'une station d'autobus. Elle était trempée des pieds à la tête, ses cheveux habituellement coiffés à la mode rétro croulaient sur sa nuque et ses joues et elle se tenait frileusement emmitouflée dans un imperméable léger. Malgré cela, Bolan pensa qu'elle avait de la classe et qu'elle était très belle.

Lui-même avait enfilé un jean's et un trench-coat sur sa combinaison de combat. Il laissa passer une voiture de patrouille de la police avant de la rejoindre. Il la regarda un long moment sans rien dire, paraissant perdu dans ses pensées. Ce fut elle qui rompit le silence :

— J'ai fait ce que vous m'avez demandé, monsieur Bolan.

— Ça n'a pas dû être facile.

— C'était plutôt une sale épreuve. Mais maintenant, je me sens délivrée. Trois d'entre eux m'ont écoutée et m'ont ensuite carrément claqué le téléphone au nez. Les autres se sont montrés plus coopératifs. Ils ont été d'accord pour aller raconter leur histoire au FBI.

— Quand ? fit Bolan.

— En ce moment, ils doivent déjà y être.

— Combien ?

— Quatre.

— Ce sera suffisant. Ceux qui se sont défilés seront impliqués par contre-coup.

— Et qu'advendra-t-il de ces hommes ? demanda-t-elle. Que va-t-on leur faire ?

— L'Administration ne souhaite pas le scandale. Quelqu'un de haut placé à Washington est déjà en route pour recueillir leurs

témoignages. Il y aura ensuite un *top-confidential* sur le sujet et ils seront vraisemblablement déplacés et mis sous surveillance.

Lorna Sanders soupira.

— Et moi ? questionna-t-elle.

— Vous avez contacté le Bureau fédéral ?

— Pas encore. Mais j'ai rédigé un papier dans lequel j'ai relaté tout ce que j'ai fait.

Elle fouilla dans son sac à main, en retira trois feuillets manuscrits qu'elle tendit à Bolan. Il y jeta un coup d'œil à la lueur d'un lampadaire, plia les feuillets puis les plaça dans sa poche.

— Je comptais les expédier au FBI avant de me présenter, expliqua-t-elle.

— Je m'en chargerai. Mais il se peut que ce ne soit pas utile.

— Vous dites ça pour me rassurer ?

— Pas du tout. Je pourrais peut-être arranger ça.

Elle le regarda d'un air étonné.

— Vous travaillez pour le gouvernement ? Je ne l'aurais jamais cru. D'après ce qu'on raconte partout...

— Je ne travaille pour personne, coupa Bolan sèchement.

— Je ne posais pas la question pour être indiscrete. Je m'étonnais seulement que vous puissiez arranger mon cas. Mais il y a une autre question que je vous ai posée déjà et à laquelle vous n'avez pas répondu.

— Oui, je sais.

— N'en croyez rien.

— Vous m'avez mal comprise. Je sais que vous êtes mauvais comme tout avec ces... Je veux dire...

— Avec les cannibales ?

— Oui.

— Je ne suis ni bon ni mauvais. Je les supprime, c'est tout. Et j'en supprimerai le plus possible jusqu'à ce que je me fasse avoir à mon tour.

— Vous devriez arrêter, Mack. Pendant qu'il en est encore temps.

Les mâchoires de Bolan se serrèrent et une lueur à la fois triste et sauvage dansa dans ses yeux.

Lorna Sanders frissonna.

— On dirait qu'il vous est arrivé quelque chose d'abominable, observa-t-elle. Je voudrais comprendre. Vous ne voulez pas me parler de ce qui vous fait si mal ?

Bolan détourna la tête en fermant les yeux. Lorsqu'il les rouvrit, elle vit qu'il paraissait calme et décontracté, presque doux, comme s'il venait en une seconde de chasser des fantômes de son esprit.

— Venez, lui dit-il en la prenant par le bras.

Il lui fit traverser la chaussée sous l'orage, en direction de la

voiture stationnée de l'autre côté de Larimer Square. Lorsqu'ils y arrivèrent, ils dégoulinaient d'eau. Bolan la fit asseoir sur le fauteuil passager, prit le volant et démarra.

— Où m'emmenez-vous ? questionna-t-elle tranquillement d'un air de quelqu'un qui connaît par avance la réponse.

— Je vais vous mettre en sécurité, miss Sanders. N'oubliez pas qu'il y a des gens qui seraient très heureux de mettre leurs pattes sur votre petite personne.

— Après les démarches que j'ai faites, cela ne leur servirait plus à rien. Ça ne pourrait pas changer ce qui est mis en route.

— Ils le feraient quand même, rien que pour le plaisir de vous arranger à leur façon.

— Par vengeance ?

— Oui. Et par sadisme aussi. Il ne s'agit pas de gens normaux mais d'êtres qui n'ont pratiquement plus rien d'humain, sinon l'apparence.

De nouveau elle eut un frisson mais ce n'était pas de froid. Le climatiseur de bord répandait doucement sa chaleur dans l'habitacle.

Elle dit au bout d'un moment :

— Qu'est-ce que vous comptez faire à présent ? Supprimer d'autres cannibales, en supprimer et en supprimer encore toute la nuit ?

Sa voix était imprégnée d'amertume et d'horreur aussi.

Bolan venait d'arrêter l'Alpine devant un hôtel de luxe. Le seul type d'établissement encore ouvert à cette heure de la nuit. Le seul aussi qui soit susceptible de lui assurer la sécurité dont elle avait besoin.

— Vous avez de l'argent sur vous ? demanda-t-il.

Avant qu'elle puisse répondre, il lui glissa une grosse liasse de billets dans la main.

— Mais je ne veux pas, s'offusqua-t-elle en tentant de lui restituer les billets.

— Ne me compliquez pas la tâche, miss Sanders. Fichez le camp de cette voiture, entrez dans cet hôtel et prenez une chambre sous n'importe quel nom sauf le vrai. Et surtout n'en sortez pas, ne téléphonez pas à qui que ce soit. Dormez jusqu'à demain, je vous passerai un coup de fil.

Elle lui jeta un regard rempli d'angoisse.

— Si vous êtes encore en vie, ce qui n'a rien d'évident.

Bolan soupira.

— Si je n'appelle pas, contactez le type du FBI envoyé par Washington. Il s'appelle Brognola. Dites-lui tout ce que vous savez, il vous écoutera.

— Je suppose que c'est quelqu'un que vous connaissez bien. Et je lui dirai que vous êtes tombé sous le feu ennemi pour avoir voulu

continuer à abattre les cannibales, persifla-t-elle.

— Allez vous faire voir.

— Ce sera toujours plus facile que d'essayer de parler raisonnablement avec vous.

La main sur la poignée de la portière, elle se tourna soudainement vers lui et lui déposa un baiser furtif sur les lèvres. Puis elle sortit et courut jusqu'à l'entrée de l'hôtel où elle disparut.

Durant la brève ouverture de la portière, la pluie était entrée à flots dans la voiture, poussée par une bourrasque. L'orage ne désesparait pas. Mais sa violence n'avait pourtant rien de comparable avec celle d'un autre orage qui s'annonçait à Denver.

Bolan rejoignit la Ford Econoline qui lui servait de base mobile et d'arsenal. Il lui fallait se renseigner sur les derniers événements de la région, les mouvements de troupe et les réactions de l'ennemi.

Pour cela, il comptait sur l'efficacité des policiers et la technique moderne.

CHAPITRE DIX-HUIT

L'enregistreur de bord avait stocké automatiquement de nombreux appels radio émis par les divers services de police et captés par le scanner.

Bolan fit défiler la cassette à son début, passa ensuite la bande à grande vitesse, s'arrêtant régulièrement pour écouter les messages, revenant parfois en arrière ou accélérant le défilement quand ce n'était pas intéressant.

Au bout de vingt minutes d'écoute, il avait exploré la totalité des messages. Six d'entre eux présentaient un intérêt particulier pour l'Exécuteur. En plusieurs étapes, il en ressortait d'une part que plusieurs personnages importants dans la société de Denver avaient demandé la protection de la police, certains à domicile, d'autres en se présentant spontanément aux brigades de sécurité.

Des hommes en bleu montaient la garde près de la maison d'un certain Donald Bayan, alias « Mickey » Trapalino, de même que chez Joss Bossano et Pops Fantani qui se faisaient appeler respectivement McGover et Walsh.

D'autre part, et c'était là le plus important, les rescapés de la troupe fraîchement arrivée à New York avaient été conduits sous escorte policière au bureau du FBI où on les avait questionnés sur l'attaque qu'ils avaient subie. Comme ils n'avaient apparemment rien à se reprocher – étant eux-mêmes les victimes de l'attentat – et qu'ils possédaient tous des permis de port d'armes en règles, on en était arrivé à la conclusion qu'il fallait les relâcher sans autre forme de procès.

C'était ce que stipulait le dernier message enregistré quelques instants avant que Bolan réintègre sa mini-base roulante.

Il s'équipa des pieds à la tête pour le combat, accrochant des munitions à son ceinturon et aux sangles qu'il portait en bandoulières sur la poitrine. Il choisit un combiné M. 16-M. 79 lance-grenades, vérifia le Beretta silencieux et l'énorme AutoMag logé dans un étui de hanche, laça un poignard de combat sur sa cuisse et plaça quelques garrots en nylon dans une poche de sa combinaison. Puis il revêtit un imperméable sec par-dessus sa tenue de guerre et s'installa dans la petite voiture de sport qu'il fit démarrer en direction de l'antenne du Bureau fédéral.

Il y parvint six minutes plus tard alors que la pluie crépitait toujours, entrecoupée d'éclairs et de gros coups de tonnerre. À l'arrêt tous feux éteints à une quarantaine de mètres de la façade, il dut attendre vingt-cinq minutes avant de voir sortir par paquets les mafiosi de New York relâchés par les G'men.

Près d'une cinquantaine d'hommes costauds aux visages durs s'engouffrèrent dans huit limousines en stationnement devant l'édifice policier et qui démarrèrent l'une après l'autre en direction du sud-est.

Bolan leur laissa prendre un peu d'avance puis s'accrocha à la lueur humide de leurs feux arrières.

Il avait mémorisé une carte de la région sur laquelle il avait tracé les lignes convergentes et pointé des objectifs. Très vraisemblablement, le convoi s'acheminait vers la demeure de Pops Ernesto Fantani.

Bientôt, l'Exécuteur remarqua une voiture qui s'insérait dans le sillage de la Mafia et qu'il prit tout d'abord pour un véhicule de la police. Il en arriva peu après une seconde qui se maintint à une distance respectable, roulant à la même allure que les autres. Une grosse caisse noire bardée de chromes.

La longue file dépassa le State Capitol, puis le Civic Center et Cheesman Park, pour continuer toujours plein sud. Au bout d'une dizaine de minutes, elle était parvenue dans la zone industrielle de Denver qu'elle s'apprêtait à traverser. Et ce fut là que le second orage de la nuit se déclencha.

Au bout d'une allée goudronnée, trois voitures débouchèrent à vive allure, freinèrent et se mirent en travers de la voie, libérant aussitôt des cargaisons de types qui coururent prendre position le long des bâtiments industriels et derrière les installations de chantier.

Les deux véhicules que Bolan n'avait pu identifier mais qu'il soupçonnait d'appartenir à la pègre du Colorado accélérèrent brutalement derrière la troupe d'Alfonso Ignazzi pour bloquer l'issue, presque aussitôt rejoints par deux gros. 4x4 qui s'immobilisèrent, laissant jaillir chacun une demi-douzaine de tireurs.

Le traquenard venait de se verrouiller. L'endroit était bien choisi, il s'écoulerait pas mal de temps avant l'arrivée des policiers qui auraient en outre à compter avec la mauvaise visibilité.

Et la fusillade commença à se faire entendre de toutes les directions.

Dès qu'il s'était rendu compte de l'embuscade, l'Exécuteur avait stoppé l'Alpine à une centaine de mètres des voitures bloquant la sortie de la voie bitumée. Il avait coupé le moteur et s'était élancé parallèlement à la chaussée, longeant un hangar métallique pour rejoindre une allée qui allait peut-être lui permettre de couper l'axe du traquenard et de se lancer dans la mêlée.

Un domestique aux allures de gorille se présenta brutalement dans le salon.

— Dave Waters vient d'annoncer qu'ils vont entrer dans la zone industrielle, grogna-t-il.

La voiture de l'ex-commando était équipée d'un radio-téléphone.

Le visage de Pops Fantani s'éclaira. Il lança :

— Rappelle-le et dis-lui qu'il peut y aller. Qu'il fasse bouffer leur merde à ces connards.

Il se tourna vers les deux autres. Joss Bossano et Michaël Trapalino étaient arrivés un peu plus tôt, l'un accompagné par une voiture de flics, l'autre encadré par deux véhicules de patrouille. Ils étaient avachis sur un divan et fumaient tout en buvant du champagne français Moët & Chandon dont le maître des lieux venait de déboucher une bouteille.

— La grande pute ne m'avait pas raconté de conneries, commenta Bossano en souriant. Mais j'ai pas encore compris pourquoi il a fait ça.

— C'est un frimeur, tenta d'expliquer Trapalino. Il veut toujours en jeter plein la vue à tout le monde.

— Ne crois pas ça, intervint Fantani. Il est tout ce qu'on veut sauf un frimeur ou un fou. J'ai beaucoup de respect pour ce petit gars.

Trapalino sortit son nez de la coupe de champagne et releva un sourcil.

— T'as du respect pour ce mec, Pops ? Vraiment ?

— Ouais. Il est intelligent et vachement rusé.

— Et mauvais comme la gale, surenchérit Bossano.

— Ça oui. Une saloperie de fumier de merde.

Trapalino fit claquer sa langue et grimaça.

— Moi, je dis qu'il est complètement givré. Il tape sur la gueule de tout le monde tire tous azimuts et se taille ensuite comme un dingue.

— Excuse-moi, Mike, mais tu déconnes. Tout ce qu'il fait est techniquement réfléchi. Oublies pas que c'est un ancien troupion, il utilise chaque fois des tactiques militaires.

— Et alors ?

— Je suis sûr qu'il avait un sacré calcul dans la tête quand il a téléphoné à Joss pour l'avertir que des équipes de New York avaient débarqué ici. Il tentait de faire d'une pierre deux coups sans trop se mouiller : provoquer l'anéantissement de nos gars et de ceux envoyés par le Conseil en les faisant s'affronter. Seulement il a commis une petite erreur. Il a pas compris qu'on se fout pas mal que les mecs de Waters se fassent buter pourvu qu'ils puissent liquider la troupe de connards. Et s'il y en a qui en réchappent, les flics ne pourront jamais prouver qu'ils ont quelque chose à voir avec nous. Ils ne sont pas

comme nous, vous comprenez. Ce sont des extras.

— C'est sûr, admit Bossano.

— Ce qui est sûr aussi, c'est que le Conseil sait maintenant ce que nous faisons, qui nous sommes et où nous en sommes. Mais c'est pas grave, au contraire. Ils n'oseront jamais recommencer un tel turbin. Ils devront compter avec nous et nous respecter.

— D'accord là-dessus, dit Trapalino. Mais Bolan, qu'est-ce que tu en fais ?

Pops alla prendre sa coupe de Moët & Chandon sur la table basse, y trempa ses lèvres avant de répondre :

— Y a deux cas de figures possibles. Ou il a bien combiné son coup et il est déjà au rendez-vous dans cette zone industrielle. Là, il pourra pas s'en sortir, c'est sûr. Il se fera casser la gueule. Denver va être son tombeau.

— Ou alors ? s'enquit Bossano.

— Ou alors il s'en tire avec un immense coup de bol. Auquel cas, ça revient au même.

— Tu parles ! C'est nous qui risquons d'en prendre plein la gueule si ce fumier rapplique par ici.

— Réfléchis un peu, bon Dieu, dit Pops. Une fois les événements passés, la flicaille va pouvoir monopoliser tous ses effectifs pour s'occuper de lui. Il n'a pas une seule chance, il finira par se faire épingler comme un con. N'oubliez pas qu'il doit être crevé à l'heure qu'il est. Est-ce que vous pensez que ce mec est un superman ? Il finira bien par se faire foutre la tronche par terre et il y aura bien un flic qui lui réglerà son compte sous prétexte qu'il aura tenté de s'enfuir. On distribue assez d'enveloppes pour ça... Et pendant ce temps, on restera peinardeusement ici en attendant de pouvoir reprendre le business.

Fantani gueula soudain un appel à destination de son garde du corps. Celui-ci se présenta aussitôt dans la pièce.

— Branche-moi la ligne radio, ordonna-t-il en s'emparant du téléphone.

Puis il composa un numéro, dut attendre une vingtaine de secondes avant d'avoir son correspondant.

— Comment ça se passe, Dave ? questionna-t-il avidement. Fais gaffe à ce que tu dis, ce bidule est pas étanche. J't'écoute, vas-y.

Pendant une demi-minute, il écouta la voix excitée de Dave Waters qui lui parlait depuis la zone industrielle. Il raccrocha, un sourire de satisfaction sur ses lèvres minces et se tourna vers ses deux associés.

— Dave dit qu'on a aperçu le grand salaud là-bas. Il est habillé avec sa combinaison noire et il est bardé d'armes et de munitions comme s'il voulait attaquer Fort Knox.

Fantani éclata soudain de rire mais son rire sonna faux dans la

pièce. Mike Trapalino ne riait pas, lui. Il lampait avidement son champagne pour humecter son gosier desséché, et Joss Bossano se bouffait silencieusement les ongles.

CHAPITRE DIX-NEUF

Bolan venait de rejoindre le théâtre opérationnel par une étroite allée entre deux grands hangars. L'orage grondait toujours dans le ciel de Denver, déversant des torrents d'eau dans les lieux.

Il arriva dans le dos d'un flingueur de Waters qui s'abritait derrière le capot d'une voiture pour canarder les équipes de Manhattan. Il lui passa gentiment un garrot autour du cou et le tua en quelques secondes, se ménageant ainsi un passage.

Un second belligérant y passa aussi un court instant plus tard, trop affairé qu'il était à se planquer à l'angle d'un mur et à renvoyer le feu adverse. Il mourut d'un coup de poignard qui lui transperça les reins et remonta à travers la poitrine pour lui transpercer le cœur.

Bolan avait désormais quelques mètres de champ libre tandis que la fusillade faisait rage, des projectiles crépitant de toutes parts, arrachant des éclats de béton, des fragments de métal et parfois des cris de douleur.

Il escalada quatre à quatre un escalier en fer à l'intérieur d'un bâtiment industriel, prit position sur une plate-forme surplombant la bataille. La plupart des phares des véhicules avaient volé en miettes, sauf un qui clignait obstinément de l'œil, éclairant par à-coups des formes humaines en mouvement ou tapies et tiraillant à tout va.

Bolan déverrouilla la sécurité du M. 16 et arrosa de balle de .223 un groupe de quatre hommes appartenant à Tiger Team. Ceux-ci occupaient une trop bonne position par rapport à leurs adversaires. L'Exécuteur ne voulait pas qu'il y eut de disproportion dans la bataille. Il devait veiller à l'équilibre du jeu.

Il plaça une grenade de 40 mm dans la culasse du M. 79, la tira sur une voiture dissimulant deux tueurs de Manhattan qui envoyaient frénétiquement des rafales de P.-M. au pied d'un hangar où se tenaient plusieurs truands de la Côte Est, en loba une autre contre un 4x4 qui servait de plateforme de tir à un type assis derrière une mitrailleuse semi-lourde, puis une autre et encore une autre jusqu'à l'obtention d'une juste répartition des forces en présence.

Il dut rentrer précipitamment à l'abri du hangar pour éviter une interminable rafale qui vint crépiter contre le mur à l'emplacement qu'il venait de quitter. Tout en dévalant les marches de fer, il remplaça un chargeur neuf dans le M. 16, cueillit d'un coup de crosse dans la

tête un mafioso qui essayait de lui barrer le passage en bas de l'escalier. Un autre se mit à le canarder avec un gros revolver depuis une rangée de fûts métalliques vides. Bolan lui envoya une giclée de .223 qui le cisaila de l'épaule jusqu'à la hanche. Le type tressauta sous les petits impacts diaboliques et s'affala en avant, la tête dans un fût et les bras tendus comme s'il avait voulu exécuter une danse macabre avec le matériel.

Continuant sur sa lancée, Bolan courut le long d'une façade en béton, couvrant sa progression en lâchant de courtes rafales autour de lui. Il cherchait quelqu'un. Au terme d'une trajectoire sinueuse, de véhicule en véhicule, il le trouva. Tony Rosa se tenait dans une position grotesque. À quatre pattes, la tête penchée en avant et ses grosses fesses pointées vers le ciel nocturne, le *capo* se serrait craintivement contre le flanc d'une grosse Cadillac, un petit pistolet à la main.

L'Exécuteur fit voler l'arme d'un coup de pied, repoussa la masse adipeuse de Tony Rosa qui roula sur le dos et fit des efforts désespérés pour se redresser, gigotant des jambes et des bras tel une tortue essayant de se remettre à l'endroit.

Bolan passa la bretelle du combiné à son épaule et saisit le Beretta qu'il braqua sur la tête du gros mafioso. Celui-ci arrêta de gigoter, roula des yeux en reconnaissant la grande silhouette noire.

— Bolan !... Fous-moi la paix, nom de Dieu. Je suis pas dans le coup, ils m'ont obligé à les suivre.

— Ce n'est pas ça qui m'intéresse, prononça Bolan à voix contenue. Je veux savoir qui est responsable de ce qui est arrivé à Toby Ranger.

— Cette nana ?... J'en sais rien, je te le jure. Elle...

Le silencieux du Beretta vint s'appuyer contre le front du *capo*.

— Elle...

— Tu as trois secondes pour répondre, Tony.

Et Tony entendit l'affreux cliquetis du chien qui se relevait, prêt à venir frapper le percuteur. Brusquement, son regard devint fou. Il aspira douloureusement une grosse bouffée d'air et perdit son contrôle.

— J'en ai rien à foutre de cette sale connasse, hurla-t-il. Merde ! C'était une salope, elle a eu ce qu'elle méritait. T'entends ? Elle a...

Les mâchoires de Bolan s'étaient soudées. Froidement, lentement, il replia son index sur la détente et le Beretta chuinta sèchement. Le front de Tony Rosa s'étoila. Sa tête partit en arrière et alla frapper durement le revêtement de la chaussée.

Se redressant, l'Exécuteur partit au pas de course pour rejoindre sa voiture. Il se heurta presque à un type d'une largeur extraordinaire et au visage de taureau.

— Bolan ! s'exclama le tueur dans un grognement de fauve.

Un Colt 45 pendait au bout de son bras. Bolan tenait le Beretta dans une position similaire.

— Waters, fit-il doucement, brusquement tendu dans le durcissement de toutes les fibres de son corps.

Les deux coups de feu partirent presque en même temps, le 45 émettant un gros aboiement tandis que le Beretta soupirait. Bolan ressentit comme une piqûre à la hanche. Il s'était déplacé au dernier moment, mais pas suffisamment et il avait été touché. Waters, lui, avait encaissé une 9 mm dans la gorge. Son sang bouillonnait par la plaie béante et un râle affreux s'échappait en continu de la bouche de l'ex-commando. L'Exécuteur lui donna le coup de grâce d'une balle dans la tête.

Des détonations sporadiques continuaient de se faire entendre encore. Mais la bataille s'amenuisait de seconde en seconde. Soudain, entre deux pétarades, Bolan perçut le son caractéristique d'une sirène de police. La cavalerie s'amenait. Un peu tardivement, mais il ne fallait pas traîner dans les lieux. Il n'avait pas du tout envie de se battre contre les hommes en bleu. À leur manière, c'étaient des soldats. Ils travaillaient pour faire respecter la loi et la justice, même si parmi eux il existait des flics corrompus, vendus aux *mobsters* pour quelques enveloppes substantielles à la fin du mois.

Une deuxième sirène se mélangea à la première. Puis une autre et une autre encore.

Pour l'Exécuteur, le repli allait être difficile. Il n'y avait pas un instant à perdre. Il rejoignit son véhicule dans lequel il rangea le combiné M. 16-M. 79 ainsi que ses bandoulières de munitions, ne conservant sur lui que l'AutoMag et le fidèle Beretta ainsi que quelques chargeurs de rechange.

Il passa l'imperméable par-dessus sa combinaison noire, réfléchit un court instant et décida de modifier légèrement son plan.

Effectivement, il n'allait pas être facile de passer entre les mailles du filet qui se resserrait. Il lui fallait abandonner le petit bolide européen.

Mais peut-être que l'orage allait être l'allié du guerrier sombre. Il jeta un dernier regard sur le champ de bataille, enjamba un cadavre, en contourna un autre, et s'en fut vers ce qui lui paraissait être le chemin de sa survie.

CHAPITRE VINGT

À deux heures dix du matin, trois policiers en surveillance devant la maison de Pops Ernesto Fantani virent arriver une voiture de patrouille qui stoppa à quelques mètres du portail ouvert. Un grand flic en imperméable en descendit et s'approcha d'eux, les salua d'un signe de tête et demanda :

— Ça se passe bien ?

— Tout est calme, répliqua le plus gradé des policiers.

Le ciel s'était calmé depuis plus d'une demi-heure, mais les hommes en uniformes étaient trempés, témoignage de la pluie diluvienne qui s'était abattue sur la cité. L'un d'eux éternua, posa une question avec déférence :

— Vous savez ce qui s'est passé au sud de la ville ? Il paraît qu'il y a eu un carnage.

— Ouais, répondit le nouveau venu. Ça a fait vilain.

Puis il les délaissa, grimpa les marches du perron et sonna à la porte. Une armoire à glace à la mine renfrognée vint lui ouvrir.

— Faut que je voie Walsh, annonça-t-il. Il y a du nouveau.

Le gorille hocha la tête, partit vers le fond d'un couloir et revint quelques instants après, faisant signe au visiteur de le suivre.

Walsh-Fantani était en compagnie de ses deux associés quand il pénétra dans le grand salon.

— Alors il paraît qu'il y a du nouveau ? questionna abruptement le *capo* de Californie qui commençait depuis un moment à éprouver de l'ennui parce que Waters ne répondait plus à ses appels.

— En effet, dit le grand flic en déboutonnant lentement son imperméable.

Ils étaient tous les trois suspendus à ses lèvres et à ses gestes. Fantani se posait la question de savoir si ce flic était de ceux qui palpaient des enveloppes. Il était bien incapable de répondre à la question car il n'opérait jamais lui-même les remises de pots de vin. Trop dangereux pour sa sécurité.

— Dites-nous ce qui se passe, insista Bossano. Heu, lieutenant...

— Non. Pas lieutenant, fit le flic en civil.

— Capitaine ? risqua Trapalino.

— Ni l'un ni l'autre, répliqua doucement l'homme qui était resté debout, immobile au milieu du salon.

Puis les yeux de Mickey s'agrandirent. Il venait d'apercevoir l'affreuse chose que dévoilaient les pans de l'imperméable maintenant déboutonné. Pops Fantani et Joss Bossano eurent ensemble la même réaction. Un soudain mouvement de retrait accompagné d'imprécations. Fascinés, le regard braqué sur la combinaison noire, ils Semblaient vouloir rentrer en eux-mêmes pour échapper à l'horreur de ce qu'ils voyaient.

— Doux Jésus ! couina tristement Trapalino. C'est pas un flic...

— Bo... Bolan... ânonna Bossano.

Le vêtement de pluie démasquait à présent le gigantesque AutoMag attaché à la hanche du visiteur et le sinistre Beretta niché au creux de son aisselle.

Sans conviction, Fantani posa une question qui lui parut immédiatement stupide :

— Comment avez-vous fait pour vous en sortir, Bolan ?

— J'ai tué la plupart de tes hommes et d'autres du bord opposé. Le reste s'est détruit tout seul...

— Ouais ? Eh ben... Après tout c'est de bonne guerre, hein ? On n'est pas obligés de se bouffer la gueule pour autant. Qu'est-ce que tu en penses ?

— Non on n'est pas obligés.

— Dis Bolan, si on arrêta tous de jouer aux cons. Peut-être qu'on pourrait s'arranger finalement.

— C'est ça, oui. On va s'arranger, répliqua l'Exécuteur d'une voix lasse.

Subitement, Fantani s'aperçut que le flingue noir équipé d'un silencieux se trouvait dans la main du fumier. Il ne lui avait même pas vu faire le geste de dégainer.

— Nom de Dieu ! Attends, fais pas le con...

— Pour Toby, prononça doucement Bolan en appuyant sur la détente.

Le départ de la balle n'occasionna qu'un petit chuintement rauque à peine audible. Un troisième œil sanglant se dessina à la base du nez de Pops Fantani. Il poussa une petite plainte qui se transforma en râle bref avant de s'affaler lentement sur sa moquette comme un tas de chiffons.

Trapalino et Bossano tentèrent de prendre la fuite en courant vers une porte au fond de la pièce. Ils ne prirent chacun qu'une balle dans la tête tirée avec une précision diabolique. Le premier boula au sol où il resta étendu les bras en croix, le second pirouetta sur lui-même dans une étrange et brève figure de danse païenne qui se termina contre un mur dont il souilla le revêtement luxueux d'une grande trace de sang et de matière cervicale.

L'Exécuteur demeura un instant immobile à observer la scène d'un

regard vide d'expression, puis il remplaça le Beretta dans son holster, boutonna son imperméable et s'en alla.

Plus tard, les policiers de garde dirent qu'ils avaient assisté au départ du grand flic en civil. Ils l'avaient vu remonter dans le véhicule officiel aussi tranquillement qu'il était venu. Ils ne l'avaient jamais vu auparavant. Pourtant, ils ne s'étaient pas méfiés une seconde. Dans leur esprit, ce type ne pouvait être qu'un gradé de la police. Comment auraient-ils pu savoir qu'il s'agissait de Mack Bolan ?

L'un d'eux précisa qu'il lui avait trouvé un air un peu triste et fatigué. Mais il avait mis cela sur le compte des dures heures passées pendant les événements de la nuit.

Interrogé par un agent de l'inspection générale, l'un de ses deux autres collègues affirma qu'il n'avait absolument rien trouvé d'anormal dans le comportement du visiteur et que celui-ci ressemblait à un vrai flic.

Quant au véhicule de patrouille, l'enquête démontra rapidement qu'il avait été dérobé très peu de temps auparavant dans la zone industrielle du sud de la ville, alors que ses occupants l'avaient quitté pour intervenir dans la fusillade opposant deux bandes adverses.

C'était tout ce qu'il fut possible de démontrer. L'Exécuteur était venu tranquillement à Denver, il avait mis la ville sens dessus dessous, tuant et plastiquant, s'était enfui d'une zone transformée en charnier en volant une voiture officielle. Il s'était ensuite présenté devant des policiers qu'il avait ridiculisés, il avait tué trois autres hommes de sang-froid puis s'en était allé sans être pour autant inquiété.

C'était tout simple. Et c'était cela qui était monstrueux. Comment pouvait-on faire régner l'ordre et la justice quand il s'avérait quasiment impossible d'arrêter un criminel comme Mack Bolan ?

Durant la même nuit, environ une heure après le triple meurtre dans la propriété du citoyen qui se faisait appeler Walsh, l'Exécuteur commit un autre délit, ou du moins ce que l'on crut tout d'abord pouvoir lui imputer comme un assassinat. Il se rendit dans un immeuble du centre-ville, sonna à la porte d'un certain Richard Velay, un Suisse résident depuis un an aux États-Unis. D'après une voisine qui souffrait d'insomnie, Mack Bolan prononça quelques mots d'explication à travers la porte. L'homme vint lui ouvrir sans méfiance et le fit entrer. D'après le témoignage de cette femme, la phrase prononcée aurait été : « Je viens de la part de Pops. C'est urgent. » Et il y avait eu un coup de feu quelques instants plus tard. La détonation avait réveillé tous les occupants de l'immeuble.

Mack Bolan n'avait pourtant pas tué Richard Velay, alias Dimitri Andréiévitich. Il lui avait simplement fait part de son identité et l'agent du KGB s'était subrepticement emparé d'un pistolet qu'il avait posé sur sa tempe, appuyant aussitôt sur la détente.

EPILOGUE

Les trois hommes et la jeune femme s'étaient entassés à l'arrière de la Ford Econoline vidée de son matériel de guerre et garée le long d'une piste sinueuse des Rocky Mountains.

Harold Brognola était assis sur l'étroite couchette de bord, à côté de Bolan, et disait à celui-ci :

— Les témoignages de ces quatre types ne servent pratiquement plus à rien. Ceux qui les téléguidaient ne sont plus là pour nier quoi que ce soit. Tu sais, Mack, parfois je me demande si je sers vraiment à quelque chose.

L'Exécuteur ne répondit pas immédiatement. Le regard apparemment dans le vague, il observait Lorna Sanders qui s'était assise sur une caisse en bois à l'avant du véhicule et qui se mordillait les lèvres, les yeux baissés.

Jack Grimaldi, le pilote de Bolan, avait posé ses fesses à même le plancher métallique de la Ford. Un léger sourire sur la bouche, il tirait de temps en temps sur des bouffées de cigare et paraissait rêver à des choses extrêmement plaisantes.

Le petit vent frais de l'aube faisait onduler l'herbe sèche de la montagne et infléchissait les pâles de l'hélicoptère quadriplace Bell qui attendait sagement qu'on le remette en route.

Bolan répliqua avec du retard :

— J'ai fait ce que j'ai pu, Hal. Cette fois, ça a été dur.

Il se sentait mort de fatigue. Il avait les yeux cernés, des traces de sang maculaient sa combinaison de combat et il était blessé à plusieurs endroits. Sa hanche le faisait souffrir.

Brognola lui lança un sourire plein de chaleur :

— Bon Dieu, tu en as fait mille fois trop, Mack. Mes hommes ont seulement eu besoin de ramasser les miettes. Sais-tu au moins combien on a trouvé de macchabées dans ton sillage ?

L'Exécuteur resta silencieux. Combien ? Certainement pas assez.

Il ne tuait pas par goût du meurtre, évidemment. Il éliminait simplement la racaille qui voulait bouffer le reste du monde. Mais il avait conscience que sa contribution était modeste par rapport à ce qui restait à faire pour qu'il fasse bon vivre dans ce pays où l'on prêchait la justice et la liberté.

— Il va y avoir une drôle de chasse aux sorcières au sein du

NORAD, annonça le haut fonctionnaire du FBI. Les pontes du Pentagone s'arrachent les cheveux à la pensée de ce qui aurait pu se passer si le club des Quatre avait pu poursuivre son trafic. Imaginons un instant la Lybie ou l'Iran en possession d'une bombe thermonucléaire...

Jack Grimaldi intervint pour la première fois depuis le début de la rencontre matinale.

— On ne devrait peut-être pas tarder, la météo risque de devenir rapidement mauvaise. Vous rentrez avec nous, Hal ?

Ce fut Bolan qui répondit :

— Hal reste pour quelque temps à Denver. Il emmènera ensuite miss Sanders à Washington.

La jeune femme aux yeux verts leva enfin les yeux.

— Est-ce que j'ai au moins le droit de dire quelque chose ? déclara-t-elle d'un ton décidé.

— Nous sommes en démocratie et au vingtième siècle, plaisanta Brognola.

— J'ai un diplôme d'infirmière. Je pense que je pourrais être utile à quelqu'un qui en a plutôt besoin.

— Laissez tomber la charité, dit Bolan. Le type tient debout.

— Macho !

— C'est faux.

— Prouvez-le ! fit-elle avec défi.

— Je n'ai rien à prouver, miss. Je suis fatigué.

— C'est bien ce que je disais. Vous avez besoin de quelqu'un qui s'occupe de vous.

Grimaldi rigola.

— Je pense qu'elle a raison, Mack. Ta combinaison a besoin d'être rapiécée, tu ne crois pas ?

— Bon, *ciao*, fit le flic fédéral avec un petit sourire, se levant et s'acheminant sans un mot vers la Ford qui l'avait amené jusque-là.

Bolan le regarda partir, reçut d'un coup Loma Sanders contre sa poitrine et chancela légèrement. Elle se dressa sur la pointe des pieds pour lui passer les bras autour du cou et dit :

— Savez-vous que je sais aussi très bien faire la cuisine, monsieur Bolan ? Je vous jure que je n'essaierai pas de vous empoisonner.

Il prit finalement le parti de rire, plongea son regard bleu dans le vert émeraude de ses yeux et y lut quelque chose qui fit monter en lui une douce chaleur.

Tandis que Grimaldi partait vers l'hélicoptère pour lancer le moteur, l'Exécuteur commençait à changer de peau pour redevenir simplement Mack Bolan. Cette fois, la métamorphose s'accomplissait en douceur.

Pour une courte durée, il allait pouvoir oublier la guerre.

[1] Cf. *Trahison à Philadelphie*. L'Exécuteur n°66.
[2] Cf. *Piège au nouveau Mexique*, l'Exécuteur N°59.